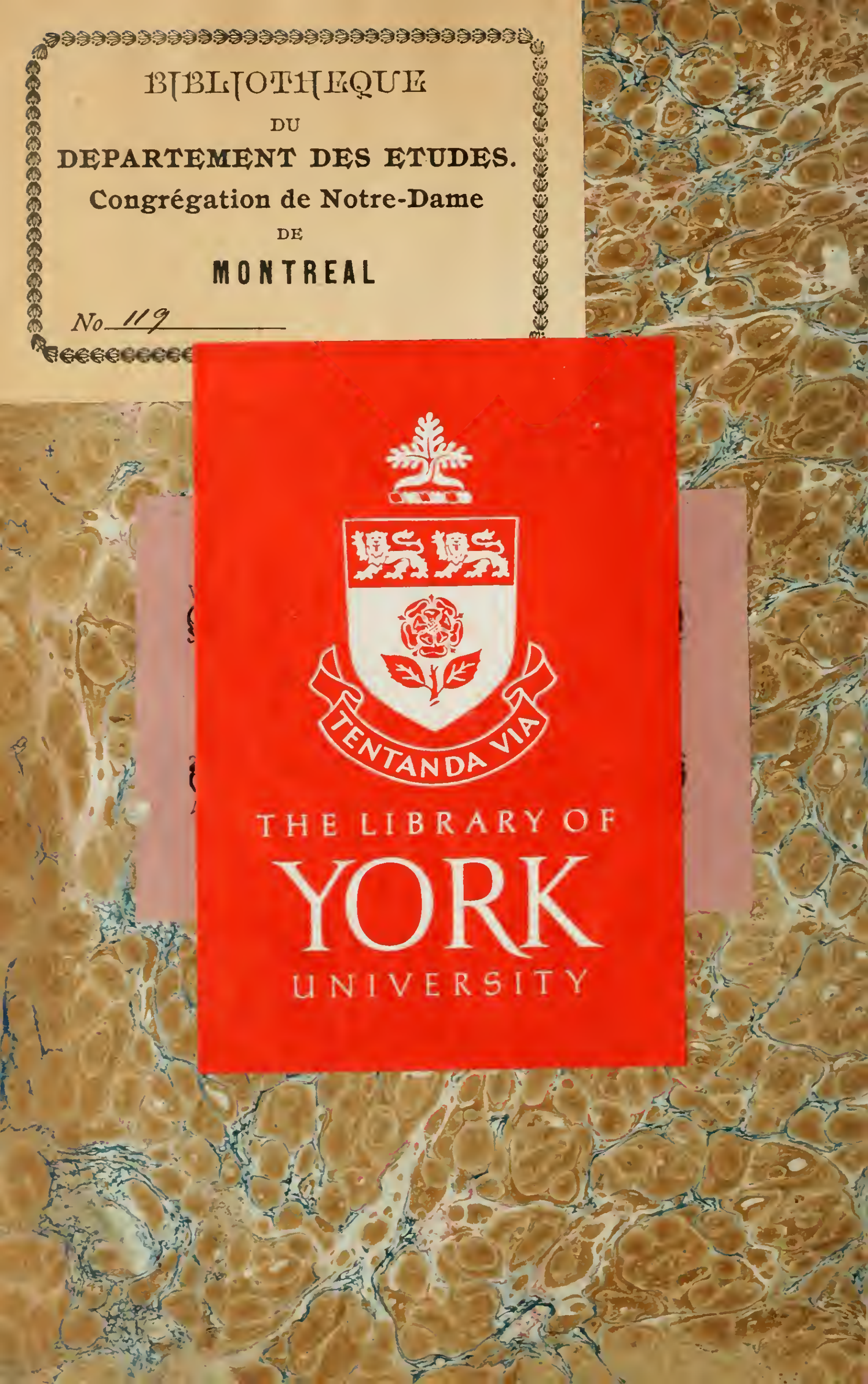
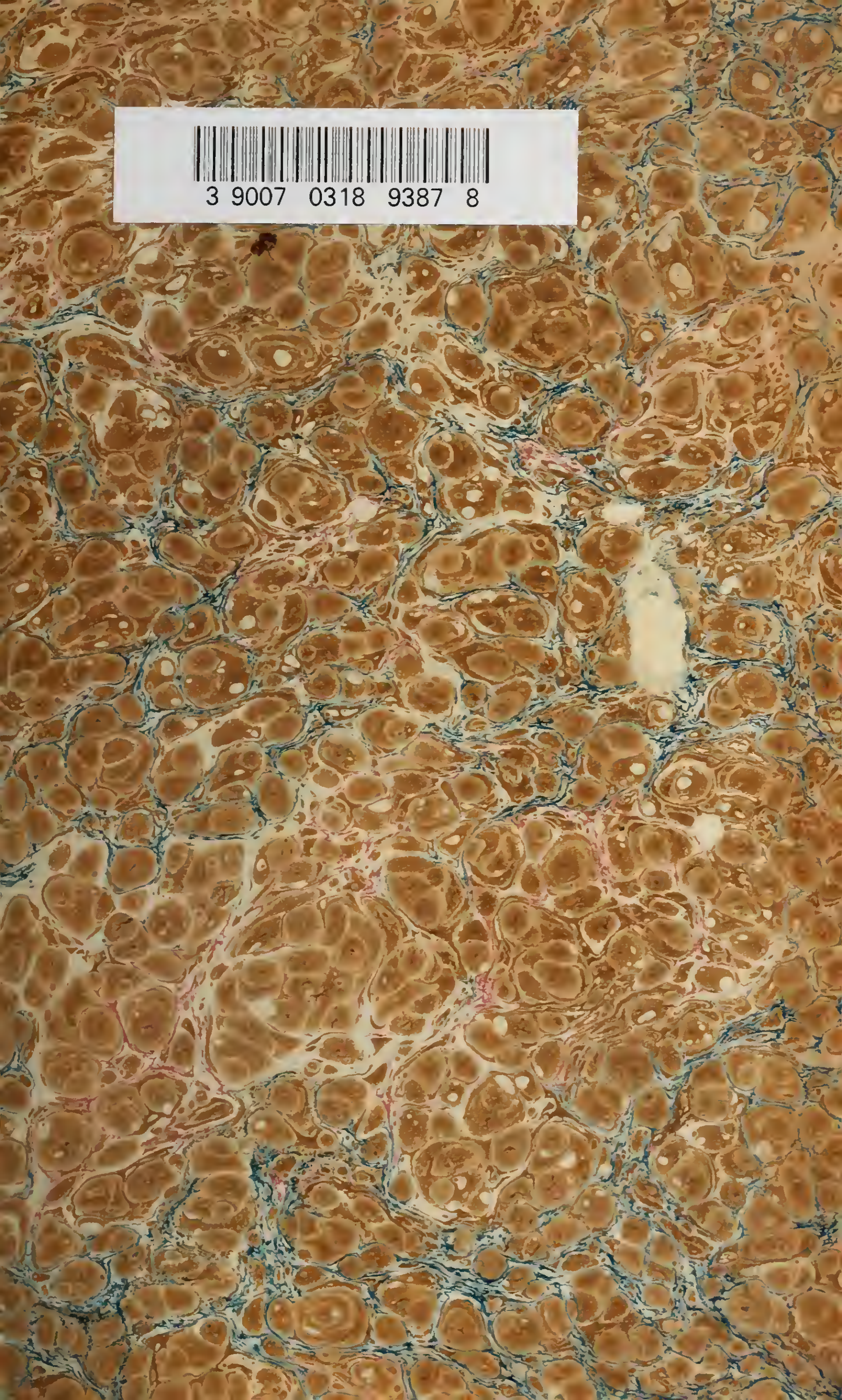





3 9007 0318 9387 8

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT,

Chez lequel se vend aussi cet ouvrage.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SA FONDATION

JUSQU'A LA PAIX D'YASSY, EN 1792;

AVEC DES PIÈCES JUSTIFICATIVES,

ET UNE CARTE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

PAR M. DE SALABERRY,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires, rue de Tournon.

A LONDRES,

Même Maison, 14 Great Marlborough-Street.

1817.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE OTTOMAN,
DEPUIS SA FONDATION
JUSQU'A LA PAIX D'YASSI, EN 1792.

LIVRE XVI.

Mustapha II, vingt-deuxième sultan. — Espérances que donnent son caractère belliqueux et son gouvernement ferme et juste. — Punition du grand-visir Tarabolus Ali. — Elmas-Pacha le remplace. — Reprise de l'île de Chio par Mezzomorto; caractère de cet illustre pirate; il est fait capitan-pacha. — Campagne de Mustapha en Hongrie. — Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, commande les Impériaux. — Bataille de Lippa. — Seconde campagne; siége de Témeswar par l'électeur de Saxe. — Bataille d'Olack. — Les Impériaux et les Ottomans restent sur la défensive. — Mort de Sobieski. — Frédéric-Auguste devient roi de Pologne. — Vain triomphe de Mustapha II. — Pierre I attaque les Ottomans et prend Azof. — Troisième campagne de Hongrie. — Le prince Eugène est opposé à Mustapha. — Bataille de Zenta. — Victoire des Impériaux. — Mort du grand-visir Elmas-Pacha. — Déroute des Ottomans. — Fuite du sultan. — Maurocordato paraît sur la scène politique. — Paix de Carlowitz. — Visiriat de Daltaban. — Fezzullah, muphti.

— Haine et lutte de ces deux hommes. — Fin tragique de Daltaban. — Soulèvement général à sa mort. — Le muphti Fezzullah est massacré par le peuple. — Déposition de Mustapha II. — Son caractère.

1695. Le grand-visir Tarabolus-Ali osa penser que, parce qu'il occupait le visiriat comme Mustapha Kiuperli, et qu'il se trouvait dans les mêmes circonstances, il pourrait aussi comme lui placer sur le trône impérial un sultan de son choix; mais le sabre de Scanderbeg ne convenait ni à tous les visirs ni à tous les bras. Tarabolus assembla secrètement le muphti, les mollachs, quelques pachas et commandans des odas, et leur proposa pour souverain Ibrahim, fils d'Achmet II, prince âgé seulement de trois ans. « Cet enfant, disait-il, est le fils aîné » du sultan que nous venons de perdre; celui » que les lois de l'empire semblent appeler » au trône, n'est que le fils d'un empereur » déposé. »

Mais le motif secret des membres de ce conciliabule était l'espoir de gouverner sous le nom d'un enfant, et surtout la crainte qu'inspirait à leur avidité le caractère connu du prince Mustapha.

Pendant que le visir et le muphti perdaient le temps à délibérer, esélictar aga et le chiaoux bachi entrèrent dans l'assemblée, et annoncèrent que Mustapha II était proclamé. Le jeune prince, averti de la mort de son oncle par l'eunuque noir, trésorier du harem, s'était montré sur-le-champ aux bostandgis et aux icoglans. La première cour du sérail était déjà remplie de janissaires et de peuple; déjà les instrumens militaires et les cris de joie universelle publiaient l'avénement du nouveau sultan. Le grand-visir et le muphti se hâtèrent de rompre l'assemblée, et coururent à l'hazoda se prosterner des premiers devant le trône impérial et devant le souverain qu'ils ne pouvaient plus méconnaître.

Mustapha II, le successeur d'Achmet II, était âgé de trente ans en 1695, année de son élévation à l'empire; il était connu des soldats qui l'avaient vu, dans son adolescence, suivre au milieu des camps Mahomet IV, son père. Depuis la déposition de ce malheureux prince, le jeune Mustapha avoit vécu renfermé dans le sérail; mais dans cet intervalle son esprit s'était mûri, avait acquis de la vigueur; la nature avait développé tous ses avantages extérieurs; et lorsque, le second jour

de son avénement, on le vit traverser en pompe les rues d'Andrinople pour se rendre à la mosquée de Sélim II, les janissaires, rangés sur une double haie, ne pouvaient se lasser d'admirer sa bonne mine, le feu de ses regards, la majesté et la douceur peintes sur son front, et sa grâce à les saluer en passant, la main droite posée sur son cœur. De quel enthousiasme ne furent-ils pas transportés quand ils l'entendirent annoncer qu'il allait continuer la guerre et marcher à leur tête! Aussi ce fut sans murmure qu'ils apprirent que le présent d'usage à chaque changement de règne ne serait point accordé à la milice. « J'ai besoin de remplir le trésor, dit Mus- » tapha; je saurai me procurer de l'argent, » mais je l'emploierai à défendre mon empire » et à repousser ses ennemis. »

Instruit que les désordres qu'il avait à réparer venaient de l'insouciance et de l'incapacité de ses deux prédécesseurs, il se livra au travail avec tant de suite, d'intelligence et de facilité, qu'il semblait en avoir fait jusqu'alors l'occupation de toute sa vie. Non moins habile à dissimuler qu'à régner, il avait reçu les hommages du grand-visir et du muphti comme s'il eût ignoré leurs complots secrets, et il

les avait même continués dans leurs fonctions. Mais Mustapha voyait tout par ses yeux ; il parcourait, déguisé, les rues d'Andrinople et le camp. Bientôt il se convainquit par lui-même de l'avarice et de l'avidité du grand-visir, des abus d'autorité du muphti, de la complicité du kislar-aga avec les deux chefs de l'état, et même avec la sultane Fatime, favorite d'Achmet II, sous le règne duquel les pachalics se vendaient à l'encan. Mustapha déposa sur-le-champ le muphti et le kislar-aga ; il ne laissa à la sultane Fatime que le choix de mourir ou de restituer les richesses iniques qu'elle avait transportées dans le vieux sérail ; ces trois grands coupables furent condamnés à l'exil, à l'obscurité et à l'indigence. Vingt millions, tant en argent qu'en pierreries, furent le produit de ces confiscations, et entrèrent dans le trésor impérial : car c'est ainsi qu'ont lieu les restitutions dans l'empire ottoman ; les opprimés ne gagnent rien à la spoliation de l'oppresseur. Une circonstance remarquable dans cet acte exemplaire de justice regarde le kislar-aga ; comme si ce chef des eunuques noirs, rebut de la nature humaine, eût pris à tâche, dans son avidité, de posséder même les tré-

sors dont il ne pouvait pas jouir; soixante esclaves, soixante jeunes femmes appartenans à ce demi-homme, furent délivrés de son harem, et revendus dans les bazars.

Mustapha éleva à la dignité de muphti son coggia ou précepteur, Fezzula-Effendi, destiné à jouer le même rôle que Viner-Effendi sous Othman II, et à devenir presqu'aussi funeste à son maître. Le kislar-aga, exilé, fut remplacé par l'eunuque noir qui avait averti le sultan de la mort de son oncle.

Le grand-visir Tarabolus-Ali restait encore à punir, et n'était pas le moins utile à dépouiller. Il était à la fois le plus coupable et le plus riche. Le sultan, visitant un jour avec lui le parc d'artillerie, le convainquit, en face, de négligence et de malversations; il saisit l'occasion de cacher sa vengeance sous le nom de justice. De retour au sérail, il fit arrêter et mettre à mort ce maladroit et méprisable grand-visir: les bourreaux lui laissèrent à peine le tems de faire l'abdest.

Le discernement de Mustapha II égalait son activité et son énergie; il rappela tous les pachas disgraciés par son oncle, et leur mérite leur assura sa faveur. Le jeune prince se choisit un jeune grand-visir; il confia les

sceaux de l'empire à Mahomet-Pacha, que des intrigues de cour avaient éloigné d'Andrinople sous le dernier règne, et fait nommer au pachalic de Bosnie. Mahomet, favori du sultan père de Mustapha, en avait reçu le surnom d'*Elmas*, ou diamant, à cause de sa beauté; ses qualités morales repondaient à ses avantages extérieurs : discret, sobre, prudent, au-dessus de l'avarice, il était juste et vertueux, intrépide et entreprenant; l'expérience seule manquait à ses talens et à sa jeunesse.

Les Ottomans fondaient avec raison les plus brillantes espérances sur leur nouveau maître.

En effet, les regards du jeune sultan embrassaient à la fois le nord et le midi de son empire. Tous les présages de la gloire se réunissaient autour de l'étendard de Mahomet levé dans les plaines d'Andrinople; et déjà dans l'Archipel grec ces présages se manifestaient.

La destinée de Mustapha était de trouver, 1695.
sur mer comme sur terre, des hommes dignes de commander. Un pirate de Tunis, nommé Mezzomorto, nom dont l'origine illustre la trivialité, puisqu'il le portait depuis un combat naval où il avait été laissé pour mort sur le pont de son vaisseau, Mezzomorto, le régé-

nérateur de la marine ottomane, venait de battre la flotte vénitienne le jour même de l'avénement de Mustapha II au trône impérial. Le divan n'en adoptait pas moins le système défensif sur la mer, lorsque l'intrépide marin s'y présenta pour combattre ce parti pusillanime, et promit de reprendre aux Vénitiens l'île de Chio, si seulement on lui confiait quatre caravelles et huit galères. Les membres du divan hésitaient; Mustapha, témoin invisible de cette discussion, écoutait, placé derrière la fenêtre voilée qui sauva, sous Amurath III, la vie au spahis meurtrier du grand-visir Mehemet; il leva le rideau redouté pour ordonner que Mezzomorto partirait sur-le-champ.

La confiance du sultan ne fut pas trompée. Mezzomorto se présente devant l'île; la flotte vénitienne qui est en rade est surprise, attaquée, dispersée; les Ottomans débarquent aussi librement que si la côte de l'île n'eût pas été une terre ennemie. Jamais expédition ne fut plus hardiment conduite, jamais les circonstances ne favorisèrent mieux la prévoyance et l'audace. Mezzomorto, aussi habile que courageux, connaissait la mésintelligence qui régnait dans la ville; il savait que les Grecs et les Latins, divisés entre eux, étaient plus prêts

à se combattre qu'à concourir à la défense de l'île. Il attendit l'effet de leurs divisions, que son approche fit ouvertement éclater. Chio fut bientôt en proie à la confusion la plus utile pour les Ottomans; tout ce que Mezzomorto avait prévu arriva : les Grecs et les Latins tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Les Vénitiens, au milieu de ce désordre, songèrent bien moins à protéger ceux qui les avaient appelés, qu'à se rembarquer en transportant sur leurs vaisseaux tout ce qu'ils trouvèrent de plus précieux sous leurs mains. Le général ottoman se garda bien de les inquiéter dans leur retraite; la flotte chrétienne disparut; la ville ouvrit ses portes; tous les Vénitiens et les Latins furent mis à la chaîne; les Grecs protégés virent les églises catholiques détruites, et reçurent les marques les plus éclatantes de la reconnaissance ottomane. L'île de Chio, sans coup férir, rentra sous la domination de ses anciens maîtres. L'escadre du sultan revint triomphante, et le pirate de Tunis rentra à Constantinople capitan-pacha.

Mustapha II ne tarda pas à ouvrir lui- 1695.
même la campagne; il passa le Danube à la tête de cinquante mille hommes, prit d'assaut

Lippa, qu'il ordonna de démolir. Le célèbre Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, si connu par ses talens militaires et par sa prodigieuse force de corps; celui que les musulmans appelaient naal-kiran ou le briseur de fers de cheval, commandait les Impériaux. Vétérani, un des plus braves et des meilleurs officiers de l'empereur Léopold, formait l'avant-garde à la tête de sept mille hommes, l'élite de l'armée. Mustapha, instruit qu'il était séparé des autres divisions de l'armée, détacha Mahmoud-Ben-Ogli, beglierbey de Romélie, pour couper le corps de Vétérani; et lui-même il marcha à sa rencontre avec toutes ses forces. Mahmoud n'osa pas attaquer avant l'arrivée du sultan. Les Impériaux se formèrent en bataillon carré au nombre seulement de cinq mille hommes, deux mille étant restés à la garde de leur camp. Ils soutinrent les charges répétées des spahis et des janissaires avec tant de fermeté, que ceux-ci furent obligés de se retirer. Mustapha, le cimeterre nu, se jeta au-devant des fuyards, les força à retourner au combat, et alla même jusqu'à tuer de sa main plusieurs de ses soldats. Animés par la honte, ils redoublèrent d'efforts, et, tournant le flanc gauche de Vétérani, ils parvinrent

à forcer son camp; mais le champ de bataille changea, et non pas la fortune. Les Impériaux suivirent les Ottomans; d'attaqués ils devinrent assaillans : le carnage fut plus grand encore qu'en rase campagne; les janissaires furent repoussés une fois de plus; leur sultan lui-même les rallia : on le voyait, au milieu d'eux, les accablant de menaces, de reproche, mêlant les promesses ou les encouragemens aux insultes. « Où fuis-tu, Shahin! cria-t-il à Mehemet Shahin, pacha; on t'a appelé Shahin, parce » qu'on te croyait un faucon; le fier faucon » frappe sa proie à la tête. Tu n'es qu'une » grue qui donne l'exemple de la fuite à » d'autres grues aussi lâches que toi. » Shahin, pacha, Mahmoud-Ben-Ogli, l'aga des janissaires, humiliés et confus, ramenèrent leurs troupes au combat : la victoire fut disputée encore plusieurs heures avec une bravoure égale; elle serait restée avec le champ de bataille aux Impériaux, si Vétérani, blessé d'un coup de feu et d'un coup de sabre, forcé de descendre de cheval et de se faire placer sur un chariot, n'eût pas donné le signal de la retraite. L'honneur de cette journée, plus mémorable par le courage et la discipline des troupes allemandes que par

le nombre des combattans, ne resta pas aux Ottomans; la seule présence de leur sultan les fit persévérer jusqu'à vaincre, si l'on peut appeler ainsi forcer à la retraite sept mille hommes qui en combattaient cinquante mille. Mustapha n'osa pas poursuivre les Impériaux; pour sauver sa gloire et celle de l'armée, il engagea le muphti à publier un fetfa qui déclarait contraire aux préceptes du Coran, de poursuivre trop loin un ennemi qui fuit, et menaçait quiconque périrait en y contrevenant, de perdre la couronne du martyre. Le champ de bataille resta donc au sultan, mais il eut la douleur de voir ce succès équivoque acheté par la mort de plus de dix mille Ottomans, par celle de ses meilleurs officiers, parmi lesquels il eut à regretter Mahmoud-Ben-Ogli, et Shahin-Pacha. Effrayé de ses pertes, Mustapha ramena son armée sur le Danube; il prit sur la route Luyosh et Karansebès, villes ouvertes qui n'offraient pas de résistance; il rentra dans la Valachie par les défilés de Statina; et, repassant le fleuve, il regagna Andrinople.

1696. Ce prince se prépara à reparaître l'année suivante avec plus de gloire et plus de succès. L'électeur de Saxe le prévint, et mit le siége

devant Témeswar, au printems de 1696, avant que le sultan eût pris l'offensive. Il accourut au secours de cette place; les Impériaux abandonnèrent le siége, et prirent une position avantageuse, où ils se retranchèrent, et attendirent de pied ferme les musulmans, qui ne tardèrent pas à paraître; mais, au lieu d'attaquer, ils se campèrent et se fortifièrent; des tranchées larges et profondes les protégèrent, et prouvèrent à leur maître qu'ils commençaient à profiter de leurs leçons. Tékéli accompagnait le sultan, et avait conseillé ce système défensif étranger jusqu'alors à la tactique ottomane. L'espace qui séparait les deux armées était hérissé de hautes bruyères et de halliers très-épais. Frédéric-Auguste, prenant sur-le-champ le parti le plus audacieux, fit ouvrir pendant la nuit vingt-quatre routes au milieu des buissons. Au point du jour, l'armée impériale s'avança avec toute son artillerie, et commença l'assaut du camp de Mustapha. Le point attaqué se trouva être le moins accessible, et de plus les janissaires et les troupes d'Egypte le défendaient. Cependant, malgré la plus vive résistance, les retranchemens furent emportés; le désordre se mettait parmi les musulmans; le sultan étonné aban-

donna sa tente, et courut à l'extrémité du camp faire avancer les bostandgis pour soutenir les janissaires. Les Impériaux allaient s'emparer du pavillon du sultan, lorsque le grand-visir Elmas se présenta au-devant d'eux pour les combattre. Les bostandgis eurent le tems d'arriver; les janissaires se rallièrent à eux; toute l'armée ottomane réunie fondit comme un torrent sur les troupes allemandes presque victorieuses, mais en désordre au milieu de ces tentes qui ne présentent qu'un labyrinthe de rues embarrassées de cordages : après des prodiges de valeur elles furent repoussées, et la nuit termina le combat. Les Ottomans perdirent plus de huit mille hommes; mais les Impériaux se retirèrent abandonnant leur artillerie, et laissant parmi les morts beaucoup d'officiers de distinction, et entre autres leur vieux et illustre général Heusler.

La bataille d'Olach n'eut pas de plus important résultat. L'électeur présenta, le lendemain, de nouveau la bataille au sultan, qui ne l'accepta pas. Les armées restèrent à s'observer avec une sorte de crainte mutuelle. L'empereur Léopold envoya ordre à Frédéric-Auguste de rester sur la défensive, et de se borner à couvrir les frontières; il

trouvait le reste de ses forces assez occupées sur le Rhin.

Un intérêt d'une haute importance pour un prince ambitieux, et entouré de quelque célébrité, vint appeler sur un autre théâtre Frédéric-Auguste lui-même. Jean Sobieski était mort; le trône de Pologne était vacant. L'électeur de Saxe laissa au comte Caprara le commandement d'une armée à qui l'inaction était ordonnée; il courut à Vienne demander à Léopold la couronne des Jagellons pour prix de ses services. 1695.

Mustapha revint à Andrinople avec une partie de son armée, laissant des forces plus que suffisantes pour tenir les Impériaux en respect; il s'accorda les honneurs du triomphe dans la capitale même de son empire. Le peuple de Constantinople, qui n'avait pas encore possédé Mustapha II, le revoyait vainqueur; jamais une aussi grande pompe n'avait accompagné l'entrée triomphale des Mahomet, des Sélim, des Soliman, des conquérans de l'empire grec, de l'Egypte, de la Hongrie. La multitude voyait traîner les pièces de canon prises à la journée d'Olach, voyait les officiers allemands, compagnons malheureux de Vétérani, précéder, enchaînés, le cheval du sultan :

elle jugeait la réalité des succès sur leur brillante apparence. L'admiration égalait l'ivresse, et tous les yeux éblouis ne cherchaient pas à soumettre tant de gloire à l'examen. Mustapha II prit soin que tous les prestiges entourassent son triomphe ; il admit l'appareil religieux à y concourir, et trois jours après son entrée il alla visiter le tombeau d'Ejub, se fit ceindre le cimeterre par le scheik de la mosquée, et cette cérémonie antique et obligatoire, qu'il n'avait point encore remplie, forma le complément de cette solennité qui ne flattait qu'un vain orgueil.

Cependant ces fastueuses démonstrations cachaient mal les pertes que faisait l'empire ottoman, et ne diminuaient rien de ses dangers. Les Polonais, alliés des Impériaux, n'agissaient pas, livrés qu'ils étaient aux cabales que faisait toujours naître chez eux l'élection d'un nouveau roi; mais un peuple, uni d'intérêts et de haine avec l'Autriche et la Pologne, portait des coups assurés, et présageait déjà à Mustapha qu'il allait devenir le plus redoutable de ses ennemis. Pierre I régnait sur ce peuple, et la grandeur de ses entreprises répondait à l'intensité de ses forces. Des soldats aveuglément soumis, aussi fana-

tiques que les musulmans, mais initiés en dociles disciples aux secrets de la tactique européenne, garantissaient au génie créateur qui les formait que ses leçons ne seraient pas perdues. Les Russes, pour qui le bâton de leurs officiers était le flambeau de Prométhée, assez civilisés pour comprendre l'art militaire, assez brutes pour craindre leur maître plus que la mort, assiégeaient et emportaient d'assaut la ville d'Azof, la citadelle des Palus-Méotides. Leur marine naissante couvrait déjà de galères et de galiotes la mer Noire, qui n'avait porté jusqu'alors que les barques des pirates cosaques. Pour réprimer leurs entreprises, qu'il regardait comme des attentats, Mustapha II fit lancer trente-six vaisseaux de guerre, à la tête desquels il mit son capitan-pacha, ce Mezzomorto qui valait à lui seul toute une flotte, et qui se chargea, sinon de toujours conquérir de nouveaux Etats à la Porte, du moins de toujours conserver ceux qu'elle possédait.

Le sultan, ayant donné ses soins à son armée 1697.
navale, ne s'occupa plus que de r'ouvrir la campagne, et de reporter la guerre en Hongrie.

Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande continuaient de porter des paroles de

paix. Le traité de Riswick, qui venait d'être signé entre Louis XIV et Léopold I, privait l'empire ottoman de la puissante diversion opérée par quatre cent mille Français; le sultan n'en rejeta pas moins toute médiation pacifique; et, se vantant d'être en état à lui seul de combattre les armées impériales, et même de les faire passer sous le joug, il sortit de Belgrade à la tête de cent trente mille combattans; il ne chercha plus que les dangers, la gloire et ses ennemis, qu'il rencontra bientôt au nombre de quarante-six mille hommes seulement; mais le prince Eugène de Savoie les commandait. Tékéli suivait l'armée ottomane, revêtu du vain titre de roi de Hongrie. Au départ du sultan cet illustre fugitif, affligé de goutte et de paralysie, se trouvait aux eaux de Bruse en Bithynie; un chiaoux lui apporta le diplôme impérial et l'ordre de rejoindre le camp de Mustapha; en même temps, il le fit jeter dans un chariot, moins occupé de la dignité et des souffrances d'un roi de Hongrie que de l'obéissance due à son sublime empereur. Tékéli, traîné à la suite du sultan, se soutenait de haine, d'ambition et d'espérance. Il conseilla de tourner Srégédin, où était l'armée impé-

riale, de pénétrer dans la Transilvanie dont les garnisons avaient été retirées, et où cinquante mille mécontens joindraient leur cause à celle du sultan libérateur. L'armée marcha donc sur Témeswar; mais on apprit au bout de deux jours que les Impériaux s'approchaient à Titul, et il était à craindre qu'ils ne se portassent sur Belgrade pendant l'invasion de la Transilvanie. Les Ottomans s'approchèrent de Titul pour attaquer le prince Eugène, et leur flottille remonta le Danube jusqu'à la hauteur de Salankemen, à l'embouchure de la Theiss. Les Impériaux disputèrent le passage; mais, las de tuer plutôt que vaincus, craignant d'être accablés par le nombre, ils se replièrent, et laissèrent le sultan s'avancer. Il espérait prendre d'assaut Péterwaradin; mais l'intervalle de deux jours, sur lesquels il comptait pour emporter la ville avant l'arrivée du prince Eugène, fut perdu par la résistance avec laquelle les approches furent défendues. Péterwaradin fut secouru; à la suite de ces marches et contre-marches, l'armée ottomane se porta sur Srégédin, que les Impériaux avaient abandonné et laissé à découvert.

Le prince Eugène, entendant le *Tabulhané*, crut d'abord que c'était le signal du combat, et

rangea ses troupes en bataille ; mais, étant averti que le sultan marchait sur Zenta, château devenu célèbre, mais alors encore inconnu sur les bords de la Theiss, il le suivit dans sa retraite, qu'il prit pour une fuite. Il laissa sa cavalerie et son infanterie pesamment armées, et envoya ses Hongrois, qu'il accompagna seulement avec seize mille hommes. Les houzards surprirent les avant-postes ottomans qui se gardaient mal et étaient endormis; ils furent enveloppés et taillés en pièces. Un seul musulman, échappé au massacre, courut à Zenta avertir le grand-visir de l'approche de l'armée impériale. Elmas-Pacha, fit sur-le-champ mettre à mort le sinistre messager pour que l'alarme ne se répandit pas. Mustapha arrêta son armée, et ordonna qu'on jetât sur-le-champ un pont sur la Theiss : il fut fini en quatre heures, mais quatre hommes seulement pouvaient y passer de front. Le sultan traversa le premier la rivière; le grand-visir se présenta pour lui tenir l'étrier: Mustapha, qui attribuait à son obstination et à sa présomption les fluctuations de tous ses mouvemens, le repoussa avec indignation, et lui commanda d'un air sévère de veiller à ce que toute l'armée passât la Theiss, jurant

qu'il le rendrait responsable de la perte d'un seul caisson.

Il fallait quarante-huit heures pour que l'armée, l'artillerie et le bagage passassent la rivière; le grand-visir jugea que sa perte était assurée, et se contenta de faire passer huit canons avec ce qui était nécessaire à leur service. Il permit aux spahis et à la plupart des pachas de traverser la Theiss; mais il retint le gros de l'armée, sous prétexte qu'il fallait protéger l'arrière-garde en cas d'attaque.

Il était midi quand Elmas-Pacha, reçut avis que les Impériaux n'étaient plus qu'à trois heures de distance; il se souvint, dans ce moment critique, que la plupart des pachas qu'il avait laissés joindre le sultan étaient ses ennemis personnels les plus acharnés : il voulut, puisqu'il devait périr, les rappeler et les faire tous périr avec lui. « Vous » n'avez pas voulu combattre, leur dit-il, » quand nous le pouvions avec avantage; il » ne vous reste plus qu'à mourir bravement, » et à mériter ainsi la couronne du martyre : » le paradis est ouvert devant nos yeux; » si vous refusez d'obéir à mes ordres, je vous » arracherai cette vie que vous avez voulu » lâchement conserver, et les portes de ce

» paradis, qui ne s'ouvrent qu'aux braves, vous
» seront fermées pour jamais. »

Tous les pachas, se voyant à la discrétion du visir, sentirent qu'il n'était plus tems de regarder en arrière; ils se firent honneur de l'obéissance, et se préparèrent à défendre les retranchemens jusqu'à la mort. L'enceinte en était beaucoup trop vaste; on creusa sur-le-champ des tranchées plus resserrées en dedans des premières. Les soldats se portèrent avec ardeur à ce travail, parce qu'il y allait du salut de tous; mais, à l'approche du danger, ils commencèrent à murmurer contre le grand-visir.

L'armée impériale parut et se développa dans la plaine. Mustapha qui, de l'autre rive, voyait ces mouvemens qui allaient devenir si funestes, envoyait ordres sur ordres à Elmas-Pacha, pour qu'il passât le pont avec les janissaires et l'artillerie, dût-il sacrifier les bagages; mais le grand-visir tenait tous les ordres secrets, et prenait soin qu'aucun ne transpirât. « J'aime
» mieux, repondit-il à chaque message, mou-
» rir les armes à la main en soldat, que de
» périr sous le cordon en vil esclave. »

Le désordre du passage augmentait de moment en moment; les bêtes de somme qui passaient à la nage, poussées contre les pontons

par la violence du courant, s'efforcèrent d'y monter, et en firent couler trois à fond; dès-lors le pont devint inutile : il ne pouvait plus y passer qu'un seul homme à la fois sur un madrier jeté en travers.

Au milieu de cette confusion, les Impériaux attaquèrent; ils croyaient n'avoir à renverser que les chariots attachés avec des chaînes, et sur deux rangs qui se présentaient pour première défense; mais ils trouvèrent la grande enceinte de retranchemens qui les arrêta de nouveau, et ils ne l'emportèrent qu'après une grande perte et d'hommes et de tems. Pendant cette attaque, le prince Eugène, profitant de la nature du terrain et de la situation des bords de la Theiss, déroba le mouvement d'une de ses colonnes qu'il envoya tourner le camp; plusieurs régimens pénétrèrent par cette voie que les Ottomans croyaient inaccessible, et qui les mit entre deux feux. Tout conspira bientôt à leur perte : deux pièces de canon furent pointées pour empêcher les secours que Mustapha pouvait essayer d'envoyer de l'autre rive, et les boulets détruisirent en peu de tems la tête du pont. Le courage des janissaires se changea en désespoir, et se tourna contre le grand-visir

et les pachas qui les commandaient; ils se jetèrent sur eux, et les massacrèrent dans leur fureur. Au milieu de cet affreux tumulte, les Impériaux forcèrent le camp de toutes parts; les Ottomans enveloppés vendirent cher leur vie, mais en moins de trois heures presque tous furent taillés en pièces. Le seul pacha des arnautes, malgré deux blessures, se fiant à la vigueur de son cheval, se lança dans la Theiss, et fut assez heureux pour gagner l'autre bord.

La sanglante bataille de Zenta coûta à l'empire du Croissant quatorze mille janissaires, trois mille topachis et jebigis, sept mille arnautes, et, outre le grand-visir, quinze pachas à trois queues et une foule d'officiers d'un rang inférieur; la perte, enfin, passa trente mille hommes. Les Impériaux en perdirent six mille.

Que devenait cependant le sultan Mustapha au milieu d'un si grand désastre? Passif spectateur du massacre de tant de braves soldats si mal commandés, il fut saisi d'un tel effroi qu'il disparut au milieu de la nuit, abandonnant son camp comme si les Impériaux n'eussent pas été trop fatigués pour songer à l'attaquer; comme s'ils eussent osé rétablir le pont en face d'une armée restée

plus nombreuse encore que la leur, et qui n'avait pas donné. Le sultan s'enfuit du côté de Témeswar; mais dans l'obscurité de la nuit les guides perdirent la route; et, s'approchant trop de la Theiss, ils s'engagèrent dans un terrain bas et marécageux où il leur fallut abandonner les chariots et les bagages. Au lever du soleil, le prince errant se reconnut sur le champ de bataille où il avait combattu, l'année précédente, l'électeur Frédéric Auguste. Le terrible échec de Zenta réduisait à leur valeur sa prétendue victoire d'Olach et le fastueux triomphe qui l'avait consacrée. Mustapha changea ses habits impériaux contre de simples vêtemens; et, se dérobant à son rang et à sa douleur, il s'éloigna de toute sa suite, et arriva seul à Témeswar.

Quels furent la surprise et le découragement de l'armée ottomane ou plutôt de ses malheureux débris, lorsqu'arrivée, sur les traces du sultan, devant ces mêmes champs d'Olach, elle ne retrouva ni Mustapha, ni aucun des chefs militaires! Des bruits de toute espèce, plus funestes les uns que les autres, interprétèrent cette disparition : les uns disaient qu'il avait été pris par les houzards, les autres qu'il avait été livré par ceux mêmes qui

l'accompagnaient. Les soldats se dispersèrent et arrivèrent par bandes aux portes de Témeswar, qu'on refusa de leur ouvrir; le gouverneur avait eu ordre du sultan de tenir son arrivée secrète. Les malheureux, sans vivres, sans eau, sans moyen de se procurer du pain qu'au poids de l'or, souffraient toutes les horreurs de la disette : ce ne fut qu'au bout de trois jours que Mustapha, revenu de ses terreurs, reparut et se montra à son armée. Ses Ottomans le reçurent avec les plus vifs transports de joie, au milieu des acclamations: la vue de leur prince qu'ils croyaient perdu leur fit oublier tous leurs maux, et presque la honte de la défaite dont ils n'avaient été que les spectateurs.

Le sultan reprit le lendemain la route de Belgrade à la tête de l'armée; il en ramena les débris à Andrinople; mais il ne lui restait rien de cette contenance orgueilleuse qu'il affectait quelques mois auparavant. Le peuple humilié du désastre de Zenta, découragé par la perte des meilleurs généraux de l'empire, laissa éclater son mécontentement avec si peu de retenue que Mustapha en tira contre lui-même un mauvais présage, et se rappela le sort de son père.

Bientôt effrayé de n'entendre que des plaintes ou des pronostics funestes pour l'avenir; certain que la malheureuse journée de Zenta avait porté atteinte à la confiance et au respect dont jusqu'alors il avait été l'objet; le cœur brisé d'une secrète douleur et d'une profonde humiliation, Mustapha se résigna à demander la paix.

Les circonstances ne pouvaient pas être plus favorables à cette époque. Léopold, tout victorieux qu'il était, prévoyait qu'il allait avoir d'autres guerres à soutenir; que le traité de Riswick ne serait pas long-tems respecté; que le roi d'Espagne, sur le bord de la tombe, laisserait bientôt par sa mort une riche succession à disputer. Le drogman de la Porte, Maurocordato, se rapprocha des ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre dont la médiation avait été rejetée jusque-là, et leur fit des ouvertures de paix. Le chevalier Paget et M. de Collière répondirent que toutes les avances de la cour ottomane seraient favorablement reçues; mais qu'il ne convenait ni aux puissances médiatrices, ni à Léopold victorieux, de faire les premiers pas. Maurocordato, dont l'esprit souple et délié se prêtait à tous les genres d'astuce, se borna à dire

au grand-visir que les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande l'avaient chargé de demander si la Porte voulait qu'on ouvrît des conférences pour la paix. Le reis effendi et son kiaia partirent sur-le-champ pour régler le lieu où se traiterait la négociation : le bourg de Carlowitz, entre Péterwaradin et Belgrade, fut désigné ; et chacune des deux parties contractantes, désirant également de traiter, affecta de croire ne pas avoir fait les premiers pas. Les plénipotentiaires de l'empereur, ceux du czar de Russie, ceux de Pologne et de Venise ; les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, médiateurs, se rendirent dans cette bourgade où les attendaient déjà le reis effendi, Rami-Mehemet et Maurocordato, le moins apparent de tous ces agens, mais le plus actif, et le mobile principal de ce drame où la politique allait jouer tout son jeu. Le cérémonial fut plus long et plus difficile à régler que les objets pour lesquels tant de ministres habiles et éclairés étaient rassemblés. La Porte voulait la préséance pour ses représentans ; l'Autriche la lui disputait. Après trois mois de pour-parlers, les plénipotentiaires ne s'étaient point encore vus. Maurocordato imagina un terme moyen qui accorda

toutes les vanités en faisant droit à toutes les prétentions. On construisit au milieu de la place de Carlowitz un bâtiment de forme ronde avec une grande salle au milieu, percée d'autant de portes qu'il y avait de nations au congrès. Tous les ministres entrèrent en même tems à un signal donné par les médiateurs, se saluèrent réciproquement, et prirent place autour d'une table ronde qui établissait une égalité parfaite. Les intérêts respectifs furent discutés pendant deux mois : une trève de vingt-cinq ans fut enfin consentie entre l'empereur Léopold I et le sultan Mustapha II. L'Autriche conserva la Hongrie, la Transilvanie et l'Esclavonie; on excepta le bannat de Téneswar, qui fut réservé à la Porte. La Marosch, la Theiss, la Save et l'Unna furent données pour limites aux deux empires. Le czar de Russie consentit à une trève de deux ans avec la condition de *l'uti possidetis*. Les Polonais adhérèrent à la trève de vingt-cinq ans, mais la Porte leur rendit la Podolie, l'Ukraine et Kanimiel. Les Vénitiens obtinrent la Morée et six places fortes en Dalmatie. Le comte Tékéli ne fut pas nommé dans le traité; la cour de Vienne n'insista pas sur la condition formelle qu'il lui fût livré; mais ce

roi titulaire de la Hongrie disparut de la scène où il avait joué un rôle si brillant, si mêlé d'espérance et de revers. Le jour où la paix fut signée à Carlowitz, devint le dernier de la carrière politique qu'il avait fournie avec éclat pendant trente années; il eut la permission de se retirer sur le territoire ottoman, de l'aveu tacite de toutes les puissances. Le trône que le sultan lui avait promis se changea en un asile obscur où il finit ses jours. Détrompé de la grandeur dont il n'avait connu que la perspective illusoire, ce noble jouet de la fortune mourut abreuvé de regrets amers, et disant avec l'accent de la douleur au prince Cantimir qui venait le visiter à Nicomédie: « A quel maître, mon frère, Dieu nous a-t-il » assujettis? Que sont devenues ses promesses? » le croissant qu'il porte sur ses drapeaux est » l'emblème de son inconstance; son mobile » caractère a ses phases comme l'astre de » la nuit. »

1699. Mais le sultan, pour avoir accéléré par des sacrifices le terme d'une guerre désastreuse, ne doit pas être accusé d'avoir abandonné les Hongrois, qui s'étaient fiés à ses promesses; il accueillit avec hospitalité et grandeur les mécontens qui voulurent suivre Tékéli: quatorze

cents familles s'établirent sur le territoire ottoman, sous la protection de Mustapha; il leur fit distribuer des terres à cultiver, leur accorda le libre exercice de leur religion, et les exempta de toutes contributions pendant dix années.

C'était le peuple lui-même qui, dans l'empire, se plaignait et murmurait hautement. Une multitude irréfléchie ne comptait que les provinces abandonnées par le traité, que les Timars et les Ziamets perdus, sans être sensible aux bienfaits d'une paix honorable, puisqu'elle était difficile; heureuse, puisqu'elle mettait un terme aux succès des Impériaux et aux calamités de la guerre. Sans doute il était à craindre qu'elles ne se renouvellassent: l'orage aux yeux des Ottomans n'était éloigné que du seul côté du Danube et de la Hongrie; ils n'en voyaient pas avec moins d'inquiétude les préparatifs hostiles que faisait le czar Pierre I.

Le khan des Tartares, placé aux postes avancés de l'empire, envoyait au divan message sur message pour l'avertir que les Russes armaient sur terre et sur mer; que leurs troupes se renforçaient, s'instruisaient aux manœuvres européennes, et que des forts s'élevaient de distance en distance sur la rive ennemie du Boristhène.

Mustapha, sombre, inquiet, découragé, dégoûté de la guerre, se crut forcé de composer avec le mécontentement général; il quitta le séjour d'Andrinople, et vint se fixer dans la capitale. Il espéra se rendre agréable au peuple en ramenant avec lui cette pompe souveraine qui vivifie et enrichit tout ce qui l'entoure: bienfait dont la cour privait Constantinople depuis long-tems. Il sacrifia le grand-visir qui avait conseillé la paix, et qui, pour protéger son ouvrage, dérobait à son maître la connoissance des avis alarmans que donnait le khan des Tartares; il mit à sa place Mustapha Daltaban, pacha de Bosnie, créature du Muphti Feizullah, effendi. Il est tems de faire connoître quels étaient ces deux premiers personnages de l'empire dont le caractère, l'ambition, l'union secrète, et bientôt après l'inimitié déclarée eurent une si fatale influence sur les fautes et sur la destinée du sultan leur maître.

Feizullah, effendi, né à Van, sur les confins de la Perse, était de la race des Emirs Muderris de Soliman-Hié. Sous Mahomet IV, la haute opinion que ce prince avait de ses talens et de sa science lui valut le poste de coggia ou de précepteur des princes Achmet et Mustapha: ce n'était pas que Feizullah fût un homme d'un

savoir profond ni d'une prudence consommée; son talent le plus sûr était l'astuce, et ses moindres vices étaient l'avarice, l'emportement et l'amour de la vengeance. Cependant tel fut l'ascendant qu'il parvint à prendre sur le sultan Mustapha son élève, que le malheureux prince mit bientôt en lui la confiance la plus aveugle. Le peuple attribuait cet empire à l'effet de quelque maléfice; peut-être n'y fallait-il reconnaître que l'influence d'un homme adroit sur un prince crédule.

Depuis sept ans Feizullah exerçait les fonctions de muphti, et sa puissance était marquée par l'abus qu'il en faisait; mais, comme s'il n'eût pas suffi au malheur des peuples qu'ils fussent les jouets d'un seul tyran, tous ses vices, appuyés de son autorité sans bornes, étaient continués dans ses enfans. Un de ses fils que son père seul pouvait surpasser en despotisme et en arrogance, fut nommé par lui mollah de Jérusalem. Les excès auxquels il se portait forcèrent le pacha Mehemet Cherkies, un des hommes les plus vertueux et les plus respectés de l'empire ottoman, à transporter sa résidence à Gaza pour ne pas être témoin d'une conduite qu'il ne pouvait punir. Le mollah, délivré de la présence du seul homme qui pût lui imposer quelque retenue,

se livra dès-lors à tous les excès de la démence quand elle croit à l'impunité. Les aboiemens des chiens l'incommodaient la nuit et le jour; il se plaignait du bourdonnement des mouches: il ordonna aux habitans de Jérusalem de tuer tous les chiens, et de lui apporter tous les jours à son tribunal une certaine quantité de mouches. Le Coran ne permet de donner la mort qu'aux animaux qui servent à la nourriture de l'homme. Le peuple se soumit en murmurant, et alla se plaindre à l'équitable et religieux Mehemet Cherkies. Le vertueux pacha fit passer à Feizullah lui-même les plaintes des habitans contre son fils; ce père, insensé dans sa complaisance pour son propre sang, eut l'indignité de calomnier Mehemet Cherkies auprès du sultan, et d'en obtenir un ordre de mort contre l'innocence et la vertu. Le crime aurait été consommé si le grand-visir, averti à tems, n'eût fait cacher le capidgi, porteur de l'arrêt fatal, jusqu'à ce qu'il en eût obtenu du sultan détrompé a trop juste révocation.

C'était cet homme perfide, implacable et sanguinaire, qui faisoit trembler la capitale et l'empire en 1701. Le grand-visir Daltaban, créature de Feizullah, bientôt après son ennemi, son antagoniste, n'est pas moins intéressant à

connaître, leurs démêlés, leurs intrigues, leur lutte ouverte n'étant point étrangères aux révolutions ottomanes.

Simple janissaire dans sa jeunesse, Mustapha Daltaban avait été élevé à la cour du grand-visir Achmet Kiuperli; Cara Mustapha, fameux par le siége de Vienne, lui avait accordé sa faveur: mais la chute et le sort malheureux de son protecteur avaient nui à sa fortune, et Daltaban était resté oublié lorsque le successeur du grand-visir Mustapha Kiuperli, Arabaja Ali, le fit aga des janissaires. L'activité et la vigilance qu'il déploya dans le maintien de la police de Constantinople dont il était chargé, commencèrent sa réputation; il allait nuit et jour à pied dans les quartiers les plus populeux pour y veiller au bon ordre, différant en cela de ses prédécesseurs qu'on ne voyait qu'à cheval, et accompagnés d'une suite nombreuse; cette activité, cette vigilance, cette habitude de son devoir, lui valurent le surnom de *Daltaban*, qui signifie l'homme sans chaussure, qui marche à pied et à petit bruit. Daltaban, d'aga des janissaires, devint séraskier de Bagdad en Romélie; pendant quatre ans il couvrit sur ce point les frontières ottomanes, et y fit tête aux Polonais. Les dangers de l'empire firent jeter

les yeux sur lui pour l'opposer aux brigands qui infestaient l'intérieur des provinces asiatiques, et Daltaban fut nommé béglierbey de Natolie. Des accusations fausses l'atteignirent au fond de l'Asie mineure, et le firent reléguer dans un village obscur de la Bosnie : il y vivait tranquille et exilé; et cependant ce revers de fortune acheva son élévation.

Zenta avait servi de tombeau aux plus braves et aux plus habiles généraux des Ottomans : la victoire ouvrait la Bosnie aux Impériaux; privés de leurs chefs, les Musulmans restés dans ces contrées élurent, par l'acclamation de la nécessité, le brave Daltaban pour leur séraskier. Le sultan n'apprit le choix des soldats que par les succès obtenus par ce général oublié, qui eut la gloire de tenir tête au prince Eugène.

Daltaban rentré en grâce fut employé presque comme l'unique appui qui restât à l'empire; il fut revêtu du titre de pacha de Bagdad, et envoyé au fond de l'Asie pour faire rentrer les Arabes dans le devoir : il sut les vaincre et les forcer par la terreur à la soumission. Des ennemis secrets n'en travaillaient pas moins à sa perte; et, le jour même d'une victoire remportée par lui, un messager vint dans son

propre camp lui demander sa tête : pour toute réponse Daltaban le promena entre deux haies de lances qui portaient les trophées de ses succès et les preuves de sa fidélité. C'étaient, disent les historiens, trente-deux mille têtes d'arabes tombés sous ses coups et ceux de ses soldats. « Va, dit-il au messager de mort, rap-» porter fidèlement au sultan trompé tout ce que » tu as vu. » Il faut ajouter que le porteur de cet ordre fatal avait été attaché au service de Daltaban, et qu'ainsi il n'avait ni l'intention ni le moyen d'exécuter sa commission. Sans doute les lauriers de l'illustre proscrit s'élevaient en sa faveur; mais, malgré leur éclat et leur nombre, il ne se crut pas à l'abri de la foudre; et, pour mieux assurer sa tête, il ne dédaigna pas de tenter l'avarice de Feizullah. Soixante mille écus d'or lui firent trouver en lui un protecteur. L'avide et vénal chef de la loi n'eut pas de peine à changer en bienveillance le ressentiment du sultan; et le même Battas-Osman, si dévoué à Daltaban, fut chargé d'apporter le sceau impérial et le titre de grand-visir au même homme à qui, peu de mois avant, il était venu demander sa tête.

Les prétextes ne manquèrent pas pour déposer

le vieux Hussein, l'auteur de la paix de Carlowitz; d'ailleurs il mourut sur ces entrefaites, accablé de ses chagrins et de l'injustice de son maître, mais moins encore que des infirmités devenues la suite de ses excès crapuleux.

Le vaillant, adroit et ambitieux Daltaban entra dans le visiriat au milieu des acclamations de l'armée et des espérances que l'empire entier fondait sur lui.

Dès le lendemain il se fit connaître en blâmant hautement une paix dont les Ottomans accusaient la honte; il demanda compte au reis effendi Rami Mehemet et au drogman Maurocordato, du traité conclu. Daltaban voulait le rompre, et son prétexte plausible était de les en rendre seuls responsables.

Il y allait de leur tête, et les deux ministres menacés ne virent de salut pour eux qu'à faire cause commune avec le muphti, sous les auspices de qui les négociations avaient été entamées, suivies et conclues. Ces deux hommes, profondément politiques, parvinrent à prouver à Feizullah que Daltaban, après les avoir sacrifiés, l'accuserait enfin lui-même; ils lui firent craindre bientôt pour sa propre sûreté, et leur trame contre le grand-visir fut ourdie.

Sans doute Daltaban, aussi brave que généreux, ne se dissimulait pas qu'il devait quelque reconnaissance à son protecteur, et cette vertu distinctive des Ottomans ne lui était pas étrangère; mais il savait aussi qu'il ne possédait la bienveillance de Feizullah que parce qu'il avait séduit son avarice: il prévoyait que celui qui avait fait déposer Hussein, voudrait le faire déposer à son tour.

Méprisant également le muphti, Rami Mehemet et Maurocordato, il résolut de les perdre tous en commençant par sacrifier le plus puissant, le plus redoutable et le plus dangereux.

Plus emporté, plus imprudent que son ennemi, Daltaban fit la faute de se confier à un homme qu'il croyait connaître, et qui le trahit. Le muphti fut informé que le grand-visir en voulait à sa vie; que, n'espérant pas réussir à le perdre dans l'esprit du sultan, il avait résolu de le faire périr à l'insu de Mustapha; que Daltaban enfin projettait de l'inviter à dîner, pour le faire étrangler pendant le repas, et qu'il tenait toute prête une sédition au milieu de laquelle on demanderait les têtes du reis effendi Rami, de Maurocordato, et celle du muphti, qui serait mis à mort à l'avance.

Feizullah éperdu, partagé entre la frayeur

et la colère, renvoya le perfide confident comblé de magnifiques promesses, et courut au sérail rapporter au sultan son élève tout ce qu'il avait entendu; il lui conseilla de faire mourir Daltaban; et, pour prévenir le dangereux effet d'un pareil coup d'éclat envers un coupable aussi chéri du peuple et de l'armée, il promit d'appuyer par un fetfa cet acte de justice.

Ainsi le grand-visir et le muphti faisaient leurs préparatifs secrets pour se perdre l'un l'autre.

Daltaban avait auprès de lui un derviche d'une fidélité à toute épreuve; il se chargea le jour du festin annoncé de jeter au cou du muphti une corde frottée de savon au moment où il laverait ses mains; des gens apostés aideraient à l'achever, s'il résistait.

De son côté, Feizullah avait prétexté un motif pour ne pas se rendre chez le visir au jour indiqué : ce délai n'ôta rien à la sécurité de Daltaban, qui, sans aucun soupçon, remit l'exécution de son projet à la semaine suivante.

Dans l'intervalle, le muphti aussi adroit que son ennemi était imprudent, retourna près de Mustapha; il l'aborda l'air pénétré d'une fausse douleur : son crédule maître se lève par respect

pour sa dignité, et avance sept pas au-devant de lui selon l'étiquette usitée à la cour ottomane. Feizullah, d'après le privilége de sa place, baise l'épaule gauche du sultan. Mustapha, ému de sa tristesse, le fait asseoir sur le même sofa que lui, et lui demande avec bonté la cause de son abattement, et quel malheur est tombé sur lui. « Je n'ai que trop de motifs » d'être accablé de douleur, répond le rusé » muphti, la tête de votre hautesse est menacée » du même danger; ce danger est d'autant plus » grand qu'il est plus secret; je ne vois même » nul moyen de le détourner à moins que votre » souffle puissant n'écarte les nuées orageuses » avant que la foudre ne s'en soit échappée; » mais ma plus vive douleur est d'être moi- » même la cause innocente de tous les malheurs » que je crains. Les grands exploits de Dalta- » ban, que la renommée et l'éloignement » grossissaient encore, m'ont séduit le premier. » J'ai cru qu'un soldat, environné de quelque » gloire, était un héros doué de toutes les ver- » tus, exempt de tous les vices; et je vous l'ai » proposé moi-même comme le seul homme » digne d'être à la tête de l'empire. Faut-il, hélas! » que son élévation n'ait fait que mettre en évi- » dence sa perfidie et ses noirceurs! Les plus

» coupables projets sont formés dans le cœur
» du plus ingrat des hommes ; mais le ciel heu-
» reusement l'a frappé de vertige, car il s'est
» déclaré l'ennemi de tous ceux de vos esclaves
» les plus capables de traverser ses criminels
» desseins. S'il conspirait contre moi seul,
» ajouta-t-il avec une fausse humilité, Dieu sait
» si je lui pardonnerais ; j'oublierais qu'au mé-
» pris de toutes les lois divines et humaines, il
» a formé le dessein de m'étrangler à sa table,
» dans son propre palais : ah ! j'y consens, que
» ma mort prévienne les maux que l'affreux
» Daltaban médite d'attirer sur l'empire ; mais
» cet homme ingrat et odieux pousse l'audace
» et l'infamie jusqu'à exciter sous main les
» janissaires à la révolte. Comblé d'honneurs,
» il se permet de blâmer hautement la paix
» faite avec les chrétiens, une paix que votre
» hautesse a sanctionnée elle-même. Il ne parle
» que de violer une paix solennelle consacrée
» par des sermens. C'est vous, c'est le meilleur
» de tous les sultans qu'il veut détrôner en le
» rendant l'objet de la haine publique, parce
» qu'il soutiendra son ouvrage et celui de ses
» fidèles ministres. Prévenez, oh ! prévenez
» de si grandes calamités ; craignez de vous
» repentir de votre faiblesse, si vous différez. »

Mustapha effrayé demande au perfide muphti ce qu'il doit faire. « Coupez la racine au » mal, répond Feizullah avec fermeté; frap- » pez cet indigne grand-visir, et mettez » à sa place un homme dont la soumission » et la fidélité vous soient connues, qui ait » à cœur le maintien de la paix et la reli- » gion des sermens : j'ose proposer à votre » hautesse un sujet qui mérite sa faveur et sa » confiance dans la personne de Rami-Mehe- » met-Pacha; il est sage, prudent et dévoué : » aussi est-ce une des victimes que Daltaban » veut immoler. »

Mustapha consentit à toutes les insinuations de son coggia; il lui promit d'avouer tout ce qu'il jugerait à propos de faire.

Feizullah se retire, et le dénoûment de cette atroce intrigue s'avance. Daltaban reçoit l'ordre de se rendre au sérail. A peine entré dans le palais, le kiaia des baltadgis lui demande le sceau impérial au nom de Mustapha. Sans s'émouvoir, le grand-visir sollicite la faveur de parler à son maître avant de rendre les marques de sa dignité.

Peut-être espérait-il dessiller les yeux de Mustapha, et détruire dans sa confiance Feizullah et Rami-Mehemet; peut-être se flattait-il

de faire passer dans l'ame du sultan toute l'indignation dont la sienne était pénétrée : sans doute il se fût engagé à reconquérir en deux campagnes tout ce que, selon lui, la faiblesse et la vénalité des négociateurs avaient fait perdre de territoire à Mustapha et de gloire à l'empire. Cette honte était le tourment de son esprit, le sujet journalier de sa douleur, l'aliment continuel de ses entretiens; une inculpation odieuse pèse sur sa mémoire, mais elle est repoussée par sa vie entière et par son caractère connu. On suppose qu'il voulait assassiner son maître, et l'on ajoute qu'il portait toujours dans ce dessein un poignard caché sous ses vêtemens; mais la vertu, la gloire, la bravoure qui ont signalé tous les pas de sa noble carrière, cet orgueil musulman qui lui rendait insupportable une paix chrétienne, tous les indices d'une ame élevée et généreuse, défendent de croire que Daltaban ait pu penser un instant à devenir un vil assassin.

Quoi qu'il en soit, Mustapha, inquiet de l'obstination que le proscrit mettait à vouloir lui parler, donna ordre de le lier et de le dépouiller; il recommanda que sur-le-champ il fût mis à mort, et son corps jeté sans sépulture dans la voierie publique de Sirik-Meidan. Le

grand-visir fut garrotté et conduit au lieu du supplice. Avant de lui faire trancher la tête, le kiaia des baltadgis lui demanda au nom du sultan ce qu'il avait à dire : il l'exhorta en même tems à faire l'abdest, et à se repentir de ses crimes pour sauver son ame, puisqu'il n'avait plus l'espoir de sauver sa vie. « Je ne
» me rappelle pas, dit l'infortuné, avec autant
» de calme que de fermeté, d'avoir jamais
» marché à l'ennemi sans m'être purifié par
» l'abdest, ni qu'une heure de ma vie se soit
» écoulée sans que j'aie tourné mon cœur vers
» Dieu par un acte de repentir. Ce que j'ai à
» dire au sultan, je ne dois et ne veux le dire
» qu'à lui-même, quelque effort qu'il m'en
» coûte pour regarder sans horreur un prince
» assez faible pour se laisser fasciner les yeux
» par des fourbes, et assez lâche pour donner la
» mort à ceux qui l'ont toujours fidèlement
» servi. La justice divine apportera le remède
» au mal : le sultan apprendra, quand je ne
» serai plus, si c'est un crime, de manquer à ses
» devoirs de prince et de musulman, et si c'est
» une erreur long-tems impunie que de croire
» de perfides conseils, qui lui seront aussi fu-
» nestes à lui-même qu'à l'empire. »

Ces paroles obscures et prophétiquement

sinistres furent rapportées sur-le-champ à Mustapha : elles le jetèrent dans une perplexité inexprimable; leur impression fut soudaine et profonde. Le sultan ne pouvait douter que les révélations du visir condamné ne dussent être d'une grande importance; et ce fut à peine assez de la présence de Feizullah, de son habitude d'affection pour cet homme qui l'avait élevé, du souvenir des craintes personnelles dont on obsédait son esprit, pour qu'il ne changeât pas de résolution. Il ordonna cependant que l'exécution fût suspendue, et le condamné fut ramené dans une prison du sérail. Alarmés de ce changement, le perfide muphti et le nouveau grand-visir Rami-Mehemet frémirent à l'idée que la tête de leur ennemi pourrait être sauvée, et que ses fers mêmes pourraient tomber. Ils coururent apprendre au sultan par un nouveau mensonge que les premières étincelles de la sédition annoncée se manifestaient. Mustapha, entraîné par l'effroi de son propre danger, ordonna l'exécution à l'instant même. Daltaban apprit tranquillement son arrêt de mort : il fit l'abdest et une courte prière, puis, se tournant vers ses bourreaux : « Frappez, infidèles musulmans, » leur cria-t-il d'une voix aussi assurée que » lorsqu'il marchait aux combats, frappez celui

» qu'a respecté long-tems le fer des Giaours. »

Daltaban ne voulut pas souffrir qu'on lui bandât les yeux; il regarda sans émotion venir le coup fatal, et mourut.

Cette scène d'horreur se passait à Andrinople. La nouvelle fut dans la capitale le signal d'une fermentation universelle. Les satires contre le gouvernement se répandirent de toutes parts; on en jetait sur les places publiques, dans les mosquées : les plus mesurées contenaient les expressions du regret et du désespoir : « Fuyons, ma plume, prenons l'essor,
» fuyons cette terre de crimes: la paix, l'hon-
» neur, la loi de Dieu, le respect dû au nom
» ottoman, l'ont quittée pour jamais. »

Tous les ordres de l'état se soulevèrent à la fois: l'uléma, la milice, le peuple, accusèrent hautement le sultan et ses perfides conseillers.

« Le visir Rami, s'écriait-il, le muphti Fei-
» zullah et tous les ministres sont des traîtres;
» ils sont les auteurs de la mort de Daltaban,
» le vainqueur des Arabes, notre bouclier
» contre les Impériaux : c'est son mérite qui a
» armé contre lui leur basse jalousie. S'il était
» coupable de quelques fautes ou de quelques
» erreurs, il suffisait de le bannir, et dans
» l'occasion on l'auroit retrouvé pour l'opposer

» à nos ennemis. C'était pour commettre ce
» lâche attentat, ajoutaient les uns, qu'ils re-
» tenaient le sultan à Andrinople; il y passe les
» journées dans les forêts, et Constantinople
» est réduite à la misère. On nous laisse,
» disaient les autres, pour nous gouverner, un
» caïmacan de dix-huit ans : tout le mérite de
» ce jeune homme est de porter le nom de
» Kiuperli, et d'être gendre du muphti Fei-
» zullah, et cet homme lui-même qu'est-il? le
» premier ennemi de l'empire. Tous les postes
» de mollahs sont remplis par ses enfans ou par
» ceux qui sont assez riches pour les acheter;
» sa maison est un gouffre où s'engloutissent
» les trésors de l'empire; c'est un marché public
» où la justice et les dignités sont vendues au
» plus offrant. »

Ce n'est point une règle constante que dans un corps politique une tête abattue calme l'agitation des membres, et en arrête toujours les mouvemens convulsifs. La mort du grand-visir Daltaban souffla l'esprit de révolte sur le peuple entier; le feu caché n'attendait qu'une occasion pour éclater: l'imprudence du caimaïcan accéléra l'explosion. Les janissaires venaient de recevoir une solde; les sébeggis ou armuriers qui les suivent sur l'état militaire, se présentèrent

pour être payés à leur tour. Moins nombreux, on les crut moins redoutables; trois fois ils assiégèrent la porte du defterdar et du caïmacan sans rien obtenir. Rebutés de ces délais, ils entrèrent au nombre de quarante à l'audience de Kiuperli, et réclamèrent leur paie par une requête. Le caïmacan leur reprocha durement leur audace, et leur ordonna de se retirer et d'attendre qu'il y eût pour eux de l'argent dans le trésor. Les sébaggis furieux se répandirent en injures; leur insolence irrita le jeune ministre, qui les fit arrêter par sa garde, et conduire à leurs commandans pour être punis de mort. Les sébeggis résistèrent; la populace s'attroupa, le désordre s'accrut, et le cri séditieux d'*yoldash yokmidur!* (à nous, camarades!) se fit entendre de toutes parts. Le corps tout entier accourut; ils arrachèrent les coupables des mains de la garde: un homme hardi et impétueux nommé Karakah Mehemet, se mit à leur tête. Cette multitude courut aux armes, et vint assiéger le palais du caïmacan. Kiuperli se déroba à leur fureur, et s'évada par une secrète issue. Les sébeggis, furieux d'avoir laissé échapper leur proie, se répandirent dans toutes les rues, et appelèrent à la révolte les janissaires et l'uléma.

L'Atméïdan vit bientôt réunis tous les chefs

de ce mouvement d'insurrection; ils s'engagèrent par serment à ne point déposer les armes qu'ils n'eussent obtenu la tête du caïmacan, celles du muphti et de tous les oppresseurs du peuple musulman. Dès-lors une marche régulière dirigea cette première impulsion : de nouveaux officiers furent revêtus des dignités des proscrits; Firari-Hassan pacha fut nommé caïmacan à la place de Kiuperli; le nàkil Mehemet Kiasibi, ou le menteur, fut créé muphti, et Dorosean Achmet-Pacha, personnage obscur jusqu'alors, fut élevé au poste de grand-visir.

Pendant que tous ces changemens s'organisaient, les portes de Constantinople étaient fermées; les factieux avaient le champ libre, puisque le sultan et tous les grands de l'empire se trouvaient alors à Andrinople.

A la nouvelle d'un si formidable soulèvement, Mustapha débuta par une fausse démarche qui donna aux séditieux la mesure de sa faiblesse et le secret de leur force. Le mouvement populaire s'affermissait depuis huit jours lorsque Mustapha-Effendi, un des premiers officiers de l'empire, se présenta à Edréné-Capou, chargé par l'ordre du sultan des paroles de paix, et autorisé à promettre que toutes les demandes seraient accordées. Le peuple força Mustapha

de descendre de cheval à la porte : il fut traîné à l'Atmeïdan, le foyer de la rébellion. Ces furieux ne voulurent voir en lui qu'un traître qui venait seulement reconnaître leurs dispositions; ils l'accablèrent d'outrages et de coups, et le malheureux Effendi s'évanouit avant que les chefs eux-mêmes, qui avaient lâché la bride à ces bêtes féroces, pussent leur arracher leur victime. La frayeur et le saisissement l'empêchaient de parler; on n'attribua son silence qu'à ses mauvais desseins: l'animosité contre le sultan ne fit que s'accroître, et le dix-neuvième jour de la révolte, cinquante mille frénétiques prirent la route d'Andrinople, jurant de détruire de fond en comble cette odieuse rivale de la capitale, s'ils éprouvaient la moindre résistance. D'Apcha, ville située à quelques milles d'Andrinople, une députation fut envoyée à Mustapha : elle lui déclara insolemment que, si les Musulmans avaient pris les armes, ce n'était encore ni contre lui ni contre leurs frères, mais contre des ministres perfides qui devaient être punis de leurs criminelles infractions à la loi du prophète; qu'ils demandaient justice, et qu'en cas de refus, le sultan verrait repousser la force par la force, et deviendrait responsable du sang qui serait versé.

Mustapha, poussé à bout, s'armant d'une fermeté tardive, fit marcher à l'instant toutes les troupes qui étaient sous sa main. Le grand-visir Rami-Mehemet se mit à leur tête : le muphti Feizullah lança un fetfa qui déclarait les rebelles giaours, et promettait la couronne du martyre à quiconque périrait en les combattant; mais il ne parut pas sur le champ de bataille, et ses menaces furent aussi vaines que ses promesses.

Les armées étaient en présence et prêtes à se charger, lorsque le muphti des séditieux, Mehemet-Kiasibi, s'avança l'Alcoran élevé au-dessus de sa tête : « Où courez-vous ? s'écria-
» t-il, en s'adressant aux soldats du sultan ;
» contre qui voulez-vous combattre ? Frères
» égarés, ne sommes-nous pas tous du même
» sang, de la même religion, soumis aux
» mêmes lois ? Le peuple n'a pas pris les armes
» par un coupable esprit de révolte; nous
» ne voulons que la punition des parjures et
» des infidèles, qui ont foulé aux pieds les
» préceptes sacrés de ce Coran que nous
» adorons comme vous : toute résistance est un
» crime, ne devenez pas leurs complices;
» Dieu et notre saint prophète combattraient
» pour nous, et ce sont eux qui vous puniraient. »

A ces mots les troupes de Mustapha laissèrent retomber leurs cimeterres déjà levés ; ils coururent embrasser leurs frères, et les deux armées confondues marchent vers Andrinople, ne formant plus qu'un peuple de conjurés.

Le grand-visir Rami, se voyant abandonné, prit la fuite et se sauva à Varna ; il s'y embarqua déguisé, et se réfugia à Constantinople, où il se tint caché pendant tout cet orage dans le faubourg d'Ejub.

Arrivés à la vue d'Andrinople, les rebelles envoyèrent sommer le sultan de leur livrer le grand-visir Rami, le muphti Feizullah et ses odieux enfans, et Maurocordato. Mustapha craignit pour lui-même, et songea à sa propre sûreté. Le muphti s'était éloigné ; mais, en favorisant son évasion, le sultan avait eu la prévoyance de le faire escorter par des bostandgis, en apparence pour sa sûreté, mais avec ordre de le ramener, si le sacrifice d'une victime aussi signalée devenait nécessaire. Sur la sommation des rebelles, il fit revenir Feizullah, et le livra avec la promesse solennelle de remettre les autres proscrits quand il aurait découvert leur retraite.

Le muphti et ses enfans furent les jouets de la fureur populaire ; comme ils en étaient les objets

exécrés. On poussa la barbarie jusqu'à enfoncer des clous dans les genoux du vieux muphti, pour le forcer à déclarer où étaient ses trésors cachés. Le vieillard opposa aux souffrances une constance et une fermeté dignes d'une âme moins corrompue; les tourmens ne lui arrachèrent pas un aveu. Il expira en demandant à la justice céleste de prendre le soin de le venger: il était loin d'avoir des titres pour mériter d'en être exaucé. Tous les outrages furent accumulés sur son cadavre, qu'on jeta enfin au milieu de ce fameux Hébre où, dans les temps héroïques du monde, les furibondes Bacchantes avaient jeté jadis la tête harmonieuse d'Orphée.

Mustapha ne put se dissimuler que tant d'animosité ne s'éteindrait pas dans le sang d'une seule victime, et sa fierté s'abaissa à tous les actes de soumission. Pour adoucir ces lions déchaînés, il essaya de les flatter en envoyant les sceaux de l'empire à Dorosean, le visir des rebelles, et en confirmant dans leurs nouveaux postes tous les officiers de leur choix : il était trop tard; sa condescendance ne fut attribuée qu'à ses craintes, et sa déposition fut insolemment demandée. Une lettre interceptée tomba dans les mains du sultan; on y invitait le prince Achmet, son frère, à se rendre au camp. Le

vœu unanime pour son élévation au trône était exprimé avec un mélange de hardiesse et de modération qui prouvait à la fois que la résolution de déposer Mustapha était irrévocable; mais que le respect pour sa personne et pour son palais n'était pas entièrement perdu. Achmet était entre les mains de son frère; il pouvait le faire mettre à mort : plusieurs de ses officiers lui en donnaient le conseil. On retrouve ici avec plaisir ces sentimens nobles et généreux qui avaient fait fonder sur lui de si belles espérances au commencement de son règne, et que de mauvais conseils, un caractère facile, des causes étrangères à lui, l'avaient empêché de réaliser. Mustapha, dans cette dernière circonstance de sa vie souveraine, se montra magnanime, humain et courageux. Peut-être si le parti qu'il sut prendre alors et si la sage résignation dont il donna l'exemple eussent été publiques et solennelles, leur effet eût-il été de faire tomber ses coupables sujets à ses pieds. Mustapha refusa de verser le sang de son frère; il remit son propre sort entre les mains de la Providence; et, abdiquant volontairement, il alla lui-même trouver Achmet; il l'embrassa avec la plus tendre affection; il lui apprit le vœu du peuple et de la milice; il fut le premier à le saluer empereur, et le

conduisit à l'Hazoda. « Souvenez-vous, mon
» frère, lui dit-il en se séparant de lui, que tant
» que j'ai régné je vous ai laissé vivre et jouir
» d'une sorte de liberté; je vous prie d'en user
» de même avec moi. Fils et frère de sultans,
» vous êtes digne du trône; mais gardez-vous
» d'oublier que vous devez votre élévation
» prématurée à des traîtres, à des rebelles, et
» que, si vous laissez leur attentat impuni, ils
» ne tarderont pas à vous traiter comme ils
» m'ont traité moi-même. »

Après ces prophétiques adieux, Mustapha alla remplacer son frère dans l'appartement qui lui avait servi de demeure. Il descendit du trône le 24 août 1702, et ne survécut que six mois à sa déposition : le chagrin secret qu'il en conçut termina sa vie au bout de huit années de règne, à l'âge de quarante ans. Prince sans doute au-dessous des circonstances difficiles au milieu desquelles il se trouva et des ennemis qu'il eut en tête, mais à qui on ne peut refuser de l'élévation, des intentions droites, et un grand amour du bien public. Il était plus emporté que ferme, plus opiniâtre que constant, plus impatient qu'actif; sa crédulité lui fit prêter son nom à des actes d'injustice et de barbarie. Quoiqu'il ne fût pas

cruel et qu'il eût l'intention d'être juste ; sa facilité et sa confiance mal placées le jetèrent dans des erreurs, et les erreurs des princes sont toujours plus dangereuses que leurs crimes : mais si Mustapha II fit des fautes; si le dégoût de la guerre le jeta dans la mollesse et dans l'oisiveté, ce n'était pas aux Ottomans à oublier les dangers imminens que Mustapha sut détourner, à oublier enfin qu'ils lui devaient la paix de Carlowitz.

LIVRE XVII.

Avénement d'Achmet III. — Vengeances exercées sur les rebelles de 1702. — Sélictar-Affan, grand-visir. — Calaili lui succède. — Visiriat de Mehemet Baltadgi. — Sa fortune. — Amours d'Achmet et de la Circassienne Saraï. — Reis-Effendi. — Curdisca, sultane Validé. — Tableau comparatif de l'Europe et de l'empire ottoman. — Charles XII. — Pierre I. — Maseppa. — L'hetman des Cosaques appelle le roi de Suède en Ukraine. — Bataille de Pultawa. — Fuite de Charles XII à Bender. — Son crédit à la cour ottomane. — Visiriat de Tchourlùli. — Sa disgrâce. — Son caractère. — Faveur d'Ali-Coumourdgi. — Un quatrième Kiuperli est fait grand-visir. — Intrigues de la Russie chez les Monténégrins et dans la Grèce. — Ambassade de Pierre I arrivée à Constantinople par la mer Noire. — Sensation que produit parmi le peuple la vue d'une escadre russe. — Fureur d'Achmet. — Déclaration de guerre. — Exil de Kiuperli. — Rappel de Mehemet-Baltadgi. — Campagne de 1711. — Brancovani, prince de Valachie. — Démétrius-Cantimir, Hospodar de Moldavie. — Sa défection. — Entrée des Russes en Moldavie. — Leur camp assiégé par les Ottomans. — L'impératrice Catherine sauve le czar et son armée. — Paix de Pruth. — Disgrâce du grand-visir. — Mort de Tchourlùli. — Fin tragique du prince Brancovani et de sa famille. — Succession de visirs à la dévotion d'Ali-Coumourdgi. — Présages de guerre contre la Russie. — Confirmation du traité de Pruth. — Politique et ambition d'Ali-Coumourdgi.

— Charles XII refuse de quitter Bender et de sortir du territoire ottoman. — Il est assiégé, attaqué, pris et amené à Démotica. — Visiriat d'Ali-Coumourdgi. — Départ de Charles XII.

Achmet III avait trente-six ans lorsqu'il succéda à Mustapha II son frère. L'humanité et la bienveillance de ce dernier avaient laissé au prince Achmet, dans le sérail, une liberté jusqu'alors inconnue aux rejetons du sang ottoman. Il en avait profité pour s'instruire, et n'était étranger ni à l'histoire de sa nation, ni aux fautes, ni aux malheurs des sultans ses prédécesseurs. Le premier talent qu'il développa fut l'art de dissimuler. Sentant qu'il avait tout à craindre des séditieux qui l'avaient élevé, il ne leur refusa rien, et alla même au-devant de leurs désirs, afin que leur sécurité assurât mieux leur châtiment. Il poussa la politique jusqu'à éloigner pour un tems la sultane sa mère, que ses liaisons avec le muphti Feizullah avaient rendue odieuse au peuple. Le séjour de Mustapha II à Andrinople avait servi de prétexte au soulèvement de la soldatesque; Achmet se concilia son affection en retournant habiter la capitale. Il prodigua les marques de bienveillance à tous ceux que les rebelles avaient élevés en dignités; mais en secret il préparait leur perte, 1702.

et il y travailla avec autant de rigueur que de patience.

La première victime sacrifiée fut le coupable qui s'était cru le plus adroit pour ne s'être jamais mis en évidence. Caracash-Mehemet, cet officier de sébeggis, qui avait été l'ame de la révolte, se laissa lui-même aveugler par les promesses et les marques de bonté du sultan. Un ordre impérial l'honora de la mission de porter au shérif de la Mecque le présent d'usage à chaque renouvellement de règne; mais, à son retour, Caracash fut étranglé dans la ville d'Alep. Chalik-Ahmed, aga des janissaires, nommé par les rebelles, fut élevé à l'éminente place de capitan-pacha, car l'empire venait de perdre le célèbre Mezzomorto. Peu de jours après son installation, Chalik-Ahmed disparut. Un bruit sourd apprit qu'il avait été jeté de nuit au fond de la mer.

1703. Le grand-visir Doroscan fut épargné, parce qu'il était reconnu qu'il avait été porté au visiriat malgré lui pendant la révolte; il ne perdit que son poste, et fut relégué à Lépante avec une pension de trois cents aspres par jour. Sélictar-Assan, qui devint son successeur, était le conseiller secret qui dirigeait les vengeances d'Achmet. Ce prince lui avait fait épouser une

de ses sœurs, et semblait avoir réuni sur lui sa faveur et sa confiance.

Assan dissémina sans bruit et sans violence, dans les provinces, presque tous les janissaires qui avaient trempé dans la révolte de 1702. Il renouvela peu à peu les odas de Constantinople; et, comme cette nouvelle milice était étrangère au crime, elle se montra indifférente à la punition. Ainsi, sans le plus léger murmure ou sans le moindre mouvement, quatorze mille janissaires, dispersés dans plusieurs villes éloignées, furent mis à mort. Une foule d'officiers et de pachas subirent la même destinée. Pendant cinq mois, il n'y eut pas de semaine, à Constantinople même, où quelque victime ne fût enlevée et ne fût jetée en silence dans le Bosphore.

Les cruautés d'Assan étaient commandées par les circonstances; mais elles n'étaient pas soutenues par les talens d'un homme d'état. Achmet, suivant l'exemple de plusieurs sultans, se promenait souvent déguisé pour connaître ce qu'on pensait de lui ou de ses ministres. Il recueillit des murmures et des plaintes contre l'administration de son grand-visir. Il déposa Assan au bout d'une année, et l'envoya pacha au Caire; sorte de disgrâce que les grands de

l'empire les plus ambitieux auraient regardée comme une faveur.

1703. Le sultan avait appris par lui-même que la voix publique appelait le pacha de Candie au visiriat; il le fit venir, et lui confia le sceau impérial. Le nom de ce nouveau vicaire de l'empire ottoman était Calaili. Son mérite ne répondait pas à sa réputation, ainsi qu'il arrive le plus souvent à ceux que l'opinion populaire désigne aux places éminentes.

Calaili était en faveur parmi les musulmans, parce qu'il affichait une haine aveugle contre les chrétiens; et c'était sur cette stupide analogie que la multitude fanatique avait mesuré son estime. Calaili, né à Césarée, de parens Arméniens, avait abjuré sa religion, et était arrivé fort jeune à Constantinople. Admis parmi les baltadgis, il s'était fait remarquer par une austérité et une vertu dont il n'avait que l'extérieur; et le rang de kiaia était devenu la récompense de sa facile hypocrisie. Elevé, par le caprice de la fortune, au rang de pacha à deux queues; nommé ensuite capitan-pacha, puis caïmacan, il s'était montré, dans cette place importante, le persécuteur le plus extravagant des chrétiens. Il avait imaginé de leur ordonner de porter des vêtemens de couleur noire;

il leur avait défendu de se servir de galoches dans les bains publics; et, pour achever de les distinguer d'une manière puérilement insultante, il leur avait enjoint de ne pas paraître en public sans avoir une sonnette au bras. Tous ces actes ostensibles d'un faux zèle, qui tenaient plus à la démence qu'à la piété, avaient amené sa déposition, et l'avaient fait comme exiler dans un pachalic éloigné. Cependant Achmet, pour condescendre au désir de la multitude, le nomma grand-visir, presque sûr d'avance qu'elle se dégoûterait elle-même d'une aussi ridicule idole.

En effet, dès le premier jour de son installation, Calaili donna des preuves de folie et d'inconséquence capables de dessiller les yeux de ses plus obstinés admirateurs.

On sait que l'habillement d'apparat des grands-visirs est une longue robe de satin blanc. Au mépris des défenses du Coran, Calaili voulut paraître au sérail avec un habillement de drap d'or. Il voulut aussi que la mousseline de son turban fût surchargée d'une broderie beaucoup plus riche. Il ne fallut pas moins que les représentations du tchansch-bachi, ou maître des cérémonies, qui refusa de conduire son cortége s'il s'obstinait à vouloir se donner en

spectacle ainsi vêtu en roi de théâtre, pour que Calaili se contentât de l'habit affecté à tous les grands-visirs.

Mais cette scène ridicule se passait dans l'intérieur de son palais; il ne tarda pas à donner publiquement au sultan son maître la mesure de son esprit.

Achmet se rendit au milieu de la première semaine du visiriat de Calaili, au repas que les nouveaux visirs donnent à leurs souverains. En traversant la double haie d'officiers rangés sur son passage, le sultan remarqua auprès du defterdar un homme de mauvaise mine, et qui n'avait qu'un œil. Il demanda au grand-visir qui était ce borgne : « Comment! répondit Calaili très-surpris, votre hautesse ne connaît » pas cet homme-là? » — « Veux-tu que je » connaisse tous les individus de mon empire? » reprit Achmet. — « Je puis assurer votre hau» tesse que ce n'est pas un homme du com» mun, continua Calaili; c'est Kior-Ali-Aga, » celui qui a cette belle ferme auprès de Cons» tantinople; elle lui rapporte chaque année » tant d'oies, de dindons et de poulets, que, » sa table fournie, il en revend encore pour » beaucoup d'argent. Il est d'ailleurs bash» bachi-koulu. »

Or le basch-bachi-koulu est un des officiers subalternes attachés au defterdar. Le sultan devait croire qu'en annonçant tant de richesses, le grand-visir allait lui parler d'un homme qui possédait plus de chameaux et plus de chevaux que Nassuh-Pacha, ce magnifique visir d'Achmet I, dont le faste n'était pas encore oublié des Ottomans. Il se pencha du côté de son kislar-aga, et lui dit en riant : « Je crains bien d'avoir » confié les sceaux de l'empire à un sot. »

Toute la nation fut bientôt de l'avis du prince. Elle passa rapidement de l'engouement au mépris. L'imbécille Calaili fut déposé au bout de trois mois, et relégué dans l'île de Cos, où il mourut de chagrin.

Son successeur fut Baltadgi-Mehemet-Pacha. D'abord page d'Achmet avant son avénement au trône, Mehemet n'était alors remarqué que par la beauté de sa voix. Il dut sa haute fortune à une circonstance trop extraordinaire pour ne pas être rapportée, et trop attestée pour ne pas être crue.

On sait que Mustapha II laissait dans l'intérieur du sérail son frère Achmet jouir en quelque sorte de la liberté. Le jeune prince aperçut un jour une Circassienne dont la beauté le frappa. Il en devint éperdûment amoureux. Elle se

nommait Saraï, et était attachée au service de Curdisca, mère d'Achmet et du sultan régnant. La princesse découvrit cette passion naissante, et s'en alarma. Elle résolut d'en prévenir les suites avant que Mustapha fût instruit d'un désordre sans exemple, qu'il n'eût pas manqué de punir. Roxelane ou Kioffem auraient fait jeter à la mer ou étrangler l'imprudente esclave qui osait écouter le prince Achmet. Curdisca, plus douce de caractère que ces altières sultanes, prit un moyen moins violent. Elle fit venir son premier médecin, nommé Nuh-Effendi, et lui dit que, pour reconnaître ses services, elle voulait bien lui donner Saraï pour belle-fille, et la marier à son fils. Dès le soir même la belle Circassienne fut conduite dans la maison de son époux.

Achmet, informé de ce malheureux événement, écrivit au médecin une lettre foudroyante, le menaçant de le faire périr un jour, lui et toute sa famille, s'il ne s'engageait pas à traiter Saraï comme une sœur, à la respecter, à la lui conserver enfin comme un dépôt qui ne devait tôt ou tard appartenir qu'à lui seul. Achmet était l'héritier présomptif du trône, comme aîné de la maison impériale. Nuh-Effendi, placé entre la crainte de déplaire à la sultane Validé, et celle d'attirer sur lui et

les siens la vengeance d'Achmet, destiné à devenir le maître de l'empire, avertit son fils de leur danger commun, et le fit consentir à se soumettre à la volonté du prince. Toutes les cérémonies extérieures du mariage furent observées. Rien ne manqua au désespoir d'Achmet, que la réalité de l'outrage qu'il crut fait à son amour. Aussi, à peine monté sur le trône, envoya-t-il enlever Nuh-Effendi avec ordre de le mettre à mort. L'infortuné médecin demanda pour toute grâce d'être entendu de sa hautesse avant de mourir. Il était possible que le sultan, dans sa colère, refusât de l'écouter; mais il l'écouta. L'arrêt de mort se changea en caresses, en présens, en marques d'honneur, dont il le combla ainsi que son fils. Achmet ne parlait plus que de faire venir Saraï dans le palais impérial, et de l'épouser; mais les lois domestiques qui s'observent dans l'enceinte du sérail lui présentèrent un obstacle qu'il n'osa pas franchir. La sultane mère est la gardienne née de ces lois, qui se rattachent aux idées religieuses. Elle représenta au sultan son fils qu'il était sans exemple qu'une esclave, une fois sortie du sérail, y eût jamais été reçue de nouveau; et de quel danger il serait pour lui, dès le début d'un règne encore mal affermi,

de tenter une pareille infraction. Achmet, retenu par de si fortes considérations, chercha à sa maîtresse un nouvel époux qui renoncerait à tous ses droits avec la même complaisance que le premier. Il jeta les yeux sur Mehemet-Baltadgi, qu'il venait de faire grand-écuyer. La cour ottomane offrit alors le plus étrange et le plus remarquable des spectacles; un sultan quittant son harem, où trois cents beautés étaient à ses ordres, et attendaient un de ses regards, se rendant déguisé dans la maison d'un de ses sujets, qui prêtait son nom à l'amour de son maître; cette maison, transformée en divan, devenue le lieu où les destins de l'empire se fixaient, où régnait enfin une femme toute puissante dont l'amour-propre était plus flatté de voir son maître venir chez elle lui apporter un hommage exclusif, qu'elle ne l'eût été de l'attendre dans le sérail au rang même de Roxelane. Saraï gouvernait Achmet; elle fit nommer Mehemet-Baltadgi grand-visir, et régnait seule sous le nom de l'un et de l'autre.

Cependant la gloire et la prospérité de l'empire demandaient à ne pas être soumises aux caprices d'une femme. Sur le continent européen, le seul territoire ottoman était en pleine paix. Une guerre universelle agitait toutes les

puissances de la chrétienté. Les maisons d'Autriche et de Bourbon se disputaient, les armes à la main, la succession de la monarchie espagnole. L'Angleterre et la Hollande, intervenues dans la querelle, soutenaient les ennemis de Louis XIV et de Philippe V son petit-fils. Une diversion contre l'empire d'Allemagne devenait aussi utile à la France qu'elle pouvait être profitable à la Porte. L'ambassadeur français Ferriol la sollicitait vivement. Tékéli n'était plus; mais Ragotzki son gendre, héritier de ses droits, était appelé en Transilvanie par un parti nombreux. Achmet refusa constamment de reconnaître ce prince, et de le protéger. Voluptueux par penchant, politique par caractère, il lui suffisait de voir son autorité assurée à l'aide des coups de vigueur frappés sous son nom. La lutte où les Impériaux, ses ennemis naturels, se trouvaient engagés, lui garantissait la tranquillité au dehors. Les jouissances d'une vie oisive et efféminée, l'amour de Saraï, l'occupaient plus que l'embrasement de l'Europe.

A cette époque, un différend de l'intérêt le plus grand et le plus direct attira cependant ses regards. Une nation hyperboréenne, qui pendant 30 ans avait fatigué la renommée de ses triomphes;

et n'en était pas moins inconnue aux Ottomans; qui ignorait jusqu'au nom de l'immortel Gustave-Adolphe; les Suédois venaient d'être provoqués par les Russes, et leur roi, Charles XII, était aux prises avec le czar Pierre I. Quatre années de victoires avaient rendu l'Alexandre du Nord maître des destinées de la Pologne. Il avait détrôné le roi Auguste, le protégé du czar, et avait mis la couronne des Jagellons sur la tête de Stanislas Leczinski, qu'il favorisait. C'était assez pour la haine et la vengeance de Charles XII; ce n'était pas assez pour sa gloire. Il refusait à Pierre I la paix que ce prince demandait; Charles avait déclaré qu'il ne traiterait qu'à Moscow avec son ennemi.

Les Cosaques, ce peuple indépendant qui, depuis Dorosenski, s'était donné aux Russes sous Mahomet IV; ce peuple qui conserve sa liberté à l'abri de ses marais, de ses déserts et de ses forêts immenses, sur ce vaste territoire qui s'étend entre la Petite-Tartarie, la Pologne et la Russie, et que le Dniéper ou Borysthène coupe en deux; les Cosaques avaient alors pour hetman le brave et habile Mazeppa, que l'histoire n'a mis qu'au second rang, parce qu'elle ne consacre que les succès. Les promesses de Mazeppa attirèrent Charles XII dans l'Ukraine.

Ce chef s'était cru assez puissant pour la lui livrer. La fortune de Pierre I le sauva d'une si dangereuse défection. Une partie des Cosaques lui resta fidèle. En vain Charles XII, victorieux à Hollozin, s'enivra-t-il d'un triomphe prématuré, en le célébrant par ces orgueilleuses médailles qui portaient pour exergue : « *Silvæ,* » *paludes*, *aggeres*, *hostes*, *victi.* » Et en effet, ce prince étonnant, aussi inaccessible à la crainte qu'au découragement, avait surmonté dans ce rude et inculte climat la disette, les fatigues et toutes les rigueurs du terrible hiver de 1709; lorsqu'il rencontra au mois de juin, devant Pultawa, l'écueil où se brisa sa fortune. Blessé, vaincu, forcé de fuir, mais toujours plein de confiance, d'espérance et d'orgueil, il entra sur le territoire ottoman. Refusé aux portes d'Oczakof, il se vit ouvrir celles de Bender, ville qu'il devait associer à son nom et à sa gloire. Il s'y présenta non comme un prince fugitif et malheureux qui demandait un refuge, mais comme un allié qui venait d'être vaincu en combattant un ennemi commun.

Quoiqu'il n'y eût aucune convention, même tacite, entre le roi de Suède et le sultan, les dispositions de la cour ottomane n'étaient pas défavorables à Charles XII. Elle voyait avec

inquiétude la puissance toujours croissante des czars de Russie; et, sans oser rompre la trève conclue à Carlowitz, elle avait autorisé sous main les commandans de ses frontières à favoriser la révolte de Mazeppa. Les intelligences de ce chef s'étendaient jusque dans la Valachie et la Moldavie; et c'est à ces pratiques sourdes et dangereuses que le czar Pierre dut attribuer quelque tems après les obstacles qu'il rencontra sans les avoir prévus. Par une suite de l'adhésion tacite des Ottomans à la cause du roi de Suède, le khan des Tartares, que l'indépendance et l'indiscipline de ses hordes eussent aidé, en cas d'événement, à excuser les premières infractions du traité; le khan des Tartares se serait déclaré contre les Russes, pour peu que les chances de la guerre eussent tourné contre eux. Mais Pierre I, dont l'œil vigilant voyait à la fois tous ses dangers, s'était placé à Azof pour observer à la fois l'ennemi connu et tenir en respect l'ennemi caché. La journée de Pultawa vint changer la politique ottomane, et rattacher la Porte au système de paix et à l'exacte observation du traité vis-à-vis de la Russie, qui avait triomphé.

Charles XII, à Bender, ne doutait pas qu'il n'armât l'empire ottoman contre le czar, leur

ennemi commun. Il était traité, par ordre du sultan, avec tous les honneurs dus à son rang et à son malheur. Sa suite était composée de dix-huit cents hommes, tant de ceux qui l'avoient suivi que de ses fidèles Suédois échappés des mains des Russes pour le rejoindre; et la cour ottomane, suivant son usage et sa magnificence ordinaires, défrayaient le roi et sa maison. Elle avait accordé, dès leur entrée sur son territoire, le traitement quotidien connu sous le nom de *taïm*. Bientôt Charles XII eut à Constantinople un ministre publiquement reconnu. D'autres agens secrets, tels que le médecin Fonséca et le Polonais Poniatowski, le servirent plus utilement encore.

Mehemet-Baltadgi n'était plus dans le visiriat. Sans doute le seul nom d'époux de Saraï rendait sa présence incommode à son maître. Il fut dépouillé sans disgrâce de sa dignité, et nommé au pachalic d'Alep.

Tchourlùli-Ali lui succéda. Les amis de Charles XII parvinrent, avec des présens, à intéresser si vivement le premier ministre au sort de l'illustre fugitif, qu'il alla jusqu'à dire à Poniatowski : « Je prendrai votre roi d'une » main et mon cimeterre de l'autre, et je le

» mènerai moi-même à Moscow avec deux
» cent mille hommes. »

Il eût été permis à un prince moins confiant encore que le roi de Suède, de croire, sur de si brillantes apparences, que sous quinze jours l'étendard sacré allait être déployé, la guerre contre la Russie proclamée, et l'armée ottomane mise en marche; mais le czar, averti à propos, usa, pour détourner l'orage, de moyens plus sûrs et toujours efficaces auprès de la Porte. Tchourlùli se laissa gagner; non seulement la guerre fut ajournée, mais le czar compta bientôt assez sur ce grand-visir pour demander que Mazeppa, qui avait suivi le roi de Suède, lui fût livré. La proposition en fut faite par Tchourlùli au prince même qu'il parlait peu de mois avant de conduire avec deux cent mille hommes en triomphe à Moscow. L'avarice d'un grand-visir eût peut-être consommé par la violence cet outrage fait aux lois de l'hospitalité, si Mazeppa, dans l'intervalle, ne fût pas mort, à Bender, de vieillesse et de chagrin.

Ces coupables manœuvres étaient ignorées d'Achmet. Les amis de Charles XII parvinrent à en faire arriver la connaissance jusqu'au sultan. Un Grec, auquel on donna quelque argent,

se présenta sur le passage d'Achmet un vendredi, à l'heure où il se rendait à la mosquée, et la natte allumée sur la tête, selon l'usage des supplians. A la vue de ce feu symbolique, le prince arrêta sa marche, reçut la requête, et la mit dans son sein pour en prendre lecture à son retour au sérail. Cet écrit, qui accusait le grand-visir, fut le premier coup porté à sa faveur. Bientôt Poniatowski parvint à réunir contre lui la sultane mère, le kislar-aga et l'aga des janissaires, qui tous portaient envie et haine à Tchourlùli.

Cet ministre, utile et agréable à son maître, eût peut-être résisté à ce choc, si un nouvel ennemi, plus redoutable pour lui, ne se fût pas joint à ses accusateurs. Tchourlùli joignait à beaucoup d'esprit, de finesse et de capacité, un jugement sûr, une éloquence persuasive et naturelle; car elle n'avait pas été cultivée par l'éducation. Sa sagacité était telle que, quoiqu'il ne sût pas l'arabe, et que le code de la législation musulmane soit tout écrit dans cette langue, il décidait les questions avec une précision qui étonnait les ulémas les plus instruits. Toutes les fois qu'il présidait le divan, on venait l'écouter avec admiration. Doué d'une mémoire excel-

lente, il se rappelait les causes plaidées quatre ans auparavant. Son esprit, toujours présent, renouvelaient dans les tems modernes l'étonnante faculté que l'antiquité attribue à Jules-César; Tchourlùli répondait aux requêtes que deux teskiérégis lui lisaient à la fois à droite et à gauche; il écoutait en même tems les plaidoyers qu'on soutenait devant le cadileskier, auquel il envoyait sa décision. Enfin, il était tellement équitable qu'on a dit de lui qu'il n'avait jamais rendu un jugement inique.

Mais ce grand-visir, habile, estimé et puissant, gouvernait l'étrange empire où, sur les rivages du Nil, le faible ichneumon triomphe du crocodile redouté. Ainsi, un jeune homme à peine sorti de l'enfance, Ali-Coumourdgi, devenu le favori d'Achmet, renversa Tchourlùli en donnant seulement son assentiment à sa chute.

Ali, dans son bas âge, avait été rencontré à la chasse par le sultan Achmet II, l'oncle d'Achmet III. Le prince, frappé de sa beauté, l'avait placé dans le sérail. Le nom de Coumourdgi, porteur de charbon, marquait l'état obscur de son père, et le néant d'où le hasard s'était plu à le faire sortir. Achmet III,

à qui il avait également su plaire, avait fait d'Ali-Coumourdgi son sélictar et son favori. Aussi léger, aussi capricieux que la fortune qui le protégeait, Ali ne pouvait pas encore demander le visiriat pour lui-même, vu son extrême jeunesse; mais sa vanité fut flattée du seul plaisir de renverser un grand-visir.

Le vieux Tchourlùli, disgracié, demanda à parler à son maître. Admis devant lui, ses plaintes furent si hautaines et son langage si hardi, qu'Achmet, indigné, saisit une masse d'armes pour l'en frapper : « Vous pouvez disposer de ma vie, dit le fier visir; depuis long-tems elle vous est dévouée. N'ai-je pas fait plus? ne me suis-je pas exposé à la haine publique pour enrichir le trésor impérial et vous servir? Punissez-m'en, si vous l'osez; vous encouragerez mes successeurs. »

Achmet, interdit, se contint, et ordonna à Tchourlùli de sortir. Il fut envoyé en exil dans l'île de Lesbos. Cinq ans de visiriat lui avaient concilié l'affection de la milice, qu'il avait eu la politique de ménager. Malgré son ressentiment, le sultan ne crut pas devoir, dans la circonstance, punir tant de hardiesse plus sévèrement.

L'éminente place de Tchourlùli fut donnée

à un homme digne de la remplir par ses vastes connaissances et son amour pour la justice. S'il eût joint à ses vertus les talens d'un guerrier, on n'aurait pas besoin de nommer Kiuperli-Ogli-Niumann-Pacha pour annoncer que c'était un quatrième Kiuperli, un petit-fils du conquérant de Candie, qui était appelé à honorer le visiriat. Niumann-Kiuperli, ami des Suédois, parce qu'il était ennemi des Russes, se montra favorable à Charles XII, et inaccessible à la corruption. Le parti suédois reprit courage, et tenta de nouveaux efforts. L'adroit et infatigable Poniatowski se fit écouter du divan. Il lui montra les Polonais prêts à se joindre aux Ottomans et aux Tartares dès qu'ils se montreraient sur les frontières de la Podolie. Il signala les Russes, qui ne prolongeaient une paix perfide que pour se mieux préparer à la guerre. Enfin il accusa le czar de se faire des alliés parmi les sujets les plus suspects de la Porte, parmi ces montagnards de l'ancienne Epire, que la même origine et la même religion disposaient à s'armer pour les Russes dans l'occasion. Il est vrai que le nom des Moscovites et de leur czar n'était pas inconnu à ces peuples qui, comme eux, d'origine esclavone, habitent les bords de la mer Adriatique. Les Monténé-

grins, qui se souvenaient que leurs pères, mêlés avec les Albanais, avaient résisté glorieusement aux armées d'Amurath II et de Mahomet II, quand ils avaient eu Scanderberg à leur tête ; les Monténégrins, sur la renommée des succès d'une peuplade de leur nation contre leurs ennemis communs, avaient envoyé, dans le tems de la paix de Carlowitz, offrir leur alliance à la Russie. La prévoyance de Pierre I n'avait pas dédaigné depuis des montagnards dont la haine et la bravoure pouvaient devenir utiles; et, sans avoir de dessein fixe ou de but présent, il avait cultivé les germes de cette amitié profitable. Les présens de Pierre I avaient décoré les églises des Monténégrins; ses aumônes avaient été secourir les prêtres grecs jusque dans les cellules du mont Athos. Ainsi dès-lors, tous les peuples, les uns de même origine, les autres de même religion que les Russes, partageaient la bienveillance de leur nom, l'assurance de leur amitié, l'espérance de leur protection en Epire, en Thessalie, dans la Grèce, dans la Morée. Aussi ce fut sur ces fondemens plus ou moins bien découverts que les ennemis de Pierre I, pour joindre une preuve sensible à une accusation vraisemblable, déposèrent aux pieds du sultan une médaille

frappée à Amsterdam, avec cette inscription : « *Petrus primus, Russo-Græcorum imperator.* »

Les yeux d'Achmet étaient dessillés, et la guerre devenait le vœu de son indignation, lorsqu'un affront solennel vint blesser son orgueil, et nationaliser chez les Ottomans le ressentiment.

Pierre I, désirant que la trève consentie à Carlowitz fût prolongée de deux ans, envoya une ambassade à Constantinople. Son ministre arriva par mer, escorté par des vaisseaux de guerre. Une escadre russe entra par la mer Noire, navigua au milieu de ce fameux canal qui réunit le Pont-Euxin à la Propontide, et vint jeter l'ancre en face du sérail, dans le port même de Constantinople. Le pavillon guerrier des infidèles, le pavillon naval des Russes, à qui les sultans ne soupçonnaient pas un navire, paraissait sur ces mers interdites même au commerce chrétien, sur ces mers que l'orgueil et le fanatisme musulmans auraient presque appelées sacrées. L'apparition d'un *giaour* au milieu du harem impérial, ou au milieu des bains publics, à l'heure où les femmes s'y baignent, n'aurait pas frappé les esprits d'une stupéfaction plus grande, d'une horreur plus religieuse et plus universelle.

Achmet III, rempli à la fois de douleur et de colère, manda sur-le-champ son grand-visir. « Le czar mon ennemi, dit-il, est-il donc » tombé en démence? Où s'arrêteront ses pro- » jets insensés? Sans doute ce nouvel Alexandre » prétend conquérir l'univers; que l'on châtie » cet infidèle ! » 1710.

Kiuperli quitta son maître pour aller demander raison à l'ambassadeur non-seulement de l'apparition de la flotte russe, mais de son existence. « Pourquoi tous ces vaisseaux, lui dit-il, » si ton prince est en paix avec mon sublime » empereur? Le Pont-Euxin est une mer sans » issue pour vous, et le Bosphore ne vous est » point ouvert. »

En vain l'ambassadeur du czar voulut-il excuser l'armement, en prétextant qu'il avait été commencé avant les négociations de Carlowitz, et qu'on n'y avait point été exprimé qu'il serait arrêté; en vain représenta-t-il que sa personne demeurait en otage, comme garantie des intentions pacifiques de sa cour; on continua à parler de paix, mais la Porte se disposa à déclarer la guerre.

Les dissipations d'Achmet III, prince à la fois avide, prodigue et fastueux, avaient déjà consommé une partie des richesses que Tchour- 1711.

lùli avait su faire entrer dans le trésor impérial; le sultan ordonna à Kiuperli de trouver des ressources dans de nouveaux impôts. Mais il ne rencontra pas en lui la même complaisance que dans son prédécesseur. Cet honnête grand-visir refusa de complaire à son maître aux dépens de la justice. « Tchourlùli, lui dit » Achmet avec impatience, savait bien les » moyens de remplir le kasna. » — « S'il avait » le talent d'enrichir votre hautesse par des » voies iniques, reprit respectueusement Kiu- » perli, permettez-moi d'ignorer un art sem- » blable, et dispensez-moi de l'acquérir. »

Achmet, blessé d'une réponse si courageuse, déposa sur-le-champ Kiuperli. Il ne poussa pas la vengeance jusqu'à sévir contre lui; il se borna à l'envoyer à Négrepont, dont il lui donna le pachalic.

1711. Mehemet-Baltadgi reparut sur la scène, et rentra pour la seconde fois dans le visiriat. Plus prudent ou plus docile que Kiuperli-Niuman, Mehemet adopta sans doute le système guerrier du sultan, et se prêta aux moyens de fournir les frais de la guerre; car tous les signes avant-coureurs se manifestèrent dès l'arrivée de ce nouveau grand-visir. L'ambassadeur du czar, Tolstoï, fut arrêté, et mis aux

Sept-Tours; le khan de Crimée eut ordre de se tenir prêt à marcher avec ses Tartares; et Mehemet-Baltadgi celui de partir, et d'aller combattre les Russes à la tête de deux cent mille Ottomans. Ils furent rassemblés dans les plaines d'Andrinople, dès les premiers jours du printems. Mehemet dit à son maître, en prenant congé de lui, et en recevant de sa main un cimeterre enrichi de pierreries : « Votre » hautesse se souviendra que j'ai été accou- » tumé à me servir de la hache pour fendre » du bois, et non du sabre pour combattre. » Je vais m'efforcer de vous bien servir; mais » je vous supplie de ne pas me rendre respon- » sable de l'événement. » Le sultan sourit; le grand-visir monta à cheval, et la mémorable campagne de 1711 s'ouvrit.

La Moldavie semblait destinée à être le théâtre de la guerre; il était donc utile à la Porte que le prince qui la gouvernait fût dévoué à ses intérêts. Le khan des Tartares fit déposer Nicolas Maurocordato, prince grec, qui n'était rien moins que guerrier, et fit nommer à sa place Démétrius Cantimir, connu à la cour ottomane et dans l'armée, qui s'était trouvé à la bataille de Zenta, et habitait depuis longtems Constantinople. Cantimir reçut le cucca

et les autres marques de sa nouvelle dignité en récompense de l'attachement qu'on lui supposait.

Mais la Valachie était trop voisine de la Moldavie pour qu'il ne parût pas dangereux d'y laisser un prince suspect. Loin de compter sur Constantin Brancovani, qui en était hospodar, la Porte avait lieu de le soupçonner d'intelligence avec les Russes. La politique ottomane dissimula avec lui, dans la crainte qu'il ne devînt un ennemi déclaré; mais on promit sous main au prince Cantimir que les deux principautés seraient réunies sur sa tête, si par force ou par adresse il parvenait à livrer au divan Brancovani mort ou vif. Le Valaque, averti, se tint sur ses gardes. Cantimir devint bientôt plus coupable que lui, et offrit secrètement ses services à Pierre I.

Brancovani, au contraire, commença dès-lors à craindre de rencontrer dans Cantimir un concurrent qui profiterait seul de leur trahison commune, par l'ascendant de son esprit, de ses talens et de ses intrigues; il résolut de rester fidèle au sultan son premier maître, et ne s'occupa plus qu'à tromper le czar, avec lequel il avait contracté des engagemens secrets : conduite double, fausse; fidélité bien

digne du caractère des princes grecs! On verra bientôt comment de ces deux traîtres le moins coupable fut puni, et le plus adroit récompensé.

Cantimir exécutait très-lentement l'ordre qu'il avait reçu, de Constantinople, de faire jeter un pont sur le Danube pour le passage de l'armée du grand-visir; et, par suite de sa connivence, il pressait vivement le czar d'accélérer sa marche avant que le pont fût achevé. Il promettait de fournir des vivres à l'armée russe, et de s'y joindre à la tête de six mille Moldaves.

Pierre I s'avança enfin avec cent mille hommes, dont soixante mille étaient de ses vieilles troupes, qui depuis onze ans combattaient les Suédois. Mais, tout rompus qu'ils étaient, les fils de la révolte ourdie par Mazeppa ne laissèrent pas d'embarrasser la marche du czar. Le territoire des Cosaques ne lui offrit ni vivres ni ressources; il fut obligé de traîner à la suite de son armée ses munitions de toute espèce; et ces déserts, pour ne pas lui opposer d'ennemis à combattre, ne lui présentèrent pas moins d'obstacles à vaincre. Ce fut après beaucoup de fatigues, de peines et de tems, que le général Chérémétof pénétra dans la Moldavie. Les habitans ne se mon-

trèrent pas aussi dévoués que leur hospodar: soit que les intelligences de Mazeppa les eussent divisés d'intérêts, soit que le bâton ottoman les effrayât moins que le knout russe, les Moldaves ne fournirent ni vivres ni soldats; et Cantimir, levant le masque, joignit le camp du czar, accompagné seulement d'une poignée de boyards qui ne venaient, comme lui, qu'y chercher un asile.

Cependant dix mille Russes entraient en Valachie sur la foi de Brancovani, dont on ne soupçonnait pas la politique versatile. Il fit passer à l'armée ottomane les vivres qu'il avait promis au czar. A la tête de ses Valaques, il marcha, non pas à l'appui, mais à la rencontre des troupes russes. Il les harcela, les inquiéta, les attaqua dans leur marche, et les força d'évacuer son territoire.

1711. Au milieu de tous ces obstacles, de ces piéges et de ces dangers, le czar arriva avec son armée sur les bords du Pruth, destinés à occuper dans l'histoire une place mémorable.

Le grand-visir avait eu le tems de passer le Danube : il traînait avec lui une artillerie de deux cents pièces de campagne et de cent pièces de siége.

Le plan de Pierre I était de s'emparer des

magasins de l'armée ottomane qu'il savait formés sur le Sirette, rivière qui coule parallèlement au Pruth sur la gauche. Une partie de la cavalerie russe s'engagea donc, sous la conduite du général Rems, dans les forêts qui séparent les deux rivières; et le général James forma l'avant-garde avec l'autre moitié, et précéda l'armée principale à la distance d'environ deux milles.

Bientôt il annonça que les Ottomans avaient passé le Pruth; l'avis était faux; mais le czar ordonna aussitôt à James de se replier : sa retraite livra le passage qui aurait pu être disputé; et le corps du général Rems, qui était sur la rive droite du Pruth, se trouva coupé par cette première faute.

Les Russes se retiraient sur les divisions qu'ils avaient laissées en arrière, et se proposaient de ne combattre qu'établis dans une bonne position. Le grand-visir les suivait, les attaquait, ne leur laissait aucun repos. Le Polonais Poniatowski et le général suédois Sparre, agent de Charles XII, étaient auprès de Mehemet : ils lui conseillaient de ne pas en venir aux mains, mais d'envelopper, d'affamer l'armée du czar, et de le forcer ainsi à se rendre. Le confiant musulman se croyait d'autant plus sûr

de la victoire, qu'il n'en avait jamais remporté.
Les Ottomans attaquèrent avec leur bravoure et leur désordre accoutumés : ils ne furent pas battus, parce que les Russes n'osèrent pas s'abandonner à leur poursuite. Les deux armées se craignaient donc mutuellement ; mais bientôt celle du grand-visir s'amoncela, se développa en croissant, et en peu d'heures resserra si étroitement le camp russe, qu'il ressemblait à une ville assiégée : Mehemet employa toute la nuit à se fortifier par un retranchement ; les seules barrières que le czar eût eu le tems de mettre entre lui et ses formidables ennemis, se bornaient à de faibles ouvrages et à quelques rangs de chevaux de frise.

Cependant sa malheureuse armée se trouvait sans vivres, et livrée à toutes les horreurs de la faim et de la soif. Sur les bords du Pruth, elle était réduite à manquer d'eau ; des batteries, soutenues par une partie de l'armée ottomane, étaient placées sur la rive droite du fleuve, et foudroyaient tout ce qui essayait d'en approcher. Livrés à un dénûment absolu, resserrés dans leur propre camp, quiconque portait le nom de Russe, depuis Pierre-le-Grand jusqu'au dernier de ses soldats, devait donc s'attendre à périr de besoin, ou à recevoir des fers. Le

seul parti qui restât était de se faire jour, les armes à la main, à travers deux cent soixante et dix mille musulmans. Les Impériaux à Salenkemen l'avaient tenté avec autant de gloire que de succès. Dans ce moment critique, le czar fit venir dans sa tente le général Chérémétof, lui ordonna de tout disposer pour attaquer le lendemain à la pointe du jour : ensuite il commanda qu'on le laissât seul.

Quels événemens se préparaient sur cette rive du Pruth! leur attente seule justifiait le nom sinistre qu'elle portait. Sobieski y avait été deux fois attaqué et battu : la fortune allait y ensevelir peut-être de bien plus grandes destinées encore; et ce lieu s'appelait Valles-Trimba, en moldave, la Vallée malheureuse.

Pendant que Charles XII accourait de Bender pour jouir de l'humiliation de son rival, et profiter de son malheur, qui paraissait inévitable, le czar montrait une sécurité qu'il était loin d'avoir. Seul dans sa tente, il souriait amèrement à sa mauvaise fortune; mais son ame grande et fière était affligée sans être abattue. Il envoyait dans le même moment un courrier à Moscow, pour ordonner aux sénateurs de ne pas s'abandonner au découragement s'ils apprenaient que leur souverain fût tombé entre les mains des

ennemis qu'il combattait, d'examiner tous les ordres qu'il pourrait être forcé d'envoyer pendant sa captivité, et de les rejeter s'ils étaient contraires à l'intérêt de l'empire russe. Il alla jusqu'à les autoriser à élire un nouveau souverain à sa place, déclarant qu'il se démettait, pendant qu'il était libre encore, d'un empire qu'il ne voulait conserver que pour le bonheur et la gloire de ses sujets.

Telles étaient la fermeté et la constance de ce czar, qui mériterait le nom de grand par cette seule circonstance de sa vie, ignorée cependant, ou oubliée de la plupart des historiens.

Le trouble cruel de son esprit ne le tourmentait pas moins d'angoisses intérieures qu'il s'efforçait de maîtriser : elles le firent enfin tomber dans une de ses convulsions habituelles.

Tout le camp respectait sa solitude et laissait, avec un religieux respect, le czar livré à ses douleurs et à lui-même. Une femme osa braver ses ordres, et passant sous les toiles de sa tente, dont elle fit couper les cordages, éludant ainsi les sentinelles, elle parut aux yeux de Pierre I, l'arracha à l'horreur de ses réflexions, et, à force de prières et de larmes, elle le fit consentir à lui laisser demander la paix. L'univers sait son nom : cette femme qui, dit-on, ne sut jamais

lire, savait suivre son époux dans les camps, sur les mers, affronter avec lui la mort, le consoler dans ses peines, le secourir dans ses maladies: c'était Catherine l'impératrice, compagne de la couche, mais aussi des périls, des travaux et de la gloire de Pierre-le-Grand.

Catherine avait songé à corrompre un ennemi trop difficile à vaincre. Avouée facilement par le czar, elle rassembla toutes ses pierreries, les ducats qu'elle possédait, ainsi que ceux que pouvaient avoir tous les officiers de l'armée: elle envoya dans le camp ennemi un bas-officier des gardes russes, chargé des présens destinés au grand-visir et à son kiaia. Ce tribut était accompagné d'une lettre de Chérémétof, qui proposait la paix au nom de son maître.

Les présens et la lettre sont reçus au milieu de la nuit; mais qu'elles durent s'écouler lentement les heures de cette nuit terrible! Les balances de Brennus sont devant le grand-visir: d'un côté se pèsent ces riches présens, cet or, ces pierreries, qui ne sont que le denier offert à l'avarice par l'adversité. Seront-ils de quelque poids près du triomphe inespéré dont une démarche humiliante donne presque l'assuré présage? et la réponse du grand-visir n'arrive pas! Le héros de Pultawa, le vainqueur de ces

Suédois quatorze ans invincibles, le créateur, le législateur d'un peuple nouveau tiré par son génie de la barbarie et de l'obscurité, Pierre-le-Grand, attend son sort d'un orgueilleux fendeur de bois pour qui les mots de civilisation, de législation, sont des noms inconnus; qui ne comprend que le langage de la cupidité et l'éloquence de l'or; qui ne voit enfin dans le czar et dans ses Russes que des ennemis vaincus ou prêts à l'être, qui marchandent leur liberté pour ne pas tomber dans l'esclavage. Mais ce furent cette ignorance et ce dédaigneux orgueil qui sauvèrent et le czar et son armée.

Depuis le point du jour les troupes russes étaient en bataille : les généraux couraient de rang en rang, inspirant aux soldats une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. La réponse n'arrivait pas : un nouveau message fut envoyé au grand-visir pour le sommer d'accepter sur-le-champ ou la paix ou le combat : peu d'heures après le signal fut donné, et les Russes marchèrent. Seulement alors Mehemet-Baltadgi fit prier le czar de ne pas attaquer, l'avertissant qu'il consentait à une suspension d'armes.

Il serait injuste de n'attribuer qu'à un méprisable motif de basse avarice la détermination

du grand-visir à la paix, dans l'extrémité où l'armée russe semblait être réduite. Son inexpérience militaire, sa timidité naturelle, et la crainte des chances de fortune dont il était responsable, contribuèrent à le décider. Le kaia Osman-Aga, plus avide que Mehemet, aussi neuf au métier des armes, puisque ce fut à la douane de Constantinople, dont il était contrôleur, que le grand-visir alla le chercher pour en faire son lieutenant, le kaia Osman-Aga lui exagéra des alarmes qu'il partageait, et qui ne manquaient pas de fondement réel. Sept mille Ottomans avaient été tués dans le combat du jour précédent, et cette perte avait fait une profonde impression sur les soldats de Mehemet. Les janissaires refusaient d'attaquer de nouveau de pareils ennemis, qui, réduits au désespoir, n'en devenaient que plus dangereux encore. Le grand-visir était d'ailleurs informé qu'une nouvelle armée russe accourait des frontières de la Pologne, et que d'un autre côté le corps du général Rems, parvenu jusqu'au Danube, inquiétait les derrières de l'armée ottomane, et venait de surprendre la ville et le château de Brahilow.

Chaffirof, le vice-chancelier de Russie, alla donc traiter avec le grand-visir. On stipula la

restitution d'Azof et la démolition du port de Taganrok sur la mer de Zabache. Le czar consentit à tout : il refusa seulement de livrer le prince Cantimir, transfuge que les Ottomans réclamaient, et Mehemet n'insista pas.

La bonne foi musulmane se fit encore admirer dans la courte durée de cette mémorable négociation. Quelques Tartares surprirent deux officiers russes qui étaient sortis du camp pour aller au fourrage, et ils offrirent à un odabaschi de les lui vendre. Ce commandant de janissaires conduisit lui-même au grand-visir les Tartares et leurs prisonniers : les deux chrétiens furent remis en liberté, et les coupables décapités sous leurs yeux pour avoir violé l'armistice.

L'armée russe s'éloignait avec les honneurs de la guerre, enseignes déployées et tambour battant, de ce rivage fatal qui semblait lui devoir offrir les fourches caudines, lorsque Charles XII, plein de l'espoir de combattre le czar, arriva dans le camp du visir pour apprendre que la paix du Pruth venait d'être signée, et pour savoir son heureux rival échappé même à ses regards. Outré de colère, il courut à la tente de Mehemet, et lui reprocha d'avoir osé faire la paix sans lui, tandis que c'était pour lui seul que le sultan avait déclaré la guerre. Le grand-

visir répondit gravement au bouillant roi de Suède, que son sublime empereur lui avait ordonné de combattre pour les intérêts de l'empire ottoman. « Tu pouvais prendre le » czar et toute son armée, reprit Charles en » fureur ; il dépendait de toi de l'amener » enchaîné à Constantinople. » — « Si j'avais » pris le czar, répondit Mehemet en sou- » riant avec dédain, qui donc eût gouverné ses » états en son absence? » Charles XII, hors de lui et muet de colère, déchira la robe du grand-visir en l'entortillant avec l'éperon de sa botte. Le musulman, plus sage, dissimula l'affront qu'il dédaigna de punir : le prince remonta à cheval, et retourna à Bender le désespoir au fond du cœur.

Quoique la paix du Pruth eût été signée par le sultan, quoique son assentiment à ce traité eût été consacré par des réjouissances publiques, Mehemet-Baltadgi n'était pas sans inquiétude. Le czar ne se pressait point de démolir Taganrok, ni même de livrer Azof. Achmet III attendait les clefs de cette place importante; le grand-visir les promettait, et ne les envoyait pas. 1712.

Le khan de Crimée et le parti suédois l'accusaient hautement : malgré la vigilance du premier ministre et de ses amis, un mé-

moire, où sa conduite était fortement inculpée, avoit été remis dans les mains mêmes du sultan. Un ordre impérial mande Mehemet Baltadgi à Constantinople. Mais, informé du mécontentement de son maître, il différa son retour sous divers prétextes, et se borna enfin à envoyer Bucan-Aga pour détruire ces impressions dangereuses, et pour justifier sa conduite qu'on soumettait à l'examen. Achmet dissimula dans la crainte que Mehemet, aimé de ses soldats, ne les portât à la révolte, et il reçut le kiaia avec les démonstrations de bienveillance les plus apparentes : il l'éleva même à une des premières charges de sa cour; mais en même temps il envoya un officier de confiance à l'armée porter l'ordre à Joussouf, aga des janissaires, d'investir la maison du grand-visir, de lui redemander le sceau impérial, et de l'envoyer lui-même sous escorte à Constantinople. Joussouf cerna la demeure de Mehemet, et se présenta seul devant lui. Le visir jouait tranquillement aux échecs : sans concevoir aucun soupçon, il pria l'aga d'attendre que sa partie fût finie : il n'en avoit jamais vu, disoit-il, de plus difficile. Joussouf resta spectateur, et signifia enfin à Mehemet l'ordre dont il était porteur, mais avec la poli-

tesse et les égards que les Ottomans d'un rang élevé observent toujours entr'eux. Mehemet obéit sans résistance : il pria seulement qu'on fît parvenir au sultan ses moyens de justification. Dépouillé du visiriat pour la seconde fois, il fut relégué en exil à Lemnos, ensuite à Rhodes où il mourut. On croit sans certitude qu'il y fut étranglé, et que son genre de mort ne fut caché que pour ne pas aigrir les esprits, car sa modération et son humanité lui avaient mérité l'affection du peuple et de l'armée. Quoi qu'il en soit, le sultan ne saisit ses biens ni à son exil ni à sa mort : Mehemet-Baltadji mourut pauvre, et cette remarque l'absout du reproche de cupidité et de trahison.

Il n'en fut pas de même du kiaia Osman- 1712.
Aga, dont la punition suivit de près la chute du grand-visir son protecteur. Le bostandgi-bachi, par un ordre secret du sultan, le fit décapiter. Vingt mille pièces d'or, frappées au coin russe et saxon, et la bague de l'impératrice Catherine, trouvées dans les coffres du kiaia ne prouvèrent que trop qu'il était le principal auteur de la paix du Pruth, et qu'il méritait son sort.

Peu de mois après, on vit exposée à la porte du sérail la tête de ce grand-visir, dont

Achmet n'avait fait que différer le châtiment. Ce ministre habile, qu'il réservait encore pour le visiriat, en cas de revers, n'était pas oublié à Lemnos. Son maître se souvenait également de sa hardiesse et de ses talens. Le faux éclat de la campagne du Pruth fit juger Tchourluli désormais un homme inutile, et il fut mis à mort.

Enfin, cette mémorable époque de l'histoire ottomane fut marquée par une dernière catastrophe qui enveloppa une famille entière, et servit à prouver que les princes qui occupaient le trône ottoman, ne distinguaient pas dans leur terrible justice le crime commis du crime admis dans la pensée.

Tandis que le czar emmenait à Moscow le prince de Moldavie Démétrius-Cantimir, et qu'il se préparait à récompenser sa trahison par des dons et des dignités, le prince valaque Brancovani était traîné chargé de fers à Constantinople, pour y recevoir la punition d'une perfidie que sa conduite avait désavouée. A peine le malheureux Brancovani fut-il arrivé aux Sept-Tours, que ses quatre fils et sa femme accoururent pour le défendre ou pour partager son sort. Mais il était condamné d'avance : son véritable crime était de posséder, du moins

dans l'opinion, d'immenses richesses; et l'avidité de tous ceux qui espéraient profiter de ses dépouilles ne voulait pas être trompée. Brancovani, sa femme et ses quatre fils, furent destinés à mourir. Le muphti avait obtenu qu'on leur laisserait la vie s'ils embrassaient la religion musulmane. Le tableau du supplice du grand-duc Notaras et de sa famille, après la prise de Constantinople, reparut avec toutes ses circonstances les plus touchantes. Les six victimes s'offrirent à la mort : trois des enfans périrent sous les yeux de leurs parens, sans avoir donné le plus léger signe de faiblesse; mais le dernier, couvert du sang de ses frères, promit d'abjurer sa religion, si on voulait lui laisser la vie. Cette pusillanimité ne le sauva pas : le sultan, consulté, méprisa une conversion qu'il n'attribua qu'à la crainte de la mort; et le jeune prince fut décapité. Brancovani mourut ensuite, montrant jusqu'au dernier moment la plus vive douleur, non pas de sa déplorable destinée, mais de la lâcheté de son plus jeune fils. La princesse, son épouse, fut la dernière victime, et périt étranglée.

Telle fut la scène terrible dont le sinistre château des Sept-Tours fut le théâtre en 1712. Ce lieu de sang en devient plus fameux; le

supplice du prince Brancovani et de sa famille; a laissé chez les Ottomans eux-mêmes un tel souvenir d'horreur et de compassion, qu'ils semblent avoir oublié que leur sultan Othman II y fut mis à mort, et qu'ils parlent encore du prince grec quand ils montrent les murs extérieurs des Sept-Tours aux étrangers.

1712. Cependant, à Mehemet-Baltadgi, avait succédé Joussouf, l'aga des janissaires qui l'avait arrêté, et à qui les sceaux de l'empire avaient été confiés par intérim. Sa fortune était aussi extraordinaire que celle de ses prédécesseurs, non pas aux yeux des Ottomans ni des grands de l'empire, mais à ceux des nations de l'Europe chez lesquelles un simple baltadji ou un obscur coumoardgi ne gouverne pas souvent les états. Joussouf, né sur les frontières russes, enlevé à six ans avec toute sa famille, avait été vendu à un janissaire. La seconde personne de l'empire était donc l'esclave d'un *coul* des sultans; et il était parvenu, d'emplois en emplois, aux grades du sérail et au rang de grand-visir. Ali-Coumourdgi plaçait ce fantôme dans le visiriat avant de s'y établir lui-même, et la loi prescrite à Joussouf était d'apposer le sceau impérial aux volontés du favori. A son arrivée, Joussouf trouva le parti russe protégé secrète-

ment par Ali, et il se déclara ouvertement pour lui ; aussi, Poniatouski étant venu le complimenter : « Chrétien, lui dit-il, je t'avertis qu'à » la première intrigue que tu trameras, je te » ferai jeter dans la mer, une pierre au cou. »

Le czar, rassuré, retardait l'exécution du traité du Pruth et l'évacuation de la Pologne, que ses troupes occupaient malgré ses promesses. Le sultan, trompé, l'ignorait; averti de nouveau par les agens de Charles XII, et plus sûrement encore par un aga qu'il envoya sur les lieux, Achmet découvrit que Pierre I ne cherchait qu'à gagner du temps. Dans son indignation, il voulut sur-le-champ faire étrangler le grand-visir, et fit de nouveau enfermer, aux Sept-Tours, les ambassadeurs russes : le chemin de cette prison d'état commençait à leur être aussi connu que celui du sérail. La guerre fut déclarée une seconde fois: Joussouf fut déposé. Une ambassade solennelle du du roi Auguste, le protégé du czar, venue de Pologne, fut arrêtée et retenue prisonnière, sans qu'on lui permît d'entrer dans Andrinople, où le sultan avait marqué le rendez-vous de l'armée; il s'y était transporté lui-même, pour en diriger la marche et les mouvemens. Poniatouski, délivré de la crainte de Joussouf,

avait repris ses manœuvres : elles étaient plus actives et plus encouragées que jamais.

La cause d'un prince aussi brave, aussi extraordinaire que Charles XII, ne pouvait être embrassée qu'avec enthousiasme. La gloire de son nom, le bruit de ses exploits et de ses revers, étaient parvenus dans l'intérieur du sérail. Curdisca, la sultane Validé, prenait plaisir à entendre le récit de ses belles actions. Son admiration pour le roi de Suède allait jusqu'à ne plus l'appeler que son lion : « Quand » voulez-vous donc, disait-elle quelquefois » au sultan, son fils, aider mon lion à dévorer » le czar? »

« Mon très-puisant et très-magnifique fils, » écrivait-elle à l'illustre réfugié de Bender, » vous que j'aime plus que mon âme, mon » très-heureux empereur m'a dit en par» lant de vous : S'il plaît à Dieu, je le servirai » au-delà de ses désirs ; avant peu, je le mettrai » en état de terrasser tous ses ennemis. Mon » âme, les yeux de ma tête, n'ayez donc aucun » chagrin. »

Mais les espérances du roi de Suède furent encore déçues ; toutes ces dispositions bienveillantes furent sans effet ; tout ce grand appareil devint inutile. Le vice-chancelier Chaf-

firof et le jeune Chérémétof, ambassadeurs du czar à la Porte, promirent, en son nom, que les troupes russes évacueroient la Pologne, et la paix fut de nouveau confirmée.

Une cause cachée avait dissipé cet orage. Ali-Coumourdgi projetait de plus vastes desseins que de disputer des déserts à Pierre-le-Grand; mais il en ajournait l'exécution pour l'époque prochaine, où son âge lui permettrait d'occuper lui-même le visiriat. Un nouveau simulacre avait, par ses soins, remplacé Joussouf, et aux mêmes conditions. C'était Soliman-Pacha, homme sans caractère, sans génie, sans vices, mais sans autres vertus que la douceur et la bonté, et qui, comme son prédécesseur, n'était appelé qu'à prêter son nom aux actes de la toute-puissance exercée réellement par Ali-Coumourdgi.

Il entrait dans la politique de ce jeune ambitieux, que la Porte ne fût ni l'alliée, ni l'ennemie des Russes. Il ne voulait pas non plus qu'un hôte aussi incommode que Charles XII demeurât plus long-temps sur le territoire ottoman. La présence de ce prince à Bender ne pouvait pas manquer d'inquiéter le czar, sans utilité pour la cour ottomane, puisque Charles XII demandait toujours de

l'argent et une armée. Son retour dans ses Etats, au contraire, assurait un allié que quelques secours d'argent mettraient en position d'attaquer ou de tenir en respect l'ennemi qu'on ne voulait pas avoir sur les bras, lors de l'exécution des desseins qui se méditaient.

Mais il se trouva plus aisé de faire dire à Charles XII de partir que de l'y forcer. Il demanda mille bourses pour son voyage, une escorte de six mille hommes, et le paiement de ses dettes. Le sultan consentit à tout, et même, au lieu de mille bourses, il en fit délivrer douze cents. Alors le roi de Suède, qui ne voulait pas renoncer à l'espoir d'armer l'empire ottoman contre le czar, déclara formellement qu'il ne partirait pas. L'escorte était réglée, l'argent reçu: en vain le khan des Tartares et le pacha de Bender, qui s'intéressaient vivement au sort de Charles XII, l'exhortèrent-ils à se soumettre à la volonté du sultan. Ils ne purent rien gagner sur cet esprit si inflexible quand il avait une fois pris une détermination.

Achmet III, d'abord étonné, s'irrita ensuite d'une si étrange obstination. On vit le maître absolu d'un empire immense, et de tant de milliers d'hommes assembler son divan pour

s'assurer qu'il avait le droit de faire sortir de chez lui par force un prince chrétien fugitif, qu'il protégeait, qu'il nourrissait, et qui refusait de partir après l'avoir solennellement promis. La générosité musulmane avait besoin de savoir que ce n'était pas violer les lois de l'hospitalité, et que les princes de l'Europe n'accuseraient pas un sultan de violence et d'injustice envers un roi malheureux.

L'ordre fut enfin donné de faire partir le 1713.
roi de Suède, ou de l'amener mort ou vif à Andrinople. Ce bizarre héros, à qui il appartenait d'ennoblir l'extravagance, se fit assiéger dans sa maison de Bender par dix mille janissaires ou Tartares. Sans daigner considérer le danger de la résistance, il ne voulut voir que la honte de céder. Il soutint et repoussa plusieurs assauts, et après avoir vu incendier sa maison, l'avoir défendue pied à pied, et de chambre en chambre, après avoir fait tuer presque tous ses fidèles Suédois, qui ne se battaient que pour lui obéir, il jeta son épée en l'air pour ne pas la rendre, et tomba vivant entre les mains des janissaires, qui aimant son caractère généreux, admirant sa valeur insensée, ne voulurent pas tuer le prince qu'ils appelaient plus par amitié que

par dérision, Demirbath, l'homme à la tête de fer.

Précédé du bruit, ou si l'on veut, de la gloire de son combat, où il avoit tué de sa main plus de vingt musulmans, Charles XII escorté, désarmé, enfermé dans un chariot couvert, était amené à Andrinople. Le divan voulait le reléguer dans une île de l'Archipel; cependant il fut conduit dans un château voisin, appelé Demirtash, et même il obtint bientôt après, quoiqu'avec quelque peine, d'être transféré à Demotica.

Mais son thaïm de cinq cents écus par jour lui fut retranché; on lui fournit seulement avec abondance les vivres dont sa suite et lui-même avaient besoin. « Avertis le roi de » Suède, disait Ali - Coumourdgi au grand-» visir Soliman, qu'il est le maître de rester » à Demotica toute sa vie; avant qu'il soit » un an, je veux qu'il demande lui-même à » s'en aller. »

La cour ottomane changea de face presque aussitôt après l'arrivée de Charles XII dans le voisinage d'Andrinople; le muphti fut déposé, le khan des Tartares exilé à Rhodes, le pacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel. Soliman pacha sortit du visiriat

pour céder la place à Ibrahim-Mollah, simple leventi à l'avènement d'Achmet III au trône, et devenu rapidement capitaine de vaisseau, capitan-pacha, et enfin grand-visir.

On attribua ces changemens à l'influence du parti suédois, que soutenait en secret le comte des Alleurs, ambassadeur de France; mais ils furent plutôt l'effet du plan politique qu'Ali-Coumourdgi continuait à préparer de loin. Les démarches du comte des Alleurs et du parti suédois n'eurent d'autres résultats que d'adoucir un peu le sort de Charles XII. Cependant l'espoir ne l'abandonna pas encore, mais bientôt il le perdit pour jamais.

Le grand-visir Ibrahim, fier, brave, mais sans adresse dans le caractère, n'en eut pas moins l'ambition de se soustraire à la dépendance du favori dont il était la créature. La guerre avec la Russie lui sembla utile à ses vues secrètes, et, pour la provoquer, il eut le dessein de se concerter avec le roi de Suède et l'ambassadeur de France. Dans cette intention il forma un camp près de Demotica, et s'en approchant sous ce prétexte, il fit dire à Charles XII de venir le trouver. Ce prince d'autant plus altier qu'il était plus malheureux, feignit d'être malade, et au lieu d'aller en

personne trouver le grand-visir, il lui envoya son chancelier Muller. La conférence n'eut aucunes suites. Ibrahim-Mollah, peu de jours après, ayant proposé la guerre contre la Russie, malgré l'avis d'Ali-Comourdgi, fut étranglé entre les deux portes. Ce jeune favori, qui depuis long-temps exerçait l'autorité de grand-visir, en prit enfin le titre de l'aveu de son maître. Charles XII, certain de ne rien obtenir de lui, se décida à partir, et quitta le territoire ottoman.

LIVRE XVIII.

Invasion de la Morée par les Ottomans. — Guerre de Hongrie. — Bataille de Péterwaradin. — Défaite et Mort d'Ali-Coumourdgi. — Victoire du prince Eugène de Savoie. — Siége et prise de Témeswar. — Atichi-Ali, grand-visir. — Siége de Belgrade par le prince Eugène. — Bataille de Belgrade. — Défaite des Ottomans. — Paix de Passarowitz. — Germes des mécontentemens contre Achmet III. — Visiriat d'Ibrahim. — Ambassade de Mehemet-Effendi à la cour de France. — Etablissement de l'imprimerie à Constantinople. — Révolution en Perse. — Irruption des Aghuans shah Thamas et Thamas Kouli-Kan. — Déclaration de guerre de Thamas Kouli-Kan au sultan. — Etonnement de la Porte. — Tableau de la cour ottomane à cette époque. — Fêtes que donnait et recevait Achmet III. — Fêtes des Tulipes; Palais des Tulipes. — Révolte de 1730. — Déposition d'Achmet III. — Son caractère.

Ainsi le sultan Achmet III, ou plutôt le divan de Constantinople, dirigé par des femmes ou des favoris sans talens, avait laissé échapper l'occasion de réparer toutes ses pertes, de recouvrer toutes ses conquêtes, et l'Europe la lui avait offerte pendant douze années. Il semble que la paix de Carlowitz, en faisant 1714.

connaître à l'empire ottoman la force de ses ennemis avait ôté à son gouvernement toute idée d'ambition, ou plutôt sa léthargie avait ses causes dans la vénalité de quelques hommes que l'or des puissances chrétiennes stipendiait, et dans l'ignorance volontaire où le défaut d'agens extérieurs tenait alors le sultan et ses ministres sur les événemens qui occupaient l'Europe.

On vit la Porte-Ottomane ne connaître le roi de Suède que quand il fut vaincu à Pultawa, et ne le secourir que lorsqu'il n'eut plus d'armée. On vit le sultan et son divan s'obstiner à ne pas croire que les Hongrois et les Transilvains, mal accoutumés au joug, ne demandaient qu'à être protégés pour se révolter avec plus de succès que jamais contre l'Autriche dont les forces étaient disséminées sur les bords du Rhin, en Bavière, dans l'Italie, en Espagne et en Flandre. Ce fut lorsque les traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bade eurent donné à l'empereur d'Allemagne l'entière faculté de contenir les mécontens dans le devoir, et de faire rentrer ses armées dans ses provinces long-temps sans défense, qu'Achmet III prit une attitude guerrière, et arma sur terre et sur mer. En 1715, cent vaisseaux

de guerre, et soixante galères appareillèrent sous les ordres du capitan-pacha Giamma-Coggia, le digne successeur de Mezzo-Morto. Trois armées, formant deux cent mille hommes, furent rassemblées en même temps : l'une alla couvrir les frontières de Hongrie ; l'autre resta en corps de réserve dans les plaines d'Andrinople ; la troisième fut destinée à l'expédition secrète que le sultan ou plutôt Ali-Coumourdgi projetait.

La cour de Vienne s'inquièta ; Malte même se mit en défense ; Venise seule restait dans la sécurité, lorsque le grand-visir manda le baile André Memmo, et lui déclara que la Porte voulait recouvrer la Morée. L'ambassadeur vénitien fut envoyé prisonnier dans un des châteaux des Dardanelles, et la flotte ottomane mit à la voile.

Jérôme Delphino, provéditeur général, n'avait que huit mille hommes pour défendre toute la presqu'île ; il les jeta dans Corinthe, Napoli de Romanie, Malvoisie, Modon et le château de Morée. L'armée navale consistait en huit vaisseaux et onze galères qui reçurent pour renfort quatorze bâtimens vénitiens et génois et six galères de Malte. Telles étaient les forces bien inégales, quant au nombre,

que Delphino espérait opposer au débarquement des Ottomans; mais Giamma-Coggia, un des plus habiles hommes de mer qu'ils aient eus, sut éviter tout combat naval; car il craignait que le nombre ne suppléât pas sur sa flotte à l'inexpérience des matelots pris à la hâte comme au hasard : il tourna la presqu'île, et débarqûa soixante et dix mille combattans que commandait le grand-visir.

Corinthe ouvrit ses portes à Coumourdgi pendant que le capitan-pacha s'emparait de Napoli de Romanie; et toutes les places de la Morée ne tardèrent pas à subir le même sort. L'intolérance religieuse des Vénitiens catholiques romains, vis-à-vis des habitans chrétiens grecs, n'inspirait à ceux-ci aucun attachement pour un gouvernement dont l'esprit était persécuteur; et dans le choix des maîtres, les Grecs préféraient presque le joug musulman qu'ils connaissaient, aux lois des Vénitiens qui n'avaient pas su se faire aimer.

Dans ses dangers, la république invoqua l'empereur Charles VI, garant du traité de Carlowitz dont l'invasion de la Morée était une infraction manifeste : ce prince signa une alliance offensive et défensive, et fit offrir au sultan sa médiation, avec menaces de décla-

ver la guerre en cas de refus. La Porte s'attendait à cette démarche; et déjà les fortifications de Témeswar étaient réparées et la place était mise en état de défense, lorsqu'on apprit à Constantinople que trois corps d'armées se rassemblaient en Hongrie, et que le prince Eugène, le vainqueur de Zenta, en était le général en chef. Aussitôt, malgré l'opposition de l'uléma qui désapprouvait la guerre comme étant injuste, les queues de cheval furent arborées à la porte du sérail. Précédé d'un fetfa que le muphti n'osa pas refuser, et d'un manifeste où le divan s'efforça de prouver que l'infraction de la trève ne devait pas lui être imputée, Ali-Coumourdgi arriva à Belgrade, et entra en Hongrie à la tête de cent cinquante mille Musulmans.

Jeune, présomptueux, sans expérience, mais non pas sans capacité et sans courage, le bouillant grand-visir croyait pouvoir mépriser son ennemi parce qu'il le haïssait, ne voyant en lui qu'un chrétien : mais dans toute l'armée ottomane, l'imprudent favori d'Achmet était le seul qui ne voulût pas se souvenir de la défaite de Zenta.

Le prince Eugène et Ali marchèrent au-devant l'un de l'autre avec un égal desir d'en

venir aux mains. L'armée impériale passa le Danube, et l'armée ottomane la Save. Le comte Jean Palfi, à la tête d'une avant-garde de quatre mille hommes, fut attaqué par un corps de dix mille spahis auxquels il échappa à la faveur d'un défilé, avant qu'ils eussent trouvé le temps de l'envelopper : cet engagement eut lieu près du bourg de Carlowitz. Le jeune comte de Brenner y fut fait prisonnier, et le hasard plaça ainsi le théâtre des premières hostilités dans le lieu même où la dernière paix avait été conclue dix-sept ans auparavant.

Près de Péterwaradin étaient d'anciennes lignes qui avaient servi au comte Caprara, en 1694, contre les mêmes ennemis : le prince Eugène occupait cette position. Le grand-visir vint l'assiéger dans ce camp retranché : sûrs de ne pas être débordés, puisqu'un marais appuyait leur flanc gauche, et que des hauteurs très-escarpées protégeaient leur droite, les Impériaux sortirent de leurs retranchemens, et attaquèrent. La cavalerie et l'infanterie de l'aîle gauche formés en bataille hors de leurs lignes avaient déjà enfoncé l'ennemi, et pris une batterie de canon sous la conduite du prince de Wirtemberg; mais l'aile droite for-

cée de déboucher en colonnes par les ouvertures des vieilles lignes de Caprara, était gênée et retardée dans son développement. Les Ottomans, couverts par des retranchemens qu'ils avaient faits en une nuit, n'eurent pas plutôt aperçu ces têtes de colonnes, qu'ils sortirent en poussant des cris épouvantables, et les attaquèrent avant qu'elles se fussent étendues et formées. Les janissaires vinrent tomber comme un torrent sur le flanc qui était découvert; ils repoussèrent les Impériaux dans les lignes, et emportèrent le premier retranchement; ils s'avancèrent jusqu'au second. Les feld-maréchaux Lanken et Wallenstin venaient d'être tués. Les Musulmans victorieux ne furent arrêtés que par les efforts et l'intrépidité du célèbre comte de Bonneval, qui devait bientôt changer de religion et de drapeaux.

Bonneval, resté avec vingt-cinq hommes de son régiment, blessé au bas-ventre d'un coup de lance, donna le temps au prince Eugène de voir le mal et de le réparer. Les janissaires prêtaient le flanc à leur tour: le comte Palfi accourut de la gauche à la droite avec deux mille chevaux, et chargea les Ottomans qui se croyaient déjà triomphans.

L'infanterie allemande qui ne faisait plus que

se défendre reprit l'offensive ; la réserve s'avança. Les Musulmans répoussés de toutes parts mirent eux-mêmes le désordre dans leurs rangs, et le canon de Péterwaradin qui les foudroya changea leur retraite en déroute. Les vainqueurs ne les poursuivaient que pour les empêcher de se rallier. Coumourdgi, voyant fuir les janissaires, se mit à la tête de sa garde, et chargea lui-même les Impériaux. Abandonné par les siens, il combattit corps à corps, et reçut deux blessures mortelles qui ne l'empêchèrent pas d'échapper aux ennemis, et de parvenir jusqu'à Carlowitz.

Le camp ottoman fut livré au pillage ; la tente d'Ali fut réservée en partage au prince Eugène : cent cinquante drapeaux, cinq queues de cheval, une énorme quantité de bombes, de grenades, de mortiers et de pièces de canon tombèrent entre les mains des vainqueurs. Les Impériaux restèrent trois jours sur le champ de bataille couvert des cadavres de six mille Ottomans, car la victoire de Péterwaradin fut encore plus glorieuse que sanglante. La perte même était presque égale vu le nombre ; mais la déroute fut aussi honteuse que ses suites furent importantes. Ali-Coumourdgi mourut le lendemain : la haine fut le

dernier sentiment qui s'éteignit en lui ; car sa vie fut terminée par l'acte de cruauté le plus fanatique et le moins généreux : il fit massacrer le jeune comte de Brenner, son prisonnier, qu'il avait acheté cent mille florins. « Que ce chien ne me survive pas, » s'écria en mourant ce féroce Ottoman, et » plût à Dieu que je pusse exterminer tous » ces *giaurs* avec lui ! »

Le prince Eugène profita de la consternation des Musulmans pour aller mettre le siége devant Témeswar. Seize régimens de cavalerie et dix bataillons d'infanterie sous les ordres du prince de Wirtemberg et du comte de Palfi, cernèrent la place, pendant que le reste de l'armée impériale s'en approchait.

Ce boulevard de la Haute-Hongrie qui donne son nom à une des plus riches provinces de la monarchie autrichienne connue sous le nom de Bannat, est situé dans une vaste plaine, et défendue par un marais dont les eaux sont amenées dans les fossés qui entourent la ville. Ses casernes, ses magasins sont casematés aujourd'hui. Occupé alors par les Ottomans, Témeswar offrait les moyens de résistance que toute leur connaissance de la défense des places leur permettait d'employer; leur patience, leur

sobriété, leur courage n'étaient pas les moindres obstacles que leurs ennemis eussent à vaincre en l'assiégeant. Accoutumés depuis plusieurs siècles à attaquer, les Musulmans se contentaient de réparer les brèches des villes dont ils s'emparaient. Leur déroute devant Vienne avait marqué l'époque où, forcés de reculer de place en place, ils avaient senti la nécessité de chercher hors de leur génie naturel les moyens de retarder les progrès de leur vainqueur. Jusque là tout leur système dans l'art de se fortifier, était de construire des murailles droites, et d'en flanquer les angles de tourillons ronds ou à faces, selon le modèle des villes grecques d'Asie ou d'Europe, leurs premières conquêtes. Ils imaginèrent ensuite la palanque, espèce d'ouvrage dont on les croit inventeurs, quoique la figure s'en retrouve sur la colonne Trajane. Ces châteaux de bois étaient construits avec des pieux fort durs, plantés bien avant dans la terre, entrelacés de branchages. Des trous étaient pratiqués à travers ce rempart, et laissaient passage au feu de la mousqueterie. C'est ainsi qu'étaient fortifiés Sigeth, Canisa et Témeswar. Dans les marais, ces palissades, liées avec des fascines, de la terre et des poutres, étaient d'une bonne défense, et le canon ne

les détruisait pas aisément. Tel était l'art de la défense des places chez les Ottomans jusqu'en 1693, que l'ingénieur Cornaro, connu par le siége de Candie et celui de Belgrade, tomba entre leurs mains, et devint leur Vauban. Cornaro, en amenant à travers la ville les eaux de la rivière de Beez, avait mis Témeswar en état d'être défendu, quand le prince Eugène vint l'assiéger en 1716.

Une palanque couvrait un des faubourgs, plus considérable à lui seul que la ville même. Les Ottomans, selon leur coutume qui fait consister le grand moyen de défense dans des sorties vigoureuses bien ou mal ordonnées, avaient été déjà repoussés plusieurs fois, lorsqu'ils éprouvèrent un échec encore plus funeste. Douze mille Spahis ou Tartares, portant en croupe six cents janissaires d'élite et des sacs de riz, de farine, de biscuit et de poudre, dont la garnison commençait à manquer, essayèrent de se jeter dans Témeswar.

Vingt mille Tartares devaient, par une fausse attaque combinée avec une sortie générale, favoriser l'entrée de ce secours. Le prince Eugène, averti, fit échouer ce grand dessein. Il attaqua à l'improviste les Musulmans à leur sortie de la ville, pendant la fausse

attaque et ceux mêmes du convoi ; il leur tua quatre mille hommes, et donna l'assaut le lendemain.

Les Impériaux emportèrent la palanque : elle leur coûta six cents hommes tués et treize cents blessés. La résistance n'en était pas continuée avec moins d'opiniâtreté. La saison avançait ; le prince Eugène songeait à lever le siége, et à se retirer lorsque les assiégés arborèrent le drapeau blanc, capitulèrent, et sortirent au nombre de douze mille avec les honneurs de la guerre.

La campagne suivante s'annonça de part et d'autre par les plus formidables préparatifs. Une foule de princes et de volontaires allemands et même français allèrent joindre l'armée de Hongrie pour combattre avec le vainqueur de Zenta et de Péterwaradin qui eut bientôt cent quarante mille hommes sous les armes.

D'un autre côté, la Porte ottomane fit des efforts extraordinaires, quoiqu'elle eût pour surcroît de malheurs un ennemi de plus : le fléau de la peste se joignit à celui de la guerre. Le sultan n'osait pas retourner dans sa capitale; les membres du divan et l'uléma qui s'étaient opposés aux hostilités, répétaient qu'une guerre injuste devait avoir des suites

funestes. La France, dont l'intérêt était d'occuper les forces de l'empereur d'Allemagne, promettait une diversion qu'elle ne voulait pas entreprendre; mais elle répandait l'or dans le divan, et la continuation de la guerre y fut résolue.

Le visiriat était vacant; Atschi-Ali, pacha de Belgrade, fut nommé pour le remplir. Ali, plein de prudence, de valeur et de pénétration, se présentait avec d'autres qualités que Coumourdgi, son prédécesseur; et n'ayant pas osé refuser, dans des circonstances si critiques, un honneur qu'il était loin de rechercher, il ne songea plus qu'à s'en montrer digne.

La volonté d'Achmet était que ses armées de terre et de mer vengeassent les affronts de la campagne dernière en s'emparant de Corfou d'où elles avaient été repoussées, et en recouvrant Témeswar qu'elles venaient de perdre.

Mais le grand-visir sentait qu'avant d'attaquer il allait avoir à se défendre. Belgrade, dont il était gouverneur, était la première place menacée. Atschi-Ali ne doutait pas qu'au premier moment elle ne fût investie par les Impériaux, et tous ses soins furent employés à les prévenir.

Belgrade, cette ville si célèbre pour avoir été le but constant des plus formidables efforts, prise et reprise tour-à-tour depuis deux siècles par les Impériaux et par les Ottomans, allait donc être défendue avec le même courage, mais attaquée avec une science, une habileté, une témérité toute nouvelle.

Le prince Eugène jeta des ponts sur le Danube, le passa avec toute son armée, et embrassa d'une longue circonvallation l'espace qui s'étend du fleuve à la Save. Belgrade ainsi renfermée dans l'étroite langue de terre dont elle occupe l'extrémité, attendait avec confiance son salut de toutes les forces ottomanes qui arrivaient pour se signaler par sa délivrance.

L'armée du grand-visir parut sur les hauteurs de Cruscha qui commandaient le camp des assiégeans, et vint garnir cet amphithéâtre avec cent cinquante mille hommes dont les armes étincelantes, les brillantes couleurs dans leurs vêtemens, la contenance fière, jusqu'au désordre et aux cris tumultueux, présentaient à la fois le plus beau, le plus mobile et le plus imposant des spectacles.

Les Impériaux se trouvaient comme à Péterwaradin assiégés dans leur camp. L'artil-

lerie du grand-visir, placée avantageusement, faisait un feu plongeant sur l'armée assiégeante. Trente mille hommes enfermés dans Belgrade ajoutaient au terrible effet des batteries de Cruscha celui de leurs remparts, et le prince Eugène ne repondait que par un feu dirigé de bas en haut. Les Ottomans poussaient chaque nuit leurs travaux, et plaçaient de l'artillerie jusqu'à la portée du mousquet des lignes de l'armée impériale : ils ne voulaient rien moins que livrer l'assaut au camp resserré entre la forteresse et l'armée du grand-visir, la Save à gauche et le Danube à droite. Tout autre que le prince Eugène aurait frémi de cette position critique ; mais il opposait à un danger imminent, son courage, sa prévoyance, sa présence d'esprit, et sa réputation, sur laquelle tous ses soldats se reposaient avec confiance : aussi ce fut avec sécurité et avec ardeur qu'ils reçurent l'ordre de se former en colonnes, et de sortir de leur camp retranché pour attaquer au point du jour.

Les Musulmans, qui se gardent toujours mal, ne furent avertis que par l'apparition d'une tête de colonne qui s'égara et tomba dans un poste de janissaires. Accroupis autour de leurs feux, leurs longues pipes à la bouche, ils ne s'at-

tendaient pas plus à être surpris que les Impériaux à les surprendre : ils coururent à leurs armes qui étaient posées à terre, firent une décharge mal assurée, et lâchèrent le pied en poussant des cris d'alerte ou plutôt d'effroi. Ce signal d'alarme répété par les échos des montagnes jeta la confusion dans le camp du grand-visir : les fuyards s'embarrassant les uns les autres dans les cordages de leurs tentes, se heurtaient, s'entrepoussaient, couraient çà et là tout troublés et presque éperdus; ils ne se rallièrent que derrière les Spahis et les Tartares qui, déjà montés à cheval, et formés, donnèrent aux fantassins le temps de se reconnaître et de revenir au combat.

Les Impériaux jetèrent sur-le-champ dans les retranchemens des fascines et des gabions qui ouvrirent une route à leur cavalerie. La droite avançait toujours; un brouillard épais empêchait qu'on ne se distinguât à dix pas; il se dissipa tout-à-coup. Un vide restait entre la droite et le centre des Impériaux qui n'avait pas avancé parallèlement. Les Ottomans se jetèrent en foule dans cet intervalle. Le prince Eugène était perdu s'il n'eût pas fait sur-le-champ avancer sa seconde ligne pour rétablir son front ; il chargea lui-même à la tête

des volontaires, parmi lesquels se trouvaient encore, comme à Saint-Gothard et à Candie, un grand nombre de princes et de seigneurs français. Les Ottomans rejetés hors de leurs retranchemens, chargés, culbutés par l'effort simultané des Impériaux, furent enfoncés de toutes parts ; poursuivis jusques sur les hauteurs, ils abandonnèrent toutes leurs batteries, et au bout de cinq heures de combat, toute cette multitude, au nombre de cent cinquante mille hommes, disparut devant trente-cinq mille. Le camp fut trouvé désert ; il présentait l'aspect d'une grande ville pleine de richesses et de munitions de toutes espèces que ses habitans auraient quittée aux premières secousses d'un tremblement de terre.

Le butin qui échut aux vainqueurs fut immense en tapis de Perse ou des Indes, en porcelaines, en bêtes de somme, au point que trois chameaux se vendaient pour un florin. Jamais les Impériaux n'avaient enlevé de si nombreux trophées : on comptait cent trente-une pièces de canon de bronze, trente mortiers qui lançaient des bombes de deux cents pesant, vingt mille boulets, trois mille grenades, six cents barils de poudre, cinquante-

deux drapeaux, neuf queues de cheval, un grand tambour des janissaires, une grande timbale des spahis, enfin la tente du grand-visir qui fut encore réservée en partage au prince Eugène.

Cette célèbre bataille de Belgrade coûta aux Ottomans plus de dix mille hommes tués, trois mille faits prisonniers: elle entraîna la reddition de la place. Le pacha qui commandait refusait de se rendre; mais, sur la menace qu'il n'y aurait pas de capitulation s'il n'ouvrait pas sur-le-champ les portes de Belgrade à une armée victorieuse, le pacha vit la garnison se soulever contre lui et rendre elle-même la ville. Sabaez, Méhadia, Semendria suivirent l'exemple de Belgrade. Le grand-visir rallia à peine trente mille hommes sous les murs de Nissa. Achmet III, effrayé de cette défaite, déposa Atschi-Alí, et envoya demander la paix à la cour de Vienne.

Les négociations s'ouvrirent en 1718, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. La Porte prétendit d'abord exclure les Vénitiens du traité, mais le prince Eugène exigea non-seulement qu'ils y fussent compris, mais que la Morée leur fût rendue; il demanda

que la Servie, la Bosnie, et la partie de la Valachie qui s'étend depuis la Moldawa jusqu'au Niester, fussent cédées à l'empereur, et enfin que le prince Ragostki lui fût livré.

Achmet entra en fureur en se voyant imposer des lois si dures; il jura de ne point souscrire à une paix aussi flétrissante. Les préparatifs de guerre se recommençaient avec plus d'activité que jamais. Les Impériaux, fiers de leurs succès et de la réputation de leurs armes, savaient que la colère du sultan n'était que les faibles étincelles d'un feu qui manquait d'alimens, lorsqu'une diversion inattendue sauva les Ottomans des hasards d'une lutte devenue trop inégale. Le roi d'Espagne, Philippe V, conseillé par le fameux Albéroni, déclara la guerre à l'empereur Charles VI, et le força de songer à défendre l'Italie. La cour de Vienne se relâcha de ses prétentions, et la paix fut proposée sur des bases plus modérées.

Le lieu choisi pour les conférences fut Passarowitz, petit bourg de la Servie situé sur la Morawa. Parmi les plénipotentiaires, on remarquait Mehemet-Effendi que la cour de France reçut peu de temps après comme ambassadeur extraordinaire; et, parmi les mi-

nistres médiateurs, lord Worthley, le mari de la célèbre milady Montaguë.

La paix de Passarowitz ne fut pas aussi préjudiciable aux Ottomans qu'elle aurait pu l'être ; ils conservèrent la Morée, mais ils perdirent Belgrade et Témeswar. Le Danube devint la barrière de l'empire ; et au lieu des monts Crapacks, citadelle naturelle et presque inexpugnable, il fallut, sur la rive droite du fleuve, fortifier Nissa, Widin, Nicopolis et Sophia, sans lesquelles un vainqueur n'eût trouvé désormais d'obstacles que le Balcan, les anciens monts Hémus, entre le Danube et la capitale des sultans.

Cette paix dont les Musulmans et les chrétiens avaient un égal besoin, et presque un égale désir, fut suivie de tous les témoignages de la bienveillance et de l'amitié. Les Vénitiens, pour plaire au sultan qui aimait le luxe et les brillantes productions de l'industrie européenne, lui envoyèrent les plus belles glaces de leurs manufactures : et Venise était alors l'atelier le plus renommé de ces chefs-d'œuvre des arts. Achmet, pour les placer, fit construire le kiosk magnifique connu sous le nom d'Ainesle-Cavak, ou Kiosk des Miroirs.

Par orgueil ou par une suite de cette bonne foi musulmane qui traite en amis et en frères les peuples qu'elle ne combat plus, le Grand-Seigneur envoya à Vienne une ambassade pour assurer l'empereur d'Allemagne de son amitié. Les présens magnifiques que l'envoyé offrit à Charles VI furent moins remarquables que les marques d'estime et d'amitié qu'il fut chargé de témoigner solennellement au prince Eugène; il lui présenta au nom de son maître deux superbes chevaux arabes, un cimeterre et un turban: « Grand-visir des Chrétiens, » lui dit-il, mon sublime empereur estime » ta valeur et ta sagesse; il désire ton amitié, et t'envoie des marques de la sienne » dans les présens symboliques que je t'offre » de sa part. Le cimeterre est l'emblême de » ton intrépidité dans les siéges et dans les » combats; le turban marque l'étendue de » ton génie, la profondeur de tes desseins, » et ta prudence dans l'exécution. Je te félicite de la gloire que tu as méritée dans » tes deux dernières campagnes; tu as vaincu » les armées ottomanes où l'on voit une si » belle dicipline, qui ont sur les autres nations » l'avantage du nombre, et qui ne sont com-

» posées que de soldats braves et d'officiers
» expérimentés. »

Ne retrouve-t-on pas dans cet hommage le caractère de vanité naïve et confiante qui, chez les Ottomans, pouvait depuis plusieurs siècles porter le nom d'orgueil, et qui, pour ne plus être en proportion avec leur gloire et leur puissance passées, ne les abandonnera cependant pas tant qu'ils conserveront le nom de nation? Certes ils pouvaient parler du courage individuel de leurs soldats, mais non pas de la discipline et de la belle ordonnance de leurs armées devant les vainqueurs de Salankemen, de Zenta, de Peterwaradin et de Belgrade; devant le prince Eugène, les Palfi, les Wirtemberg, les Heister et les Bonneval.

Mais si les Ottomans montrèrent à la paix de Passarowitz, leur fierté héréditaire, ils firent éclater également leur foi religieuse et leur fidélité au malheur. Non-seulement ils refusèrent de livrer le prince Ragostki, mais ils lui donnèrent à lui et à ceux des Hongrois et des Transilvains qui les suivirent, un asile honorable, à Radosto près de Salonique; là, ils lui assignèrent un *thaïm* de cent piastres par jour.

Cependant cette paix que les armées décou-

ragées voyaient avec plaisir était le sujet des murmures de tous les vrais musulmans. L'idée de savoir les mosquées de Belgrade et de Temeswar changées en églises chrétiennes révoltait la multitude. Le muphti s'était refusé à consacrer par un fetfa les négociations : il avait été déposé et envoyé aux Dardanelles. Le peuple ne voyait dans sa punition qu'une vengeance exercée par la puissance sur une victime dont tout le crime était de réclamer pour l'honneur de l'empire que la paix allait avilir ; sa conclusion dont les suites utiles échappaient à l'imprévoyance du plus grand nombre versait le mépris sur le règne d'Achmet III, comme sa vie indolente, voluptueuse et efféminée le versait sur son caractère. Il préférait aux soins de son empire l'oisif et journalier plaisir de contempler les glaces de Venise dont il ornait ses kiosks, l'or qu'il accumulait dans les chambres du kasna, la culture des fleurs, ses tulipes, et ses rossignols élevés dans des volières dont les treillis étaient dorés, et dont il écoutait, au sein de la fainéantise, les chants mélodieux. Telle était l'opinion honteuse établie sur Achmet III, lorsqu'un germe de haine naquit contre lui d'un malheur qu'il pouvait

ne pas prévoir, mais qu'il aurait dû réparer.

Le feu prit à Constantinople dans le quartier des Juifs : avant que les secours fussent arrivés et employés utilement, les flammes gagnèrent avec tant de violence qu'il fut impossible de les arrêter, et plus d'un quart de la ville fut dévoré par l'embrasement. Une foule d'artisans, de marchands et même de riches habitans, réduits en quelques heures à la misère, assiégèrent le sérail de leurs plaintes et de leurs murmures. Achmet refusa d'écouter les réclamations de tant de malheureux ; et il eut l'imprévoyance de ne pas craindre leur désespoir. Astchi-Pacha n'était plus dans le visiriat ; il avait été remplacé par le caïmacan Ibrahim, vieillard insouciant, voluptueux comme son maître, et qui avait l'indolence et la mollesse du sibarite Smendride ; mais cet homme efféminé ne manquait ni de vues ni de bonnes intentions ; ce fut lui qui envoya à cette époque de 1721, une ambassade solennelle au roi Louis XV.

Mehemet-Effendi, celui qui avait négocié la paix de Passorowitz, fut chargé de cette mission importante. Le prétexte était la remise authentique du Saint-Sépulcre en faveur des Chrétiens latins ; mais le motif secret était l'es-

pérance d'engager le roi de France à ordonner aux galères de la Religion de cesser leurs courses, et de ne plus inquiéter le commerce ottoman. Les sultans et leurs ministres exclus pour ainsi dire du continent européen, par leurs habitudes et par l'esprit de leur religion, ignoraient encore l'étendue ou les bornes de la puissance des princes chrétiens entre eux; ils ne savaient pas que l'ordre de Malte avait les rois de la chrétienté pour protecteurs, sans en connaître aucun pour maître. Les ambassadeurs de Venise et de Vienne soupçonnèrent à la mission de Mehemet-Effendi un autre motif que le prétexte apparent, et ils tâchèrent de traverser les négociations du plénipotentiaire, quelles que fussent ses instructions secrètes. Mais ce qu'il venait demander était au-dessus de la bienveillance du roi très-chrétien.

Cependant le séjour de Mehemet-Effendi à Paris aurait pu avoir l'influence la plus vaste sur l'esprit, le génie, les mœurs, les préjugés et l'ignorance de la nation ottomane. Cet ambassadeur fit d'ingénieuses observations, écrivit même un journal curieux de son voyage, rapporta des présens à son maître, et entre autres les plans des châteaux et des jardins de Versailles et de Marly, que le sultan imita sans goût dans

ses maisons de plaisance. Saïd-Effendi, fils de Mehemet, qui avait accompagné son père, vit à Paris, et admira les effets, tout nouveaux pour lui, de l'art utile qui multiplie la pensée, et qui n'en est pas moins un bienfait de l'industrie et du génie, quoiqu'il répande le mensonge comme la vérité, et la science comme les erreurs. Saïd-Effendi rapporta dans sa patrie des modèles de caractères d'imprimerie, qu'il fit imiter à Constantinople. Bientôt il s'associa le renégat Ibrahïm, surnommé depuis *Basmadgy* (l'imprimeur); et tous deux obtinrent du grand-visir Ibrahïm et du muphti, la permission authentique d'imprimer tous les livres qui traiteraient de la langue arabe, de l'histoire ou des sciences, en exceptant solennellement les livres de religion. Quatre personnages les plus distingués de l'empire par leurs lumières furent créés inspecteurs de l'imprimerie impériale, qui fut établie, en 1726, dans la vallée de Kilathana. Qui peut refuser et son intérêt et ses éloges à cette triple alliance d'un sultan, d'un grand-visir et d'un muphti, soutenant le flambeau qui allait dissiper les ténèbres où la nation ottomane restait plongée, quand des torrens de lumières étaient versés sur le reste de l'Europe!

Mais ne perdons pas de vue que la plus noble

volonté d'un souverain, et surtout d'un despote, ne lie pas son successeur. Abbas II avait consenti, sur le conseil du voyageur Chardin, à faire venir des ouvriers à Ispahan pour établir une imprimerie dans la capitale de la Perse. Son fils et son successeur refusa de favoriser cette fondation. Ainsi, de toutes les nations musulmanes, les seuls Ottomans acquéraient la gloire de voir les sciences et les études protégées chez eux par une imprimerie nationale. Un respect religieux assura que le coran, la sunna, les lois et oracles du prophète, tous les livres de la législation civile, émanée de ces sources sacrées, seraient exclusivement réservés aux mains des effendis ou des musulmans pieux, qui se faisaient les uns un devoir, les autres une profession de les transcrire; mais, sous les auspices du gouvernement, par la munificence de Saïd-Effendi, et par les soins du renégat Ibrahïm Basmadgy, les presses nouvelles firent paraître un Dictionnaire arabe-turc, un Traité des guerres maritimes des Ottomans; une Histoire de l'irruption des Aghuans, et de leur guerre avec les Persans; une Histoire des Indes occidentales; une Histoire de Tamerlan; une Histoire de l'Egypte ancienne et moderne; un Traité sur la boussole; des Tables chronologiques; des Annales otto-

manes; les Annales de Rascid-Effendi, qui vont jusqu'en 1728, et où se trouve le Journal des Voyages de l'ambassadeur Mehemet-Effendi; enfin, une Histoire des guerres de Bosnie. Tous ces ouvrages qui méritent d'être signalés dans les annales ottomanes, parce qu'ils montrent quelles étaient dès-lors la nature et l'étendue des connaissances physiques, géographiques et historiques qu'avait acquises ce peuple bien moins éclairé qu'il n'aurait pu l'être, mais bien moins ignorant qu'on ne le croit communément, puisque les nations étrangères lui refusent, sur des témoignages suspects, presque toutes les notions des sciences humaines.

Pendant que ce mémorable établissement, qui pouvait produire une révolution régénératrice dans l'Empire, en éclairant tous les esprits, s'élevait à Constantinople, une secousse politique renversait la monarchie des Sophis; les plus belles provinces de la Perse passaient sous la domination ottomane; et ces conquêtes, faites au nom d'Achmet III, pendant qu'il restait oiseusement au fond de ses palais ou dans ses jardins, ces conquêtes qui surpassaient tout ce que l'ambition des Soliman, des Sélim, des Amurath, eût osé espérer, allaient placer au-dessus de ces sultans le prince le moins belli-

queux ; mais les déchiremens de la Perse, qui avaient ouvert des villes et des provinces aux Ottomans, enfantèrent, au milieu de leurs convulsions, un homme extraordinaire qui les expulsa. Il faut dire comment ces conquêtes rapidement acquises, et plus rapidement perdues, mirent le comble au mécontentement des peuples soumis à Achmet, et furent ainsi la cause qui détermina sa déposition et sa chute.

Depuis Ismaïl, fondateur de la dynastie des Sophis, la Perse avait compté onze souverains sur le trône de ses rois. Schah-Hussein, fils imbécile de Schah-Soliman, prince exécré, acheva les malheurs de son pays, que son père avait commencés. Les Aghuans sont un peuple originaire du Shirvan, province située entre la mer Caspienne et les monts Caucases, peuple vaincu que Tamerlan avait transféré dans le Candahar, sur les confins de l'Inde, après l'avoir subjugué. Cette nation, fière, belliqueuse, endurcie à la fatigue, adroite à tirer de l'arc et à manier un cheval, accoutumée à vivre sous des tentes, aussi amoureuse de l'indépendance que les Tartares, se révolta contre Schah-Hussein. Les Aghuans mirent à leur tête un homme de leur tribu, connu dans l'histoire des usurpateurs heureux, sous le nom de *Mir-Véïs*. Il s'empara

de la principauté de Candahar. Mahmoud, son fils et son successeur, arracha le Hazaraï et le Kirman à la monarchie persanne; et, aidé des Lesquis, peuples de Circassie, qui se joignirent aux Aghuans, il vint mettre le siége devant Ispahan, força Schah-Hussein de lui donner sa fille en mariage, et de lui abandonner le trône de Perse par une abdication forcée.

Mais le prince Thamas, un des fils d'Hussein, était sorti de la ville assiégée, et soutenait à main armée les droits dont la faiblesse de son père ne pouvait pas le dépouiller. Pendant qu'il disputait pied à pied son héritage à Mahmoud, tour à tour vainqueur et vaincu, celui-ci tomba en démence, et fut massacré en 1725 par les Aghuans eux-mêmes, qui lui donnèrent pour successeur Aschraff son cousin, prince auquel la politique ordonna d'abord des actes de barbarie pour s'affermir sur le trône, mais qui, plus studieux que guerrier, songea à se faire aimer et à faire oublier aux Persans l'horreur que leur inspirait le nom des Aghuans.

Pendant la lutte des usurpateurs avec le prince Thamas, les Ottomans et les Russes avaient envahi, chacun de leur côté, le territoire persan. Le czar Pierre s'était emparé du Shirvan et du Mazanderan, du Ghilan et de toutes les côtes

de la mer Caspienne. Les généraux d'Achmet avaient pris Téflis et toute la Géorgie, Erivan, Nascivan et Tauris, avec les provinces qui en dépendent; tandis qu'Achmet, pacha de Bagdad, s'était saisi d'Amadan et du pays de Tostar, autrefois connu sous le nom de *Susiane*. Schah-Thamas avait proposé au czar de lui abandonner ses conquêtes, sous la condition que les armes russes l'aideraient à chasser les Aghuans. Mais Pierre-le-Grand mourut sur ces entrefaites, et Thamas n'obtint de la Russie que de faibles secours. Aschraff, qui n'en était devenu que plus puissant, proposa un traité de paix à la Porte ottomane, que la révolte des beys d'Egypte disposa à ne rien refuser. L'usurpateur Aghuan fut reconnu roi de Perse en 1726 : à ce prix, la Géorgie et l'Arménie furent déclarées provinces de l'empire des sultans.

Un seul homme fit changer en peu de jours la fortune d'Aschraff, et attaqua le vain appui qui, sous le nom de traité, soutenait les conquêtes précaires et la grandeur éphémère dont les Ottomans s'énorgueillissaient trop tôt. Nadir, fils d'un pasteur du Khorazan, ayant volé, à l'âge de dix-huit ans, cinq cents brebis à son père, acheta un cheval et des armes, et alla se réunir à une troupe de voleurs qui

infestaient le grand désert du Conestan, et celui qui est appelé *Cria-Tousi* ou la *Mer de Sel*. Nadir devint leur chef, et ce fut à la tête de sept ou huit cents de ces brigands qu'il vint dans la ville de Casbin offrir ses services au prince Thamas. Le fils de Schah-Hussein, aux prises avec la mauvaise fortune, reçut Nadir comme un ange envoyé de Dieu, et le fit son grand-visir ou *atemadeublet*. L'aventurier prit l'humble nom d'*Esclave de Thamas*, de Thamas Kouli-Khan. Avec le secours des Russes, que l'impératrice Anne envoya, il se mesura avec Aschraff, le chassa d'Ispahan, le poursuivit, le saisit, et le fit écorcher vif.

L'esclave de Thamas replaça son maître sur le trône, et envoya demander en son nom, au sultan Achmet, la restitution des provinces cédées. L'ambassadeur d'Aschraff n'avait pas encore quitté Constantinople, où venait de se jurer la paix.

A cette nouvelle déclaration de guerre, l'étonnement, la confusion, le mécontentement succédèrent aux transports de joie, aux rêves de gloire dont la Porte s'était enivrée. Une partie des armées victorieuses était déjà licenciée ou dispersée. Les murmures devinrent universels : on accusait le grand-visir et le sultan lui-même ;

le sang ottoman avait donc été inutilement versé pour ses conquêtes qu'on allait perdre ; enfin, les plaintes des malheureux incendiés, auxquelles Achmet continuait à se montrer insensible, achevèrent de disposer tous les esprits à la rébellion.

Mais les murmures étaient encore sourds ; c'était dans la fange des rues de la capitale que se formaient les élémens impurs qui devaient bientôt s'élever en trombe formidable, et écraser sous son poids le maître injuste et faible assis sur le trône des Osmanlis indignés.

A l'approche d'un tel danger, que faisait l'imprudent et aveugle Achmet III ? que faisait le grand-visir qui gouvernait sous son nom ? Le vieux Ibrahïm, insouciant et voluptueux comme son maître, dont il venait d'épouser une des filles, s'occupait presque exclusivement à faire cultiver sous ses yeux un parterre immense de tulipes dans sa maison de plaisance située sur le canal au-delà de Bechisktasch. C'était là, c'était dans ces circonstances qu'il donnait au sultan ces fêtes nocturnes, aussi fastueuses que bizarres, où ces parterres étaient illuminés de milliers de petites lampes de cristal, contenues dans le calice des fleurs ; divertissement d'un genre aussi coûteux que nouveau, dont le souvenir fut

consacré depuis sous le nom de *Lalé-Tschiragany*, illumination ou fête des tulipes, et qui valut à la maison de campagne d'Ibrahïm, le nom de *Tschiragany-Yallissy*, Palais des Tulipes.

Achmet et son grand-visir étaient loin de penser que le brillant théâtre de ces puérils spectacles était miné par un volcan: l'éruption se fit en 1730.

Il fallait une réponse à l'ambassadeur de Schah-Thamas, ou plutôt de Thamas Kouli-Khan qui menaçait en son nom. Ibrahïm, par faiblesse de caractère et par paresse d'esprit, aurait préféré la cession honteuse des nouvelles conquêtes au bruit des armes et au soin d'une guerre incertaine : le sultan lui-même ne l'aurait pas désavouée. La crainte de l'uléma, des janissaires et du peuple décida le vieux Ibrahïm à accepter fièrement la déclaration hostile de l'ambassadeur de Perse. Pour accorder l'orgueil national qu'il soutenait et l'avarice d'Achmet qu'il ne voulait pas alarmer, le grand-visir établit le *bedead*, ou l'impôt sur les marchandises; ressource désastreuse, qui n'avait jamais été employée sans danger. Mais le sultan avait déclaré qu'il ne voulait pas que les trésors qu'il

tenait accumulés dans le sérail servissent en rien aux frais de la guerre.

On publia, pour exciter l'enthousiasme, que le grand-seigneur marcherait lui-même à la tête de l'armée. En effet le rendez-vous des troupes fut indiqué à Scutari d'Asie. Achmet et tous les grands de l'empire s'y rendirent. Mais ce prince indolent regretta, au bout de quelques jours, de s'éloigner de ses femmes, de ses monceaux d'or, de ses rossignols et de ses tulipes : il revint se renfermer dans son kiosk des miroirs, et tous les grands, à son exemple, se retirèrent dans les maisons de plaisance qu'ils avaient sur le canal de la mer Noire.

On eût dit que le grand-visir et le sultan pré- 1730.
paraient eux-mêmes tout ce qui pouvait aider à leur perte. Ainsi les premiers officiers de la Porte étaient absens de la capitale : elle était comme abandonnée aux vexations des préposés au bedead, aux clameurs des marchands, parmi lesquels étaient le plus grand nombre des janissaires à qui, depuis long-tems, le relâchement de la discipline permettait tous les genres de négoces jusqu'aux plus ignobles. Cette milice n'avait pas encore quitté les Odas : le voisinage de Scutari lui permettait d'attendre que l'armée fût toute rassemblée pour aller la rejoindre.

Au milieu de toutes ces plaintes, le bruit se répandit que les Persans avaient déjà repris Tauris. Trois hommes de la lie du peuple se levèrent, et la révolte de 1730 commença.

Le premier des trois qui devint le chef de la révolte, et la consacra par son nom dans l'histoire des conspirations, fut Patrona Calil, homme obscur qui avait servi dans les leventis ou soldats de marine. Ayant mérité la mort pour vol, il devait sa grâce à la bonté d'Abdi-Pacha, alors son capitaine, et dans le moment capitan-pacha. Calil s'appelait *Patrona*, du nom du vaisseau sur lequel il avait servi. A l'époque de la révolution de 1730, il faisait le métier de vendeur de vieux habits, et il était en même temps janissaire. Ses deux camarades se nommaient *Muslu* et *Ali*, tous deux janissaires comme lui. Le premier vendait des fruits, et l'autre du café. Muslu avait de la pénétration, une sorte d'éloquence naturelle, et de plus, l'avantage de savoir lire et écrire; ce qui lui donnait un grand crédit parmi le peuple. Ali n'était connu que pour avoir excité récemment une sédition à Smyrne.

La boutique de ces trois hommes fut le foyer où ils échauffèrent les esprits de la multitude. Quand ils virent le peuple disposé à les suivre, ils prirent trois lambeaux d'étoffes parmi les

haillons que vendait Patrona Calil, s'attroupèrent devant la mosquée du sultan Bajazet, et partirent divisés en trois bandes. L'une traversa les Besestins; l'autre, la porte de Bacché-Capou qui mène, à la douane et au port; l'autre, la grande rue qui conduit au sérail.

Patrona, à la tête de la première troupe, son sale drapeau déployé devant lui, et le sabre à la main, criait, partout où il passait, que les marchands et artisans eussent à fermer leurs boutiques, et que tout bon musulman se rendît à l'Atméïdan pour y entendre les plaintes qu'on avait à faire contre le gouvernement. L'alarme se répandit par toute la ville; les boutiques furent fermées; mais la plupart des habitans se cachèrent dans leurs maisons, attendant l'événement pour se déclarer.

Ce jour-là le sultan était dans une maison de plaisance de la sultane Cadighé sa sœur, sur la côte d'Asie. Le grand-visir était au camp de Scutari. Le caïmacan qui, par devoir, devait être à Constantinople pendant l'absence du premier ministre, se trouvait dans une de ses habitations sur le canal près des châteaux de la mer Noire. Les seuls officiers, revêtus de quelqu'autorité, qui fussent à leur poste, étaient l'aga des janissaires et le kiaïa du grand-visir.

A la première nouvelle de la sédition, le kiaïa ne vit que le danger qui le menaçait personnellement; et se jetant dans une saïque, il fut se cacher au fond du port dans le faubourg d'Ejub. L'aga, vieillard vénérable, assembla sa garde, et marcha à l'Atméïdan. Il s'aperçut bientôt que sa présence ou ses paroles ne faisaient qu'aigrir les esprits : ses propres soldats étaient plus disposés à se réunir aux révoltés qu'à lui obéir. On l'avertit qu'une troupe était partie pour aller piller son palais; le vieil aga ne pensa plus, comme le kiaïa, qu'à sa propre sûreté : il se mêla dans la foule, se déguisa, et passa sur une saïque à Scutari. Mais, dans la crainte que le grand-visir ne le punît de n'avoir pas étouffé la révolte dans sa naissance, et ne le fît mettre à mort, il se tint renfermé dans une maison qui lui appartenait, ne se montra pas, et ne donna aucun avis ni aucun ordre...

Les révoltés, trouvant le champ libre, virent leur nombre croître d'heure en heure : ils étaient renforcés de tous ceux qu'enhardissaient des commencemens si heureux, et de ce que les prisons renfermaient de malfaiteurs. Le grand-visir Ibrahim, trompé par de faux rapports, ne fut instruit des progrès et du caractère alarmant que prenait la sédition, que par l'arrivée

du muphti, du caïmacan et du kiaïa qui vinrent à Scutari en donner les effrayans détails. Le caïmacan assura qu'à la nouvelle du tumulte, il était arrivé à Constantinople, et était monté à cheval pour rétablir le bon ordre; mais que, manquant de troupes pour réprimer l'insolence des factieux, il avait été obligé de se retirer.

Croira-t-on qu'au milieu d'une armée ottomane, à la portée d'un camp de trente mille Tartares qui venaient d'arriver, le sultan ait tenu conseil pour savoir ce qu'il convenait de faire, et que le résultat de la délibération ait été de repasser à Constantinople, c'est-à-dire au milieu de l'incendie, sans amener tous les bras qui auraient pu l'éteindre? Les coffres, remplis de pièces d'or, amoncelés dans les salles du palais impérial, garantissaient à Achmet qu'il aurait été obéi. Le grand-seigneur, le grand-visir et toute la cour débarquèrent à minuit à l'échelle de Top-Capou, qui est à la pointe du sérail.

Au point du jour, on délibérait encore si l'on emploierait la voie des armes ou celle de la douceur : la majorité du divan était cependant d'avis de rassembler un corps de troupes, et d'attaquer : ce qu'il fallait faire, à l'exemple de Sians-Pacha, contre le Bectas, sous Mahomet IV. Mais, par faiblesse et par indécision, Achmet

se borna à envoyer l'ordre aux révoltés de se retirer, avec menace, en cas de refus, de punir leur désobéissance. Cette démarche, molle et incertaine, acheva de les enhardir. La réponse des chefs fut ce qu'elle devait être : « Ils étaient » assemblés, disaient-ils, pour la gloire et le » salut de l'empire ; ils avaient des représenta- » tions à mettre aux pieds du sultan, et ils ne » voulaient pas quitter les armes qu'on ne leur » eût rendu justice. »

A cette réponse, Achmet, tour à tour furieux et pusillanime, s'emporta contre le grand-visir, qui rejeta la faute sur le caïmacan, et crut se justifier en le faisant arrêter : mais ce n'était pas ses ministres que le sultan avait à punir dans un moment aussi décisif. Ibrahim, pour faire oublier sa négligence, par un effort de fermeté, voulut faire ouvrir les portes du sérail, et fondre sur les révoltés à la tête des bostangis, des icoglans, et de tout ce que le palais pouvait fournir de gens armés. Mais Achmet s'y opposa encore, et se borna à faire déployer le sandgiac-shérif. On cria du haut des murailles, que tout soldat qui viendrait se ranger sous la bannière sacrée pour combattre les rebelles, aurait trente écus de gratification, et qu'on augmenterait sa paie de deux aspres par jour.

Patrona envoya Muslu à la tête de six cents hommes se poster à quelque distance de l'étendard de Mahomet. La vue seule de ce détachement empêcha quiconque en aurait eu l'envie, de se réunir sous ce signal.

Ce fut en vain que, dans cette détresse, le sultan voulut alors avoir recours aux forces militaires qu'offraient ses troupes domestiques. L'obéissance et le dévouement diminuaient d'heure en heure, à mesure que le danger augmentait : tous les bostangis avaient fui ou s'étaient cachés. Un seul homme fit un acte de résolution qui, tenté plutôt, aurait peut-être sauvé le sultan et ses ministres. Abdi, le capitan-pacha, alla chercher à l'arsenal de la marine le corps des leventis. Il en débarqua quatre cents à la pointe du sérail, et marcha avec eux contre les rebelles.

Patrona courut à sa rencontre avec une troupe plus nombreuse : trente leventis tombèrent à la première décharge ; le reste prenait la fuite, et le brave Abdi s'efforçait de les retenir et de les ramener au combat, lorsque Patrona, s'adressant à lui-même, lui cria : « Abdi, pour-
» quoi te fatigues-tu à rassembler des lâches
» pour défendre nos oppresseurs? Je suis le
» maître de ta vie. Mais je me souviens que tu

» as sauvé la mienne quand j'étais leventi. Si
» c'est l'empire que tu veux servir, restes ca-
» pitan-pacha ; mais jure sur ton cimeterre la
» perte de nos ennemis, qui sont ceux de l'Etat. »

Cette générosité remarquable étonna sans doute Abdi ; elle acquit son appui aux séditieux, et il conduisit ses leventis et ses canons à l'Atméïdan.

Cette place était couverte de tentes, et transformée en un vaste camp ; des sentinelles étaient postées comme devant l'ennemi ; un ordre sévère, une sorte de discipline régularisaient les mouvemens de la révolte et calmaient l'inquiétude des habitans, que la première explosion avait effrayés. Le sérail n'était pas encore investi, et les préparatifs étaient jusque-là moins hostiles que de simple défense. Achmet, se voyant dans l'impuissance d'attaquer, envoya une seconde fois le bach-asseki, officier des bostangis, demander aux trois chefs ce qu'on désirait de lui. Ils répondirent qu'ils priaient le sultan de faire remettre entre leurs mains le muphti, le grand-visir Ibrahim, le caïmacan et le kiaïa ; assurant d'ailleurs qu'ils étaient contens de Sa Hautesse, et qu'ils lui souhaitaient toutes sortes de prospérité. Achmet aurait pu se souvenir que ce langage était celui des rebelles qui avaient

déposé tous les sultans ses prédécesseurs, et que la faiblesse des princes qui livrent leurs ministres, leur donnent le caractère d'ingrats sans les sauver eux-mêmes.

Après de longues hésitations et d'inutiles messages, les victimes furent jugées, pour la forme, par le cadileskier d'Asie, et condamnées à être étranglées. Le malheureux Achmet crut satisfaire les rebelles en envoyant sur un chariot les trois cadavres à l'Atméïdan : au contraire, la colère de ces hommes sanguinaires devint inexprimable, leurs ennemis ne leur avaient pas été livrés vivans, comme ils l'exigeaient, comme on le leur avait promis; et le genre de mort que le sultan leur avait fait subir les dérobait à leur vengeance. En vain leur répondait-on que le grand-seigneur ne livre pas vivans ses ministres à la fureur du peuple, et que leur mort devait suffire; les cris d'indignation redoublèrent, la déposition d'Achmet fut jurée par toutes les bouches, et le nom de Mahmoud son neveu devint le vœu et le cri général.

Tous les révoltés étaient entraînés par l'instinct de leur propre sûreté à demander la déposition d'Achmet; le souvenir des vengeances qu'il avait exercées en 1702, contre tous ceux qui avaient détrôné Mustapha II, son frère,

pour le mettre à sa place, était la terrible leçon qui leur apprenait comment il punirait les outrages dont on l'accablait, s'il ressaisissait le suprême pouvoir. Le prince Mahmoud ne donnait pas à la vérité une garantie plus réelle ni plus assurée; mais il languissait depuis vingt-sept ans étroitement renfermé et sous le maître nouveau qui leur devait la liberté de sultan; les rebelles se flattaient d'obtenir la vie et l'impunité, peut-être même des récompenses; car quels sont les coupables qui soumettent jamais leurs illusions à leur conscience?

La déposition d'Achmet III devint donc le cri général; mais il fallait présenter à la multitude un prétexte à tant de haine; dans tous les pays la vengeance, pour être approuvée, a besoin de prendre le nom de justice. Quoique le sultan n'eût que trop servilement obéi aux vœux, aux menaces, aux ordres des séditieux, ils prétendirent que ce n'était pas le grand-visir Ibrahim qui leur avait été livré, mais seulement un misérable esclave qui lui ressemblait. Le cadavre était, il est vrai, défiguré par les outrages que la populace avait exercés sur lui; le premier batelier d'Ibrahim qui le voyait tous les jours, affirmait que ce n'était pas lui; et, ce qui semble plus extraor-

dinaire, on trouva qu'il n'était pas circoncis. Peut-être Ibrahim, né chrétien, venu d'Asie à Constantinople, s'était-il borné à pratiquer les formes extérieures du mahométisme. Les séditieux traînèrent son corps jusqu'à la porte du sérail, demandant avec imprécation qu'on leur remît le véritable Ibrahim; et, en s'en retournant à l'Atméidan, ces furieux, pour dernière insulte, jetèrent et abandonnèrent le corps ensanglanté près d'une belle fontaine que la ville de Constantinople devait à la libéralité du malheureux grand-visir. Ainsi périt ce vieillard indolent et voluptueux dont le plus grand talent fut de posséder l'art de plaire à son maître, de le flatter et de l'amuser : quelques qualités ne pouvaient compenser les torts de son insouciance, les fautes de son aveuglement, et le crime honteux d'avoir joint l'avidité à l'injustice.

Il est cependant remarquable que cette révolte de 1730 se distinguait de toutes les autres par une marche régulière, imposante, et par des signes qui n'appartiennent point aux séditions ordinaires : commencée à la voix de quelques hommes obscurs, continuée et terminée par leur audace, on la vit accompagnée de caractères de modération, de prudence et

de respect pour les propriétés et les personnes, qui feraient croire que ce n'était d'abord ni l'ambition, ni la cupidité, ni l'amour ou le besoin du trouble, mais l'indignation publique et le sentiment de l'oppression qui lui avaient donné naissance.

Les rebelles qui demandaient la déposition d'Achmet avec une fureur toujours croissante, ne se décidaient pas sur le mode d'exécution de ce grand attentat; il leur manquait un homme de quelque rang, marquant par ses lumières, son crédit et son existence, pour porter d'une manière solennelle l'arrêt du peuple au sultan condamné. Cet homme que les révoltés cherchaient, se présenta, lorqu'ils s'y attendaient le moins, dans la personne d'Ispiri-Zadé, prédicateur ordinaire de la cour et de la mosquée de Sainte-Sophie. Ispiri-Zadé était un de ceux qui dirigeaient sans paraître les ressorts cachés de l'insurrection : ennemi secret du sultan et du muphti, parce qu'on lui avait refusé une des deux dignités de kadileskiers, il cachait une ambition démesurée sous un air simple et religieux. Ses perfides conseils encouragèrent les rebelles; il alla au-devant de tous les repentirs, de toutes les craintes; et quand il vit la multitude déterminée à ne pas retourner en arrière,

il se chargea d'aller prononcer lui-même au sultan l'arrêt fatal. Ispiri-Zadé se rendit au sérail vers le soir de la seconde journée; les membres du divan, les grands de l'empire, inquiets et affligés, crurent, en le voyant entrer, que c'était un messager de paix, tous s'empressèrent autour de lui; il leur déclara que le peuple voulait qu'Achmet III descendît du trône; que, n'ayant pu ramener les esprits, il avait accepté la mission de venir annoncer au sultan son sort pour adoucir son infortune et ménager sa douleur. Un morne silence succéda au mouvement d'espérance que son arrivée avait donnée.

Ispiri-Zadé, voyant que personne ne voulait ou n'osait porter au sultan le funeste message, se rendit lui-même dans l'hazoda où le prince s'était retiré.

« Qu'y a-t-il de nouveau, dit Achmet, en » voyant entrer le perfide iman; les rebelles » sont-ils encore sur l'Atméïdan? Pourquoi ne » se retirent-ils point? que demandent-ils? « que veulent-ils de plus? » Ispiri-Zadé, affectant une fausse douleur, lui répondit avec le calme le plus impudent : « Le règne de Votre Hautesse » est fini, et vos sujets ne veulent plus vous » reconnaître pour leur empereur. » Achmet

se leva en colère : « Que ne parlais-tu d'abord, » dit-il; toi qui venais ici tous les jours, ne » pouvais-tu pas me l'apprendre plus tôt? »

Se levant à ces mots d'un air calme et résigné, il alla sur-le-champ lui-même à l'appartement de son neveu, le conduisit à l'hazoda, l'assit sur le trône qu'il quittait, et le salua sultan. « Souvenez-vous, lui dit-il, que votre père » ne perdit le rang que je vous cède aujour» d'hui, que par son aveugle confiance dans » le muphti Feizullah, et que je ne le perds » moi-même que pour avoir cru trop impru» demment mon grand-visir Ibrahim. Que » notre exemple vous serve. Ne vous attachez » pas avec faiblesse à vos ministres, ne vous » en reposez pas entièrement sur eux. Si » j'avais été fidèle à mes anciens principes, de » ne jamais laisser mes visirs trop long-temps en » place; si j'avais continué à tout voir et à tout » entendre par moi-même, j'aurais sans doute » fini mon règne aussi glorieusement que je » l'ai commencé. Adieu; je souhaite que le » vôtre soit plus heureux; je vous recommande » mes enfans et ma personne. »

L'infortuné Achmet alla sur-le-champ s'enfermer de lui-même dans la prison d'où il venait de tirer son neveu Mahmoud.

Au bout dę vingt-sept ans de règne, il se voyait le troisième sultan déposé depuis un demi-siècle. Sans doute, pour sa gloire et pour son bonheur, Achmet aurait dû pratiquer les sages conseils dont il reconnaissait l'utilité tardive. Il ne manquait ni d'esprit, ni d'adresse; il avait montré long-temps de l'application au travail : mais il aimait trop les plaisirs oisifs qui ôtent à l'âme d'un souverain la trempe qui le met au niveau de son rang; et c'est une question deshonorante qui flétrit la mémoire d'Achm et III, de savoir si ce prince devenu un monarque, fainéant, voluptueux et avare, aima mieux le repos et les femmes que l'argent.

LIVRE XIX.

Avènement de Mahmoud. — Puissance de Patrona-Calil et de ses complices. — Leurs excès, leur châtiment. — Nouveaux mouvemens de rébellion — Système politique de Mahmoud. — Visiriat de Topal-Osman. — Ses succès contre Thamas-Kouli-Kan. — Sa mort. — Guerre de la succession au trône de Pologne. — Achmet-Pacha, comte de Bonneval. — Déclaration de guerre de la Russie contre la Porte. — Médiation de l'empereur Charles VI. — Congrès de Niémirow. — Campagne de 1736. — Invasion de la Crimée par Munich. — Siége et Prise d'Azof, d'Oczakof et de Kilbournou. — Politique de la cour de Vienne. — Les Ottomans marchent contre les Allemands. — Siégen-Pacha grand-visir. — Ses succès, sa disgrâce. — Victoires d'Elias-Pacha. — Cession de Belgrade par les Impériaux. — Paix de 1739. — Alliance des Suédois et des Ottomans. — Guerre de 1741 entre la Prusse et la France contre Marie-Thérèse. — Lettre de Mahmoud aux Princes chrétiens. — Gouvernement de Mahmoud. — Bekir-Aga. — Luxe de Mahmoud. — Naissance de la secte des Wahabis. — Fondation de la Nouvelle Servie. — Mort de Mahmoud. — Son caractère. — Son éloge.

1730. Le successeur d'Achmet III, sultan Mahmoud I, était à peine assis sur le trône depuis quelques heures, qu'il demanda à voir celui

qui l'y avait placé, et fit venir en sa présence Patrona-Calil. Ce nouveau Mazaniello était un homme de quarante ans environ, de moyenne taille, leste et bien fait, d'une figure mâle et fière à laquelle une moustache noire ajoutait quelque chose de dur et de farouche. Patrona parut devant son nouveau maître en habit de janissaire, les jambes nues, tel qu'il était quatre jours auparavant, lorsqu'il vendait de vieux habits dans les rues de Constantinople. Les premières paroles de Mahmoud furent pour demander à cet homme quelle récompense il désirait : « Sublime Empereur, répondit ce chef
» des rebelles, mes vœux sont remplis, les
» ennemis de l'empire sont punis, et Ta Hau-
» tesse est assise sur le trône de ses ancêtres.
» Je n'ai pas formé le noble dessein de t'y
» placer, sans savoir que *ceux qui font les sultans*
» *ne meurent jamais dans leurs lits.* — Rassures-
» toi, reprit le prince, je te jure par les âmes de
» mes pères, que loin de vouloir attenter à ta
» vie, mon dessein est de te récompenser. —
» Si telle est l'intention de Ta Hautesse, dit
» Patrona, donnes-en la preuve éclatante :
» abolis à l'instant le *Bedead* qui a causé
» la mort du visir Ibrahim et la déposition de
» ton frère Achmet. » — « Tu seras content, »

répliqua aussitôt Mahmoud ; et à l'instant même on publia dans les rues de Constantinople que l'odieux impôt était supprimé.

Il semblait donc que tous les troubles allaient cesser avec leur cause ; mais la reconnaissance de Mahmoud jeta les chefs des rebelles dans l'ivresse de l'orgueil et de l'ambition : celui qui, dans son langage, montrait tant de désintéressement et même de grandeur, commença à croire qu'il était le maître de l'empire ; et un vil triumvirat, composé de trois janissaires, osa penser qu'il allait régner sous le nom du sultan qu'il avait proclamé.

Les désordres recommencèrent au moment où on ne les craignait plus. Les séditieux allèrent piller les palais des plus riches d'entre les proscrits, et brisèrent le sceau impérial apposé sur les portes de leurs demeures. Mahmoud fut vivement offensé de cette insulte, et il commença à craindre que ceux qui l'avaient placé sur le trône ne missent leurs services à un trop haut prix. Dans l'impuissance de réprimer par la force de semblables excès, il lui fallut se borner à faire prier les trois chefs de lui laisser le soin de punir les proscrits. Pour toute réponse, ils envoyèrent demander itérativement la tête de ceux qui avaient échappé à leurs

recherches, tels que le chiaoux-bachi et le reis-effendi, le vieux Mehemet, le même qui avait été ambassadeur en France en 1720. L'adroit et prudent ministre s'était caché, et eut le bonheur de trouver enfin grâce par les bons offices d'un émir, ami de Mouslu, auquel il avait rendu service.

Les pillages et les excès continuèrent. Le jour où le présent d'usage devait être délivré à la milice arriva. Les cinq corps des janissaires, des spahis, des topachis, des gebezis et des leventis se rangèrent chacun sous leur drapeau particulier qui était planté sur l'Atmeïdan : les seuls soldats en activité de service avaient droit à la gratification. Patrona, pour plaire à la multitude, admit les surnuméraires et même les hommes que leur âge ou leurs infirmités mettaient hors d'état de service. Le nouveau kiaia des janissaires, par devoir ou par reconnaissance pour le sultan qui l'avait confirmé dans sa dignité, représenta à Patrona que les trésors accumulés par Achmet ne suffiraient pas long-tems à des libéralités si folles. Le rebelle le regarda d'un œil irrité et le fit mettre à mort : la distribution s'acheva avec autant de prodigalité que de désordre. C'étaient les dépouilles du grand-visir Ibrahim qui fournis-

saient à ces profusions. Les rapports des historiens en font monter la valeur à plusieurs millions.

Le sultan, trop convaincu qu'il ne régnerait pas tant que Patrona resterait dans sa capitale, le fit venir pour lui offrir un des premiers pachalics de l'empire : celui-ci vit qu'on ne cherchait qu'à l'éloigner, et refusa, s'excusant sur sa profonde ignorance. Le nouveau Janissaire-Aga, attaché désormais à Mahmoud, par sa place, était présent à cette entrevue : il se permit de dire qu'il fallait offrir cent mille sequins à Patrona, qui choisirait le lieu où il voudrait vivre. Pour réponse, il n'entendit que ces mots pleins d'arrogance : « Qu'ai-je besoin qu'on » m'offre de l'argent? tout celui qui existe » dans Constantinople n'est-il donc pas à ma » disposition ? »

Un regard foudroyant apprit à l'indiscret aga qu'il pouvait éprouver le sort de son kiaia; et dans son effroi, il se prosterna trois fois aux pieds de l'insolent rebelle.

Il ne lui manquait en effet que le nom de sultan. On le vit nommer les principaux officiers de l'armée, et distribuer, comme le prince, à ses créatures, des pelisses de martre-zibeline prises dans les palais livrés au pillage.

Lorsque Mahmoud, le septième jour de la révolte et le cinquième de son installation, alla ceindre en grand appareil le cimeterre d'Osman à la mosquée d'Ejub, le cortége passa entre deux haies de janissaires, de topachis et de gebezis, tous sans armes, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu et selon l'usage : les rebelles seuls osèrent paraître armés, et distingués par le turban rouge qu'ils avaient adopté. Leur chef, monté sur un cheval superbement enharnaché, affectant l'insolent contraste du faste et de la plus sale négligence, se montrait les jambes nues, sous son grossier habit de janissaire, et précédait le grand-visir, ayant à sa gauche un de ses deux complices : tous deux jetaient des sequins au peuple, et quatre derviches à pied, à leurs côtés, distribuaient de leur part de pareilles largesses, fruits sanglans de la proscription.

Non content de créer des généraux et des ministres, Patrona voulut faire un prince souverain. Le hasard lui fit rencontrer un Grec nommé Jannachi, boucher de profession, qui lui avait fourni à crédit de la viande pendant qu'il campait avec les rebelles sur l'Atmeïdan ; il se souvint en le voyant qu'il ne l'avait pas récompensé. « Jannachi, lui dit-il en riant :

» Es-tu déterminé à ne pas vivre plus long-
» tems que moi ? » Le Grec lui ayant répondu
par des protestations de dévoûment : — « Eh
» bien, lui dit Patrona, que puis-je faire pour
» toi? tu n'as qu'à parler. » Le boucher Jannachi lui demanda aussitôt d'être fait prince de Moldavie. Grégorasko Ghiua, alors hospodar et frère du drogman de la Porte, était bien vu de la cour ottomane. Le grand-visir refusa une première fois Jannachi venant demander un trône sur la recommandation de Patrona.
« On n'avait pas de reproches à faire à l'hos-
» podar, disait-il, et son nom illustre contras-
» tait trop avec la vile profession du protégé
» qui se présentait pour le déposséder. » —
« Que m'importe, dit Patrona impudemment,
» Grégorasko n'est-il pas giaour? Jannachi
» l'est aussi : c'est mon ami, je veux qu'il soit
» préféré. » Il chargea Mouslu d'accompagner son Grec à l'audience du visir, et le boucher Jannachi en sortit hospadar de Moldavie.

Tout ce qu'osaient impunément les trois chefs est au-dessus de toute croyance. Patrona, Mouslu et Ali, toujours armés, ainsi que leurs complices, au mépris des défenses du sultan et du grand-visir, entraient au divan, portant de larges cimeterres; et sous les yeux de ce pre-

mier ministre de l'empire, qui se taisait devant eux, ces triumvirs distribuaient les emplois et jugeaient les causes.

Les rebelles plus obscurs se livraient à tous les excès; mais les chefs ne permettaient pas toujours que ce fût avec impunité. Distingués par la couleur de leurs bonnets et par le nom des *erdengueschtis* ou enfans perdus, hommes dévoués, que prenaient ces prétendus vengeurs des droits de la nation ottomane, la violence et le meurtre les accompagnaient, la terreur était à leur suite.

L'un d'entre eux s'étant enivré à Galata, repassa à Constantinople, et se fit descendre à la douane près de Bacchi-Capou. Il prit publiquement trois cents piastres dans la caisse, les distribua à deux hommes qui étaient avec lui, et leur fit signe d'emmener deux belles esclaves dont le maître était venu au bureau pour en acquitter les droits. Trouvant ensuite à la porte un cheval tout sellé, tout équipé, il monta dessus, et s'en alla. Les douaniers n'osèrent pas se récrier, ignorant le nom du voleur, mais jugeant peut-être de son pouvoir par son audace. Le lendemain, un homme bien vêtu et bien armé, descendit de cheval, et entra à la douane, accompagné d'une escorte de six hommes. Les

préposés, qui s'attendaient à une scène semblable que celle de la veille, le reçurent avec d'autant plus de respect, qu'il leur inspirait plus de crainte, et l'invitèrent à s'asseoir dans l'angle du sofa, qui est la place d'honneur. L'inconnu leur fit une légère inclination de tête, et s'informa de ce qui était arrivé le jour précédent. Sur le récit des douaniers, il appela un des gens de sa suite, et lui donna ordre de lui apporter la tête d'un individu, qu'il nomma. Il chargea ses autres suivans de deux ou trois messages pareils. Les gens de la douane, étonnés et tremblans, gardaient le silence. « Vous ne savez donc » pas qui je suis? dit l'inconnu. Je m'appelle » Mouslu. » A ce nom la terreur devint universelle. « J'ai, continua Mouslu, un talent » tout particulier pour reconnaître les honnêtes » gens et les voleurs : soyez tranquilles; j'es» time autant les uns que je déteste les autres, » et vous venez de voir comme je les punis. » Adieu. »

Cependant les rebelles voyaient diminuer le nombre de leurs complices. Les janissaires et les autres corps de gens de guerre s'en étaient séparés : les uns rentrèrent dans leurs odas, les autres dans leurs quartiers. Le camp de l'Atméïdan était levé; et quoique Patrona Calil

dût se croire encore un parti dans la soldatesque, il ne conservait de réunis que quatre cents hommes qui logeaient autour de sa demeure, le palais du dernier tefterdar, près de l'Orta-Dgiami. Sa présomption et son arrogance étaient toujours les mêmes, mais commençaient à être au-dessus de son pouvoir, qui diminuait de jour en jour dans l'opinion Il ne tarda pas à en être averti lui-même. Un serdingueschtis prit querelle avec un oda-baschi, et le tua. Toute la milice accourut à l'Orta-Dgiami, et jura, dans son indignation, de fermer l'entrée des odas à tous les serdingueschtis.

Patrona se rendit à cette assemblée tumultueuse, croyant que sa présence imposerait silence à tous les murmures. Mais un oda-baschi de la trente-deuxième compagnie, lui déclara hardiment que le corps entier des janissaires ne s'était réuni que pour rompre toute société avec ces bandits qui déshonoraient leur cause par des crimes, et que si lui-même ne se rangeait pas à son devoir, on trouverait le moyen de l'en punir.

Patrona répondit fièrement, « qu'on n'avait » qu'à venir l'attaquer, qu'il avait dans Cons- » tantinople douze mille Albanais prêts à se » joindre à lui. »

« Quand tu ferais venir à ton secours toute
» l'Albanie, reprit le même oda-baschi, nous ne
» t'exterminerions pas moins toi et les tiens. »

Patrona se radoucit alors, et alla jusqu'à s'excuser sur ce qu'il ne faisait de tort à personne.
« Ce n'est pas assez, lui cria-t-on; si tu es ja-
» nissaire, comporte-toi en janissaire soumis :
» ne te mêles pas des affaires de l'Etat; que
» Mouslu, ton camarade, ne parle plus en minis-
» tre de l'empire; qu'il ne se présente plus tous
» les jours à la porte du divan avec le faste et
» l'insolence du dernier kiaïa. Crois-tu que le
» sultan et son grand-visir aient besoin de vos
» lumières pour se conduire? »

« Mais, dit Patrona avec modération, si je
» cesse un instant de veiller sur le sultan et sur
» le divan, vous reverrez bientôt en place des
» ministres aussi odieux que ceux que nous
» avons punis : je n'ai d'autre but que le bon-
» heur public. »

Mille cris d'indignation se firent entendre aussitôt. « Ce n'est pas d'un homme tel que toi,
» lui disaient les janissaires, que le salut du
» peuple dépend. Notre sublime empereur se
» montre assez juste et assez éclairé pour que
» tu lui laisses le soin de rendre ses sujets heu-
» reux. Nous ne souffrirons pas plus long-tems

» qu'un homme comme toi dicte des lois à Sa
» Hautesse, et prétende être admis au partage
» de l'autorité souveraine. Nous te donnons
» trois jours pour licencier les bandits que tu
» paies : au-delà de ce terme, nous les exter-
» minerons partout où nous les trouverons. »

Malgré son audace, Patrona garda le silence, et se retira. Il venait d'apprendre qu'il avait plus d'ennemis que de partisans.

Mais il était bien loin de renoncer, ainsi que ses complices, au projet insensé de se partager les premières dignités de l'empire; et il résolut de faire élire Mouslu kiaïa des janissaires, afin de trouver en lui un sûr appui. Cinquante mille piastres, distribuées aux plus anciens et aux plus accrédités, préparèrent les voies qui conduisirent Mouslu au poste de lieutenant-général de la milice. Patrona se réservait une place non moins élevée; c'était celle de capitan-pacha : elle était vacante. Abdi n'avait pas été continué, ayant pris parti pour les rebelles, et le sultan d'ailleurs la destinait à Dgianum-Coggia, reconnu pour un des hommes les plus habiles et les plus intrépides. Il était alors dans l'Archipel à la tête de la flotte ottomane, occupé à lever le karatsch ou tribut.

Mais le peuple, les grands, la milice, un

grand nombre même de rebelles étaient fatigués de la tyrannie des triumvirs, qui auraient dû s'étonner de leur puissance, et ne pas s'aveugler sur sa durée.

L'âme de leur entreprise, le complice de leur succès, l'ambitieux Ispiri-Zadé, les avait laissés livrés à eux-mêmes depuis que le sultan l'avait nommé Kadi-leskier. Une conspiration s'ourdit contre les conspirateurs : mais cette fois ce fut le souverain qui conspira contre de coupables sujets. Le timide Mahmoud s'appuya des conseils du grand-visir et du khan des Tartares. L'exécution fut différée jusqu'au retour de celui à qui les vœux secrets de tous en réservaient l'honneur. Il arriva enfin : Gianum-Coggia rentra dans le port à la tête de la flotte, et le jour se leva où la majesté du trône allait être vengée, et ses affronts lavés dans le sang le plus impur.

Patrona Calil, Ali et Mouslu furent invités à se rendre au divan pour une affaire d'une haute importance.

Ils s'y rendirent, et laissèrent dans la première cour du sérail les trente hommes d'escorte dont ils marchaient toujours accompagnés. La solitude et le silence régnaient sur leur passage : aucun indice apparent de piége et de danger

n'éveilla leur méfiance. Le grand-visir ouvrit le divan, en annonçant que Patrona Calil était nommé béglierbey de Romélie, et Mouslu béglierbey de Natolie : des sanjincats étaient également donnés aux deux effendis qui servaient de conseils aux trois chefs, et qui ne les quittaient jamais; car pour les mettre à mort sans violer les droits de l'uléma, dont ces effendis étaient membres, il fallait les nommer à des emplois qui les fissent rentrer dans la foule des sujets soumis au sultan.

Patrona se leva avec insolence, et déclara qu'il refusait ces prétendues faveurs; mais au même instant Gianum-Coggia, tirant un cimeterre caché sous sa pelisse, le frappa à mort avant qu'il eût eu le tems de songer à se défendre. « Exterminez les ennemis de l'empire » et du sultan », s'écria Gianum d'une voix foudroyante. A ce signal, trente chiaoux armés se précipitèrent sur Mouslu, sur Ali, et sur les deux effendis leurs complices : tous furent massacrés. Le vil Mouslu eut de commun avec Jules César, qu'en voyant les poignards levés sur lui, il s'enveloppa la tête dans ses vêtemens, et ne chercha pas à se défendre.

Les trente hommes de l'escorte éprouvèrent le même sort. Un officier alla leur annoncer

que leurs chefs avaient reçu des pelisses de la libéralité du sultan, et les invita à entrer seulement cinq par cinq pour recevoir les mêmes marques de la bienveillance impériale. A mesure qu'ils entrèrent dans la seconde cour, ils furent désarmés et étranglés.

La même rigueur poursuivit et atteignit, pendant plusieurs jours, ceux des rebelles qui avaient le plus marqué par des violences et par des excès : bientôt après, par l'ordre du sultan, tout le reste des coupables fut confondu dans une amnistie générale.

1731. Le vieux Mehemet-Pacha, grand-visir, fut disgracié pour avoir été, par sa faiblesse, la cause de tous les désordres depuis l'avénement de Mahmoud. Mais, comme il avait toujours montré de bonnes intentions, le rang de pacha à trois queues lui fut conservé, et le sultan le fit gouverneur d'Alep. Ibrahim Cabaculak, pacha de cette province, fut élevé au visiriat : son zèle inconsidéré faillit à rallumer le feu mal éteint de la sédition. Il se crut assez de puissance pour travailler sans ménagement au rétablissement de l'ordre et de l'économie, et déclara que les janissaires qui ne s'étoient enrôlés que pour profiter du don extorqué au sultan mal affermi sur son trône dans les premiers

jours de son règne, ne recevroient pas de solde pendant une année. Une fermentation subite se manifesta ; elle était fomentée sous main par les intrigues et l'argent des sultanes Zélide et Fatima, filles d'Achmet III. A l'exemple de Patrona, d'Ali et de Mouslu, trois janissaires, pleins du désir de les imiter, et de l'espérance de mieux réussir, s'assurèrent l'or à la main, de quatre cents soldats de toutes les armes, et la nuit du 24 mars 1731, ils les conduisirent chez le janissaire Aga, qu'ils sommèrent de se mettre à leur tête, et de leur livrer les drapeaux dont il étoit dépositaire. Ce commandant ferme et courageux, leur ordonna pour toute réponse, de se séparer et de quitter leurs armes. Le tumulte ne fit qu'augmenter. Le janissaire Aga sortit et reparut bientôt le cimeterre à la main, à la tête d'une poignée de soldats qu'il avait réunis; il se fit jour à travers les révoltés, et quoique blessé au bras d'un coup de pistolet, il courut au sérail annoncer que la sédition recommençait.

Tandis que les rebelles s'emparaient des tentes et des marmites des odas, tandis qu'un camp nouveau se dressait dans l'Atméidan, tous les pachas réunis à la voix du grand seigneur, se préparèrent à marcher contre les coupables. Dès la

pointe du jour, le grand-visir, l'aga des janissaires, le capitan-pacha, tous les pachas du banc, à la tête de tout ce qu'ils purent rassembler de gens armés, se portèrent sur l'Atméidan, ayant au milieu d'eux l'étendard de Mahomet déployé. Ils ne rencontrèrent d'ennemis que les quatre cents hommes soudoyés par les émissaires de Zélide et de Fatima. Le combat ne fut pas long-tems incertain. Les quatre cents rebelles furent chargés avec tant de vigueur qu'ils prirent la fuite et cherchèrent leur salut dans les odas des janissaires qui ont le droit d'asile. Mais, il en était resté deux cents sur le champ de bataille ; soixante-dix avaient été faits prisonniers ; ils furent étranglés sur le lieu même du combat, par l'ordre du grand-visir Cabaculak. La part que les sultanes, filles d'Achmet, avaient eue à ce soulèvement, ne tarda pas à être connue ; elles furent reléguées dans le vieux sérail, leurs biens furent confisqués, et on leur assigna deux piastres par jour pour leur subsistance. A la première nouvelle de la révolte, Mahmoud avait ordonné que son oncle Achmet fût resserré plus étroitement et fût gardé à vue. Mais, il ne fut pas plutôt assuré que le malheureux prince ignorait les mouvemens qui se faisaient en son nom, que revenant à son ca-

ractère humain et généreux, il lui rendit toute la liberté dont il le laissait jouir depuis sa déposition.

Ainsi les élémens de la révolte de 1730 rentraient dans leur fange, mais n'en existaient pas moins. Les partisans secrets de Patrona n'étoient point exterminés : une de ses créatures commandait même l'armée ottomane, opposée aux Persans. C'était Rustan, pacha d'Erivan, homme plein de bravoure, de capacité et de bonheur : Patrona l'avait nommé, de son autorité, au commandement sans le connaître, par l'orgueilleux motif de donner à l'armée un général de son choix. Mahmoud le proscrivit dans la seule haine du factieux son protecteur. Un capidji fut dépêché à Sélim-Aga, lieutenant de Rustan, avec la mission de lui remettre sa nomination du pachalic d'Erivan, et l'ordre de faire arrêter et de mettre à mort Rustan, en prenant aussitôt après le commandement de l'armée. Arrivé aux portes de cette ville frontière, capitale de la province, le capidji n'entendit que des champs de victoire, tandis que Rustan était proscrit à Constantinople : il avait battu les Persans, et se disposait à les poursuivre. D'ailleurs, Sélim-Aga avait péri dans le combat; le messager secret ne pensait plus qu'à

retourner et à rendre compte au sultan du nouvel état des choses, lorsque Rustan, qui avoit appris son arrivée, se le fit amener. Les réponses équivoques de capidji, augmentèrent les soupçons, et l'ordre fut donné sur-le-champ de le pendre comme espion. Le malheureux, dans cette perplexité, remit à Rustan les ordres secrets dont il était chargé. Le général proscrit lut son arrêt de mort, et ordonna à l'armée de se mettre en marche pour poursuivre ses triomphes. Il se contenta de répondre au sultan: « que sa vie appartenait à son sublime empe» reur, mais qu'il aimait mieux la perdre sur » le champ de bataille, en servant son pays, » que par la main d'un bourreau ; qu'il avait » vaincu les Persans ; qu'il espérait encore les » battre ; que jusque-là il était nécessaire qu'il » vécût ; qu'ensuite son glorieux maître ordon» nerait de son sort. » Pendant que le capidji rapportait la réponse de Rustan à Constantinople, ce proscrit remplissait sa promesse ; il atteignit les Persans à vingt-quatre lieues d'Erivan, les battit une seconde fois, et les repoussa jusqu'à Derbent.

Mais les dangers domestiques toujours renaissans qui environnaient d'inquiétudes le trône de Mahmoud, l'occupait trop journellement pour

qu'il fût sensible aux succès peu décisifs de la guerre étrangère : des étincelles de séditions ne cessaient de reparaître. Le sang des coupables semblait féconder les cendres qui recélaient un feu caché. Le système d'une justice patiente, silencieuse et sévère, jusqu'à mériter le nom de barbare, aigrissait, inquiétait les janissaires et alimentait leur mécontentement. Six sebeggis furent rencontrés une nuit parcourant les rues et armés. Ils résistèrent à la garde chargée de la police de Constantinople ; mais ils furent enfin arrêtés. La violence des tourmens leur arracha la secret de leur entreprise, et le nom de leurs chefs. On trouva dans les maisons désignées, des drapeaux, des armes et une liste nombreuse de complices qui devaient se réunir à un jour et à une heure indiqués. Les six sebeggis et leurs chefs furent condamnés à mourir. Le sultan voulut, par sa présence, donner plus d'appareil à leur punition. Un des condamnés l'aperçut, et lui cria en s'adressant directement à lui : « Fils d'esclave, avant de » périr je veux bien t'apprendre que tant que » tu suivras les conseils d'un visir odieux au » peuple et aux soldats ; tant que tu souffriras » que le pain d'orge et le son soient vendus » plus cher que ne l'était autrefois le plus pur

» froment, tu ne seras jamais en sûreté sur ton
» trône. »

Les paroles d'un homme mourant font une impression profonde chez tous les peuples de l'Orient; mais les Ottomans y attachent un respect superstitieux. Cet oracle sinistre troubla le sultan, et frappa de terreur son grand-visir. Cabaculak se crut perdu; et pour sauver sa tête, il accusa plusieurs officiers du sérail de causer la cherté du pain par le monopole qu'ils exerçaient, et d'être les coupables auteurs des murmures du peuple. Il inculpa dans cette accusation le kislar-aga, le capitan-pacha, et trente autres grands de l'empire. Mais le visir n'était pas assez puissant pour accréditer une calomnie. La sultane validé, protectrice des accusés, fournit les preuves de leur innocence vraie ou vraisemblable. Cabaculak fut convaincu du moins de négligence. Il ne fut pas même entendu. Sa déposition et son exil furent décidés au même moment. Une saïque vint l'enlever de nuit, et le transporta dans l'île de Négrepont. Les sceaux de l'empire furent donnés à Topal-Osman, pacha de Silistria.

1731. Au milieu de ces orages, il est intéressant de connaître le caractère et les principes poli-

tiques des ministres qui gouvernaient l'empire dont Mahmoud tenait les rênes.

Appelé au trône par des révoltés, ce sultan dirigeait tous ses efforts à prévenir les attentats auxquels il devait sa grandeur. Il trouva à son avénement le sérail soumis à la loi d'un kislar-aga, vieillard d'une sagesse profonde et d'une prudence consommée. Ce ministre intérieur avait su se maintenir depuis trois règnes consécutifs. Témoin des deux révoltes de 1702 et et de 1730, spectateur de la déposition de deux sultans, il avait cru découvrir la cause du mal, et en connaître le remède. Depuis Mahomet II, les sultans avaient remis, avec plus ou moins de succès, leur pouvoir absolu dans les mains des grands-visirs, dont plusieurs étaient restés long-tems en place. Le vieux kislar-aga attribuait à cette vaste puissance, à cette perpétuité de ministère trop favorable à l'ambition, les causes des révolutions si funestes aux princes qu'il avait vu déposer. Il conseilla donc à Mahmoud de retenir dans ses mains le pouvoir suprême, de renouveler souvent ses visirs, et de ne permettre à aucun d'eux de rester plus de trois ans dans cette place trop éminente.

Fidèle à cette maxime politique, Mahmoud travailla moins à sa gloire qu'à sa tranquillité,

et changea ainsi temporairement cette partie de la constitution de l'empire qui, sans être une loi écrite, était un usage établi.

Topal-Osman, le successeur de Cabaculak, méritait d'être mieux jugé pour la gloire du trône ottoman et pour l'intérêt même de son maître. Comme ses talens se sont trouvés appartenir aux hommes d'état de tous les pays, et ses vertus avoir des droits à l'estime de tous les siècles, il est du devoir de l'historien de tirer cet habile, ce noble et généreux grand-visir de la foule des ministres obscurs qui l'ont précédé ou suivi, afin de le faire mieux connaître.

Osman, surnommé depuis *Topal*, ou le boiteux, avait reçu dans le sérail l'éducation réservée autrefois aux seuls chrétiens de naissance, connus sous le nom d'enfans de tribut, condition qui mène aux plus hautes dignités, et que les nationaux briguent aujourd'hui pour leurs propres enfans. Vers l'an 1698, Osman, âgé de vingt-cinq ans, fut chargé de porter au Caire un ordre du Grand-Seigneur. Il s'embarqua à Seïde, en Palestine, sur une saïque qui passait à Damiette. Cette faible embarcation fut rencontrée par une barque espagnole armée en course. Malgré l'inégalité des forces, le com-

bat s'engagea. Osman se signala par cette intrépidité dont il continua depuis à donner tant de preuves. Il tomba percé de coups. Le corsaire espagnol amena sa prise et ses prisonniers dans le port de Malte. La bravoure d'Osman, le bruit peut-être d'une commission dont il était chargé par le Grand-Seigneur, le firent distinguer de ses compagnons d'infortune. Un Marseillais nommé Arniaud, capitaine de port à Malte, se rendit à bord du bâtiment, et témoigna un vif intérêt au jeune Osman. Trouvant un chrétien sensible à son malheur, et confiant comme sont toutes les ames généreuses, le musulman dit au Marseillais : « Puisque tu es » touché de mon sort, fais une belle action; » rachète-moi; tu ne t'en repentiras pas. » Le corsaire exigeait mille sequins. Arniaud, affligé, dit à Osman : « Je te vois pour la première » fois; je ne te connais pas; irais-je donner » mille sequins pour ta rançon? — Nous faisons » chacun ce que nous devons faire, dit le jeune » musulman; il est naturel que je cherche à » recouvrer ma liberté, il est tout simple que » tu te méfies de ma bonne foi. Je n'ai d'autre » garant que ma parole : si tu veux t'en con- » tenter, je te répète que tu ne t'en repentiras » pas. »

Arniaud revint à bord, obtint du corsaire que la rançon d'Osman fût réduite à six cents sequins, et il le racheta. Par les soins de son libérateur, le jeune captif guérit de ses blessures; mais il en avait reçu une si profonde à la cuisse, qu'il en demeura boiteux toute sa vie, ce qui lui fit donner le nom de *Topal*. Osman offrit à son bienfaiteur d'écrire à Constantinople, afin de s'acquitter envers lui, ou plutôt il ne craignit pas de lui proposer de le renvoyer sur sa parole, et de s'en fier à sa reconnaissance. Le généreux Français avait en propriété un bâtiment qu'il mit, avec tout l'équipage, à la disposition de celui qui lui devait déjà la liberté. Topal-Osman arriva à Damiette. Dès le lendemain, il fit présent au capitaine du navire de deux pelisses de cinq cents piastres, et il le chargea de porter mille sequins à son bienfaiteur. Il ne cessa depuis de donner des marques de souvenir et d'amitié au marseillais Arniaud, et des preuves de bienveillance à la nation française. Dans toutes les dignités de séraskier de Morée, de pacha de Romélie, où il parvint de degrés en degrés, il manifesta le même sentiment de reconnaissance de la manière la plus touchante. Enfin, devenu grand-visir, sa première pensée fut de

prier l'ambassadeur de France d'écrire à son ancien patron de venir le voir, lui recommandant gaîment de ne pas perdre de tems, « parce » qu'un visir ne vieillissait pas en place », disait-il.

Arniaud arriva en effet à Constantinople, suivi d'un de ses fils, et avec des présens qui consistaient en orangers chargés de feuilles et de fleurs, en serins des Canaries, et en douze esclaves musulmans qu'il avait rachetés à Malte. Le vieillard, âgé de soixante-douze ans, fut introduit chez le grand-visir, qui le reçut devant toute sa cour avec la plus tendre affection. « Vous voyez, dit-il aux pachas qui l'environnaient, vos frères qui jouissent de la liberté » après avoir gémi dans l'esclavage; ce Français est leur libérateur. J'étais esclave comme » eux; j'étais chargé de chaînes, couvert de » blessures; il m'a racheté, il m'a soigné, il m'a » sauvé. Liberté, vie, fortune, je lui dois tout. » Il a payé ma rançon sans me connaître; il » m'a renvoyé sur ma parole, en me confiant » son propre vaisseau : quel musulman eût été » capable d'une plus grande générosité? »

Et pendant que le vieillard tenait serrées dans ses mains les mains du grand-visir, tous les officiers de sa maison disaient avec étonne-

nement et attendrissement : « Voilà l'aga, le » patron du visir; voilà celui qui a sauvé notre » maître. »

Topal-Osman ajouta à tous les présens dont il combla le capitaine Arniaud et son fils, la permission de faire à Salonique un chargement de bled sans payer aucuns droits de sortie, faveur d'autant plus lucrative que ce commerce était interdit aux étrangers.

Tel était le noble grand-visir que le sultan Mahmoud avait donné pour successeur à tant de ministres ou sans talens ou sans vertus. Topal, également juste, vigilant et ferme, ramena et entretint l'abondance, rétablit la subordination, et réprima la licence, à laquelle il ne semblait plus possible d'imposer le frein des lois. Ami des Français, il leur permit de rebâtir en pierres deux églises qui avaient été brûlées à Galata; il protégea les prêtres catholiques vexés par les prêtres grecs et les ulémas musulmans; enfin il fit rendre aux puissances
1732. chrétiennes des vaisseaux marchands injustement pris par les corsaires barbaresques. Tant de vertus, de talens et d'équité, ne trouvèrent point grâce devant la politique immuable de l'impassible kislar-aga, et devant les intrigues du muphti et de la sultane Validé; tous se réu-

nirent, l'un par système, les autres par calcul, pour accuser Topal-Osman de trop favoriser les giaurs, et pour demander sa déposition à Mahmoud. Ce prince, naturellement juste et doux, qui ne fut jamais cruel que par raison d'Etat, consentit à éloigner son vertueux visir; mais il se refusa à le punir. Il manda Ali-Pacha, qui avait succédé à Rustan dans le commandement de l'armée qui combattait les Persans, et il envoya Topal-Osman le remplacer avec le titre de pacha à trois queues. Ce visir, dont l'ame était grande, les intentions droites, et l'esprit sage et juste, remercia le ciel de ce que son maître ne lui faisait pas demander sa tête en le disgraciant, et ne songea qu'à le bien servir.

Une nouvelle révolution avait encore changé la face de la Perse. Thamas-Kouli-Khan, mécontent que son maître, effrayé des succès de Rustan, eût conclu la paix avec les Osmenslis sans le consulter, était entré dans Ispahan, avait enfermé Schah-Thamas dans une étroite prison, et venait de faire proclamer sophi un fils de ce malheureux prince, mais âgé seulement de six semaines, sous le nom duquel il régnait avec le titre de régent. Schah-Thamas était donc détrôné; le même sort attendait son fils.

Un traité récemment conclu avec la Russie permettait à l'usurpateur de tourner tout l'effort de ses armes contre les Ottomans. En effet, Thamas-Kouli-Khan menaçait Bagdad, lorsque Topal-Osman fut envoyé pour le contenir.

Il marcha contre les Persans avec une armée de cent cinquante mille hommes. Il est remarquable que Mahmoud, ami de la paix et des droits des souverains, fit écrire aux gouverneurs des provinces persanes pour les exhorter à la fidélité envers leur prince légitime, en leur rappelant tous les maux que les révolutions précédentes avaient attirés sur leur pays.

Thamas-Kouli-Khan, à qui la force et l'audace tenaient lieu de titres, ne s'avança pas moins à la rencontre de l'armée ottomane. Le choc de ces deux masses énormes fut terrible. Le combat fut long et opiniâtre; ce ne fut qu'après sept heures de la plus furieuse mêlée que les Persans prirent la fuite, laissant trente-cinq mille morts sur le champ de bataille. Kouli-Khan avait été blessé grièvement dès le commencement de l'action, qui se passa sous les murs de Bagdad. Il se fit transporter à Amadan, et suivi par les débris de son armée, il abandonna son camp aux vainqueurs. Les Ottomans pillèrent les tentes du féroce ennemi

qui, deux jours avant, menaçait de livrer Bagdad à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut, et de traîner dans les cachots d'Ispahan ceux qui échapperaient au cimeterre de ses soldats. Aussi sanguinaires que les vaincus avaient promis de l'être si la fortune les eût favorisés, les Ottomans entrèrent en triomphe dans la ville; et, pour célébrer leur victoire, ils renouvelèrent sur leurs prisonniers les scènes de carnage dont Amurath IV avait souillé sa gloire. Ils élevèrent sur la grande place une pyramide de têtes humaines; spectacle hideux, dont l'exemple semblait oublié depuis Tamerlan. On s'étonnera sans doute qu'un vainqueur du caractère de Topal permît à ses soldats de tels excès; mais, pour mener les Ottomans à la victoire, il n'était pas établi leur réformateur, et leur fanatisme barbare a toujours été une des conditions de leurs succès contre les Persans.

Topal ne profita point de sa victoire. Le défaut de subsistances l'empêcha de s'engager dans les déserts, boulevards presque inexpugnables de la Perse au delà du Tigre; et les ennemis puissans qui l'avaient expulsé du visiriat, la sultane validé, le kislar-aga et le grand-visir Ali, son successeur, n'étaient pas disposés à

concourir à sa gloire. Il sut trouver dans son activité, dans son génie et dans sa réputation même les ressources qu'une haine injuste et une basse jalousie s'obstinaient à lui refuser. Il s'adressa aux tribus arabes voisines de Bagdad, et il en obtint des sommes suffisantes pour payer l'armée, la nourrir, et repousser l'ennemi commun. Les troupes qu'il avait été forcé de disséminer furent réunies. A peine avait-il rassemblé soixante-dix mille hommes, qu'il apprit que les Persans marchaient contre lui, après avoir forcé les défilés que les Ottomans défendaient. « Hâte-toi d'évacuer la Géorgie, écrivait avec » arrogance Thamas-Kouli-Khan à Topal, » ou j'irai t'enlever dans ton berceau comme » un enfant. » Allusion insultante à la litière où Topal-Osman, accablé par la goutte, se faisait porter à la tête de son armée.

1733. L'usurpateur parut devant Kercoud, et fut d'abord étonné de trouver les Ottomans retranchés avec des forces égales aux siennes. Il en vint aux mains sans être plus heureux; Topal le battit une seconde fois, lui tua sept mille hommes, et fit trois mille prisonniers. Il poursuivit les Persans pendant six lieues, jusqu'à la ville de Keilan, sous les murs de laquelle ils essayèrent de tenir tête; mais, sur

ce nouveau champ de bataille, ils eurent la honte d'être battus une troisième fois. Thamas-Kouli-Khan changea alors de langage, et tout en fuyant il envoya demander la paix. Topal-Osman répondit généreusement que son invincible maître ne faisait point de traités avec un usurpateur.

Mais les moyens lui manquaient pour soutenir une attitude si fière. Oublié à dessein, ne recevant aucun secours ni d'hommes ni d'argent en retour des messages et des plaintes continuelles qu'il adressait à Constantinople, il se vit obligé de diviser ses forces pour la seconde fois, et de prendre à Keïlan ses quartiers d'hiver.

Le divan ne s'occupait point de la guerre de 1734.
Perse; tous ses regards étaient fixés sur l'Europe. La mort d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, arrivée récemment, avait amené après elle des troubles qu'il était aisé de prévoir. Son fils, Auguste III, prétendait lui succéder au préjudice de Stanislas Leczinski, que la diète polonaise avait réélu. Stanislas était protégé par la France; l'impératrice de Russie, Anne Iwanowna, crut de l'intérêt de son empire d'accorder son appui au fils du roi Auguste. Une partie de la no-

blesse, qui s'était retirée du champ d'élection, se vit soutenue par une armée russe, et élut ce prince, qui, sous le nom d'Auguste III, fut ainsi opposé au roi Stanislas.

Toutes les puissances de l'Europe prenaient part à cette grande querelle. L'empereur Charles VI soutenait, de concert avec la Russie, l'élection d'Auguste III. L'Espagne et la Sardaigne embrassaient avec la France la cause de Stanislas, qui leur semblait celle de tous les rois. L'Angleterre et la Hollande restèrent neutres, quoique l'empereur comptât sur leur secours, en vertu du traité de Vienne de 1731; mais ces deux puissances abandonnèrent Charles VI, sur l'assurance, donnée par la France, que la guerre ne serait pas portée dans les Pays-Bas. Le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France, employait tous ses efforts pour prouver au divan que l'intérêt de l'empire ottoman n'était pas de favoriser le choix de l'empereur d'Allemagne, mais bien plutôt de soutenir le roi Stanislas, qui, déjà uni à la France par la reconnaissance et par le sang, offrirait à la Porte un allié aussi utile et un ami aussi sûr que l'était le roi très-chrétien. Il pressait donc le ministère ottoman de déclarer la guerre aux puissances protec-

trices du roi Auguste III. Par l'ordre du cardinal de Fleury, le marquis de Villeneuve envoya auprès du khan des Tartares un agent secret, le baron de Tott, gentilhomme hongrois, qui après avoir suivi en Turquie le prince Ragotzki, s'était attaché au service de France depuis 1717. Le négociateur remplit sa mission avec tant d'adresse et de succès, que le khan disait hautement qu'au risque de perdre ses états, il assurerait la couronne de Pologne au roi Stanislas. Mais son concurrent, le roi Auguste, employait des moyens plus efficaces encore. Huit cent bourses furent données au grand-visir Ali, et le khan des Tartares reçut la défense d'entrer dans l'Ukraine, sous peine d'être déposé. Seulement, pour sauver les apparences et voiler de si honteuses manœuvres, le grand-visir annonçait que la guerre allait être déclarée à l'impératrice de Russie, et les préparatifs militaires se faisaient avec autant d'éclat que de lenteur.

Sur ces entrefaites, on apprit à Constantinople que Topal-Osman avait attaqué Thamas-Kouli-Khan, malgré l'inégalité des forces où il était réduit; que les Ottomans avaient été battus, et le brave Topal tué sur le champ de bataille. Les débris de l'armée vaincue avaient

été repoussés jusque par-delà Tauris; et Bagdad était de nouveau menacée. La consternation régna à Constantinople. La mort d'un homme de bien, d'un général aussi aimé qu'heureux, victime des coupables menées d'une basse jalousie, faisaient murmurer ou gémir; et la conduite de la cour ottomane, à l'égard de Topal, semblait d'autant plus odieuse que soixante mille hommes rassemblés en Natolie n'attendaient pour aller à son secours que les ordres du grand-visir, qui n'en donnait pas. La honte consomma l'ouvrage de la haine. La nécessité consacra le pacte qu'Achmet, pacha de Bagdad, fut obligé de conclure avec l'usurpateur persan. En vain le muphti déclara le traité contraire à la lettre et à l'esprit du Coran; en vain Achmet fut désavoué. Les soixante mille hommes campés dans la Natolie se mirent en marche, ayant à leur tête Abdala, pacha à trois queues, beau-frère du sultan, général incapable et présomptueux, qui osa se mesurer avec Thamas-Kouli-Khan, et se fit battre près d'Erivan, laissant quarante mille morts sur le même champ de bataille où Topal avait été trois fois vainqueur. Le grand-visir fut forcé de retourner sur ses pas; il ordonna au pacha Achmet de reprendre le commandement et de

renouer les négociations. Il fallait une victime à la politique ottomane : Abdala fut étranglé, comme infracteur du traité déjà conclu. Sa mort entraîna 1735.
la chute du grand-visir Ali : il fut fait mazul; et cependant ce grand coupable qui méritait de périr reparut, deux ans après, pacha de la Bosnie, une des provinces de l'empire les plus importantes par sa position. La paix fut consommée avec la Perse; mais la Porte abandonna la Géorgie, assura aux Persans le droit de pelerinage à la Mecque, leur permit l'accès de tous les lieux révérés par les musulmans, articles d'autant plus difficiles à obtenir qu'ils touchaient à la religion, qu'ils avaient été toujours demandés et toujours refusés; enfin, pour dernière humiliation, la cour ottomane reconnut pour sophi Thamas-Kouli-Khan.

Ces affronts, reçus aux extrémités asiatiques 1736.
de son vaste empire, furent effacés aux yeux de Mahmoud, parce que le bienfait de la paix en devenait le prix.

L'ambassadeur de France crut les circonstances favorables, et renouvela ses démarches pour que la Porte se déclarât contre l'Autriche et la Russie; mais à cette époque l'empire ottoman avait acquis un sujet de plus, un homme qui avait à cœur de l'éclairer sur ses véritables

intérêts, et à qui son esprit, son expérience et sa valeur connus avaient donné les moyens de le servir utilement dans les armées et dans les conseils. Le fameux comte de Bonneval, d'abord transfuge de la France, entré ensuite au service de l'empereur, devenu le compagnon d'armes, un des meilleurs et des plus brillans officiers du prince Eugène, était depuis long-tems célèbre chez les Ottomans. Ses exploits, son intrépidité, les glorieuses blessures qu'il avait reçues dans une foule de combats, et notamment au milieu de la victoire de Péterwaradin, dont les Impériaux lui devaient la plus grande part, l'avaient mis au rang des ennemis les plus redoutés des musulmans. Ce Français, né pour les aventures extraordinaires plus que pour les grandes choses, également héros de roman et personnage historique, portait la hauteur et la présomption jusqu'au ridicule, avait plus de défauts que de mérite, plus de légèreté, de témérité et d'exaltation, que de talens et de moralité. Un cartel envoyé par lui au prince Eugène, son général en chef, l'avait fait mettre au conseil de guerre, et condamner à une juste punition. Pour s'y soustraire, le comte de Bonneval s'était réfugié à Constantinople. Là, couronnant toutes ses folies et toutes ses fautes par

l'apostasie, il avait embrassé la religion de Mahomet; et descendu par ambition à la condition de renégat, il jouissait à la cour de Mahmoud du rang de pacha sous le nom d'Achmet. Son caractère était peu estimé, sa fidélité suspecte; mais ses talens étaient employés, et ses conseils écoutés, quoiqu'avec précaution. Telle était l'existence de ce célèbre aventurier à la Porte-Ottomane, en 1736, époque de la querelle d'Auguste III et du roi Stanislas. Le comte de Bonneval traversa les projets du marquis de Villeneuve, et conseilla au divan de ne point agir hostilement que la France n'eût promis solennellement de ne pas faire de paix séparée, et de concerter toutes les opérations de la guerre avec le grand-visir. Le traité de Riswick, que la cour ottomane avait le droit d'appeler une défection, avait attiré sur l'empire une suite de malheurs assez déplorables pour servir de leçon de prudence. Cette condition d'un traité offensif avec les ennemis de la foi, contre une puissance catholique, effraya le premier ministre de Louis XV, Fleury, prêtre, évêque et cardinal de la sainte Eglise romaine. Le cabinet de Versailles renonçait donc à tous les avantages d'une diversion si puissante en faveur du roi Stanislas, lorsque la cession de la Lor-

raine, proposée et inespérément acceptée, vint terminer le différent des deux rivaux au trône de Pologne. Auguste III fut reconnu solennellement. L'empire ottoman resta en butte à l'agression de la Russie, que l'empereur d'Allemagne allait infailliblement soutenir.

1736. En effet, le successeur d'Ali-Pacha était à peine nommé au visiriat, que le manifeste de la cour de Pétersbourg arriva à Constantinople, suivi d'une déclaration de guerre. C'était le fruit de la politique incertaine du sultan Mahmoud et de son conseil. Malgré les menaces du grand-visir Ali, le khan des Tartares était entré dans l'Ukraine, et avait insulté le territoire russe; mais cette invasion n'avait été ni désavouée ni soutenue. De son côté, l'impératrice Anne avait dissimulé l'injure, parce que l'entrée d'une armée russe en Pologne était aussi une infraction au traité du Pruth, confirmé à Constantinople en 1712. Mais le traité de Vienne, en assurant le trône de Pologne au roi Auguste III, et pour compensation la souveraineté viagère de la Lorraine au roi Stanislas, avec réversion à la couronne de France, garantissait désormais la neutralité de cette alliée puissante et unique des Ottomans. L'impératrice de Russie profita de ce nouvel état des choses, de ce mouvement

politique qui isolait le sultan Mahmoud, et elle demanda raison de cette invasion de l'Ukraine comme d'une insulte restée impunie, et dont elle exigeait la réparation.

Mahmoud redoutait la guerre plus que jamais; il désira trop tard une diversion de la part de la France, qui se borna à offrir sa médiation. Le divan, injustement offensé de cette neutralité, préféra l'intervention de l'Angleterre et de la Hollande réunies à celle de l'empire d'Allemagne. Les Ottomans pouvaient-ils oublier quel intérêt cette dernière puissance avait à leur nuire? Ils s'aveuglèrent volontairement, car l'empereur Charles VI, en acceptant le rôle de médiateur, prétendit devoir armer éventuellement en faveur de la Russie, qui lui avait envoyé des troupes auxiliaires dans la querelle de la succession au trône de Pologne.

Cependant l'armée russe ouvrait la campagne de 1736; le sultan, pour ne pas exaspérer des ennemis qu'il espérait encore ramener à la paix, au lieu de faire conduire aux Sept-Tours l'ambassadeur russe, le renvoya sous l'escorte d'un détachement de janissaires, jusque sur la rive droite du Niester, l'ancien Tyras de la Dacie, qui donnait encore à cette époque, à l'empire ottoman, une vaste limite de déserts.

Les Russes étaient commandés par Munich; général dont le nom seul rappelle les talens et l'inflexible rigueur, qui fut pour eux ce que le lacédémonien Xantippe était pour les Carthaginois, et qui plia ces hommes sauvages, intrépides et passifs à la discipline admirable qu'ils ont toujours conservée depuis. Munich les mena ravager la Crimée.

Cette riche et grande presqu'île est jointe au continent par une langue de terre appelée l'isthme de Précop ou d'Orcapi. Des lignes gigantesques, dont la nature fut le premier ingénieur, dominent de quarante pieds sur la plaine inférieure : deux murs leur servent d'épaulement sur une étendue de trois quarts de lieue.

L'impéritie et l'imprévoyance avaient empêché les Tartares de savoir que ces lignes inattaquables de front, pouvaient être tournées. Munich n'essaya pas de les prendre d'assaut; il fit passer à son armée un bras de mer marécageux, mais guéable; et il pénétra dans la Crimée par la langue de terre très-étroite qui en prolonge parallèlement la côte orientale. Sans dessein ni espoir de s'y maintenir, il y apparut pour la piller, et alla mettre ensuite le siége devant Azoff.

1736. Le marquis de Villeneuve offrit de nouveau

la médiation de sa cour, dont les bons offices ne pouvaient pas être suspectés; la France avait le même intérêt que l'Angleterre et la Hollande à ce que les Russes fussent exclus de la navigation de la mer Noire, avantage que devait leur assurer l'occupation de la Crimée et des pays voisins des bouches du Boristhène. L'ignorance politique du sultan et de son divan, ne pouvait se comparer qu'à leur aveuglement volontaire. Le baron de Tott alla trouver le grand-visir dans son camp de Bender, pour l'engager à faire la paix avec la Russie, dût-il céder Azoff, dont la prise étoit peu importante, si la Porte se réservait le droit de fortifier Cuban, situé à l'entrée de la mer de Zabache. Le grand-visir ne lui répondit que par des plaintes sur la conduite inconséquente de la France, qui, après avoir engagé les Ottomans à prendre les armes, venait aujourd'hui lui conseiller de les quitter honteusement. « Nous » vous conseillions la guerre il y a trois ans, » répondit avec franchise le négociateur, pour » les intérêts communs de notre empire et du » vôtre : aujourd'hui, nous vous conseillons » la paix uniquement pour vous. »

Le ministre de l'empereur, M. de Talleman, trouva moyen d'exclure de la médiation la

Hollande et l'Angleterre; resté seul, il ne tarda pas à prouver aux Ottomans que son maître n'était pas le moins perfide de leurs ennemis.

1737. Niémurow, ville frontière de la Pologne, fut indiquée pour le lieu où se tiendrait le congrès pacificateur.

Cependant les plénipotentiaires russes n'arrivaient pas; mais Munich, à la faveur des préparatifs de paix s'était avancé sous les murs d'Oczakoff. Cette forteresse, située sur la rive droite du Boristhène et près de son embouchure, n'avait pour seule défense qu'un fossé et un chemin couvert; mais elle renfermait vingt mille hommes de garnison. La fortune seconda Munich: une bombe, lancée du camp russe, mit le feu à la ville; trois magasins à poudre sautèrent dans l'incendie; des bataillons entiers d'assiégeans furent ensevelis sous les débris des édifices qui retombaient mêlés aux membres épars de plusieurs milliers d'assiégés. C'est le moment que choisit Munich pour donner le signal de l'assaut; les Russes, épouvantés, hésitent à marcher dans les flammes; leur général fait pointer une batterie de canons derrière eux, et les force ainsi de s'emparer d'Oczakoff embrâsé. Kilbournou, la clé du Niéper, ouvre ses

portes à des vainqueurs que les fléaux de la nature n'arrêtent pas.

Quatre armées autrichiennes s'avançaient sur le territoire ottoman sous l'ombre de la prétendue négociation qui commandait la sécurité à la bonne foi musulmane. Le comte de Sakendorf, le général Schmettau, le comte François de Wallis, le prince de Saxe-Hildbourghausen dirigeaient ces attaques ; la Servie, la Bosnie, la Valachie, étaient envahies à la fois. Le plénipotentiaire impérial leva le masque, et déclara qu'avant de traiter, chaque puissance entendait rester en possession de ses conquêtes ; qu'ainsi la Valachie et même la Moldavie, où le général Wallis avait envoyé lever des contributions, appartiendraient à l'Empereur son maître, et que sa médiation était à ce prix. Il n'en fallut pas davantage pour que les ministres ottomans rompissent avec indignation les conférences de Mémirow, et se retirassent. 1737.

Mais ce fut avec plus de fureur que de consternation qu'on apprit à Constantinople des nouvelles qui semblaient si alarmantes et si désastreuses. L'indignation fut générale, et se porta toute entière sur l'inaction et la pusillanimité du grand visir Ismaël-Pacha, général

inepte dont l'histoire a presque oublié de consigner même le nom dans ses annales. Il restait sous les murs de Bender à la tête d'une nombreuse armée, oisif et timide spectateur des conquêtes et des progrès des Russes et des Impériaux réunis. Pour apaiser les clameurs universelles, Mahmoud envoya au camp le sélictar Aga, avec ordre de déposer Ismaël, de mettre à mort son kiaia, et de confier les sceaux de l'empire à Sighen, pacha à trois queues.

1737. Mais autant la guerre de Russie, dont le théâtre ordinaire était un climat froid, sous des jours courts et dans des déserts stériles, effrayait et dégoûtait les Ottomans, qui la regardaient comme réprouvée par leur loi religieuse, en ce que l'inégalité des nuits troublait l'habitude de leurs pratiques de piété, autant ils se portaient avec ardeur à aller combattre dans la Hongrie, qui leur offrait un terrain connu, et l'espérance si souvent réalisée d'un riche butin. Aussi, dès le jour même où les Ottomans prirent l'offensive contre les Impériaux, tout changea de face dans la fortune de ces derniers. Le comte de Seckendorf avait pris Nissa, et se préparait à assiéger Widin sur le Danube. Le nouveau grand-visir vint l'attaquer; et, sous

les yeux même du sélictar qui lui avait apporté le sceau impérial, il tua quatre mille hommes à Seckendorf, et fit quinze cents prisonniers. Le général de Charles VI vit reprendre Nissa, et fut forcé d'évacuer la Servie.

En Bosnie, le prince de Saxe-Hildbourghausen fut plus malheureux encore : il avait formé le siége de Bagnanluk, sa capitale ; les Ottomans attaquèrent ses retranchemens, les forcèrent, et remportèrent sur lui une victoire complète : ainsi ce prince, jouet de la fortune, se préparait de bonne heure aux échecs par lesquels il était destiné à figurer dans l'histoire, et qu'il devait un jour, sur un autre théâtre, et contre d'autres ennemis, couronner par la déroute de Rosbach.

Le prince Eugène était mort depuis deux ans, et la victoire n'accompagnait plus les drapeaux autrichiens. L'audacieux et brave pacha Achmet, comte de Bonneval, animait les Ottomans de sa haine et de son exemple : il leur apprenait à vaincre des ennemis qu'il connaissait. Aussi intrépides dans la défense que dans l'attaque, on vit les musulmans résister au nombre seulement de deux cents dans la petite place d'Uzitza, et n'en sortir que par la capitulation la plus honorable.

1737. Ce fut avec des transports de joie qu'on signala à Constantinople le retour de Sighen : l'empire ottoman n'était plus accoutumé aux triomphes. Le sultan tira de son obscur asile de Rodosto, le prince Ragotski, le proclama vaivode de Transilvanie, et déclara qu'il le ferait accompagner par une armée à l'ouverture de la campagne prochaine : on ne parlait plus de paix au sérail ; mais au contraire il s'agissait désormais de ne plus quitter les armes qu'après la conquête de Belgrade, de Bude et de Témeswar.

Le palais impérial de Vienne présentait un aspect bien différent. Charles VI, humilié des affronts qu'il retirait d'une guerre commencée sous de honteux auspices, faisait arrêter le comte de Seckendorf, et essayait de le rendre responsable des malheurs de la campagne. Il demandait sous main que les conférences se rouvrissent à Niémirow.

Les Ottomans, plus indignés d'avoir pour ennemi le perfide souverain qu'ils avaient choisi pour arbitre, qu'enflés de leurs succès, annoncèrent à l'ambassadeur de France que le Grand-Seigneur, ami de la paix, allait mériter, par une nouvelle campagne, que ses ennemis

lui offrissent des conditions honorables et avantageuses, et qu'il n'écouterait aucune proposition que sous la médiation du roi Louis XV et de son ministre.

La campagne de 1738 s'ouvrit par le siége d'Orsowa que vint former le pacha Elias. Les Impériaux, ayant à leur tête François de Lorraine, grand-duc de Toscane, le forcèrent à l'abandonner; mais, à l'arrivée du grand-visir, les Ottomans attaquèrent de nouveau, poussèrent les Impériaux jusqu'à Hsehadia qui tint dix jours. Cette place était d'autant plus importante, qu'elle favorisait les approches d'Orsowa. Le grand-visir avait ordre de s'en emparer à quelque prix que ce fût; sa nombreuse artillerie foudroya la place resserrée par des hauteurs, défendue par le Danube, mais commandée sur les deux rives : bientôt la place et le fort n'offrirent plus que des brèches et des ruines; ce ne fut que réduit à cette extrémité que le commandant consentit à capituler. Semendria et Sgnicalée suivirent l'exemple d'Orsowa. 1738.

Mais moins heureux en Transilvanie, le prince Ragostki ne fut joint que par un petit nombre de mécontens; son expédition échoua,

et le vaivode titulaire d'une province à reconquérir, revint chercher un asile dans le camp du grand-visir victorieux.

1738. En effet, la prise de Belgrade manquait seule à la gloire de Siéghen. La saison trop avancée le força de se borner à couvrir Nissa que les Impériaux menaçaient, et d'ajourner le siége de Belgrade à la campagne suivante. Malgré ses succès, son absence de Constantinople l'exposait aux intrigues secrètes des nombreux ennemis qui cherchaient à le perdre. Il fut averti qu'il se formait une trame contre lui; et, sous prétexte d'aller couronner l'œuvre glorieuse de la guerre, par le bienfait si desiré de la paix, il revint dans la capitale pour voir ses ennemis en face. Le sultan lui-même alla au-devant de son grand-visir triomphant; il le reçut en sauveur de l'empire, et prit soin de signaler son retour par le plus solennel et le plus pompeux accueil. Ce fut au bruit des acclamations et des transports d'un enthousiasme général, que le peuple vit Siéghen déposer aux pieds de son maître et l'étendard de Mahomet, et les clefs des quatre places fortes conquises pendant la campagne.

Le présomptueux Siéghen parlait de paix,

mais à des conditions qui la rendaient impossible : il voulait que la Transilvanie, où Ragotski n'avait reparu que pour s'enfuir, rentrât dans le droit d'élire ses souverains; il exigeait que toutes les places conquises fussent abandonnées aux Ottomans; qu'enfin les Russes, dont les armes avaient été heureuses, restituassent la ville d'Azoff, renonçassent à jouir de la mer Noire, et même à régner sur un seul coin de ses rivages.

Aveuglé par l'éclat de ses services et de 1739
leur récompense, il eut l'imprudence de se croire assez puissant pour braver ses ennemis personnels, comme il bravait les ennemis de l'empire : il essaya de lutter contre le kislar-aga, et d'ébranler son autorité sur les vieux fondemens dont l'habitude et la confiance du sultan faisaient les appuis. La perte de Siéghen fut jurée par le kislar-aga et la sultane validé; et au moment où sa noble ambition le berçait des illusions les plus vastes, au moment où il partait pour aller reprendre à Andrinople le commandement de l'armée et le cours de ses succès, le capidgi-bachi vint lui demander le sceau impérial, et lui intimer l'ordre d'aller en exil dans une île de l'Archipel : la reconnais-

sance de son maître se borna à lui laisser le choix du lieu.

1739. Le pacha Elias, le conquérant d'Orsowa, fut le successeur de Siéghen. Peu effrayé de l'exemple de son prédécesseur, le nouveau grand-visir alla prendre sa place, parce que, dans l'empire des sultans, les dignités ne se refusent pas, et que la première ambition d'un ottoman est d'obtenir, et sa dernière inquiétude de prévoir s'il conservera. Elias rassembla toute l'armée à Widin; et afin de prouver à tous qu'il ne faisait la guerre que pour conquérir la paix, il invita l'ambassadeur de France à venir le joindre dans son camp, sous les heureux auspices et le noble caractère de médiateur éventuel.

Les dispositions hostiles les plus menaçantes sembloient repousser les espérances de cette paix.

Munich se préparait à attaquer Ehvezim. Le khan des Tartares, renfermé dans sa presqu'île, attendait, pour faire une sortie, que les Russes se portassent imprudemment sur les frontières occidentales de l'Empire ottoman. Les Impériaux, quoiqu'ils n'eussent que vingt-cinq mille hommes, s'approchaient de Semendria avec une confiance que ne motivaient ni

des succès ni les talens de leurs généraux. Cent trente mille musulmans passèrent la Morawa, et avancèrent jusqu'à Krotska, qui avoisine Belgrade. L'armée impériale les attendait, postée sur les hauteurs; son camp fut attaqué et forcé: le comte Wallis, qui commandait, se retira avec perte sous la ville qu'il n'avait pas même l'espoir de défendre long-temps. Le grand-visir le suivit, le battit une seconde fois, le força à repasser la Save, et à se renfermer dans Belgrade. Maître du cours du Danube, secondé d'une nombreuse artillerie qui foudroyait les remparts, Elias avait poussé les tranchées jusqu'au glacis de la place; les janissaires, animés par le succès, murmuraient de ce qu'on ne donnait pas le signal de l'assaut, quoique les brèches ne fussent pas encore praticables. Le grand-visir, qui méritait de vaincre, puisqu'il savait conserver dans la fortune quelque modération et quelque humanité, envoya sommer la ville de se rendre, et inviter Wallis à céder au sort des armes, en épargnant le sang des hommes. Ce général reconnut la loi de la nécessité, et répondit à la sommation par des propositions de paix. Le grand-visir, plein de sagesse et de prudence, consentit sur-le-champ à traiter, mais il prétendit dicter la loi.

Aidé du reïs-effendi et de l'habile Mehemet-Raghib, qui illustra depuis le visiriat sous le nom de Raghib-Pacha, Elias s'aboucha avec le général Wallis et le comte de Neiperg, en présence du marquis de Villeneuve, ambassadeur de France. Les plénipotentiaires impériaux n'offrirent de rendre que la partie de la Valachie et de la Servie qu'ils n'étaient plus en état de conserver, l'île et la place d'Orsowa, avec la réserve que les fortifications seraient entièrement détruites.

Le grand-visir, plein de cette noblesse et de cette fierté ottomane qui allie toujours des idées religieuses à des sentimens de modération, répondit avec dignité que la mauvaise foi des Autrichiens était la seule cause de la guerre; que Dieu avait armé les musulmans, et s'était déclaré pour le parti le plus juste. Il insistait sur la reddition de Belgrade : « Comme je n'ai » qu'un Dieu, dit-il, je n'ai qu'une parole : » Belgrade, et Belgrade fortifiée sera remise à » mon sublime empereur; il n'accordera la » paix qu'à ce prix. »

Wallis et Neiperg déclarèrent de leur côté qu'ils ne consentiraient pas à cette clause honteuse, et ils firent cette déclaration au milieu du camp ottoman, entourés des menaces et des cris de fureur d'une soldatesque indisciplinée; aussi

virent-ils les cimeterres levés sur leurs têtes; et malgré la sauvegarde du droit des gens, leurs personnes et leur caractère public furent au moment d'être outragés; ils persistèrent néanmoins et assurèrent qu'ils aimeraient mieux périr sous le fer musulman que d'être décapités à Vienne pour avoir trahi les intérêts de leur patrie et de leur souverain.

Les négociations allaient être rompues, lorsque le marquis de Villeneuve imagina de proposer aux plénipotentiaires impériaux de rendre la ville de Belgrade dans l'état où elle était en 1717, c'est-à-dire avant que ses nouveaux ouvrages l'eussent rendue presqu'imprenable. Wallis et Neiperg acceptèrent cette ouverture qui leur permettait de composer sans honte avec la nécessité; mais ce fut avec la plus grande peine que l'ambassadeur de France parvint à faire sanctionner ce terme moyen par le grand-visir. Enfin la paix de Belgrade fut signée le 1er septembre 1739.

L'empereur d'Allemagne céda à la Porte 1739.
Belgrade, Sabacz, Orsowa avec la Servie et la Valachie autrichienne : le Danube, la Save et l'Unna furent de nouveau reconnus pour limites ds deux empires ; enfin, de toutes les cessions qui avaient été faites à l'Autriche par

14.

le traité de Passarowitz, elle ne conserva que le bannat de Témeswar : ainsi les fruits des mémorables journées de Péterwaradin et de Zenta se réduisirent, pour les vainqueurs, à des funérailles. Telle est la loi de la fortune, cette reine du monde; si la gloire militaire ne se payait pas par ses mains dans ses propres prestiges, elle n'offrirait, le plus souvent, que des sacrifices à la mort et au génie du mal.

1739. L'ambassadeur de France stipula également au traité de Belgrade pour l'impératrice Anne qui l'avait honoré de ses pleins-pouvoirs. Cette souveraine victorieuse, mais fatiguée, redoutable, mais inquiète, se voyait abandonnée par l'empereur Charles VI, qui, pour faire excuser cette défection, avait feint d'être indigné d'une paix plus utile, il est vrai, pour lui qu'honorable, et avait fait arrêter et mettre en jugement le feld-maréchal Wallis et le comte de Neiperg qui avaient rempli leur devoir.

Aussi, malgré la prise de Choczim, qui suivit de près le traité de Belgrade, mais ne changeait rien à des chances qu'il devenait dangereux de courir, l'impératrice de Russie, restée seule belligérante, s'empressa d'accéder à la paix; elle la signa un mois après

l'empereur Charles VI ; elle rendit toutes ses conquêtes, Choczim et la Moldavie. La démolition d'Azof fut consentie ; il fut interdit aux Russes d'avoir ou de construire aucun navire armé ou vaisseau marchand sur la mer Noire, mais la navigation leur fut permise sous les pavillons avoués. Il n'en est pas moins vrai que cette guerre brillante, mais ruineuse en hommes et en argent, qui coûta à la Russie plus de cinquante mille de ses vétérans, se termina pour elle par une paix, qui n'était pas sans avantage ; elle fut déclarée perpétuelle, tandis que celle de l'Autriche porta le nom accoutumé de trève, et ne fut qu'un lien de la durée de vingt-sept ans. Le traité de Belgrade effaça pour les Russes la honte de celui de Pruth ; il les délia, sous les rapports de conscience publique entre les nations, de toutes les obligations tacites ou mal remplies que Pierre I avait consenties. Le traité de Belgrade annula tous les pactes antérieurs, et cet affranchissement fut aussi favorable à l'ambition de la Russie qu'éventuellement fatale à la Porte : enfin, dans la hiérarchie politique, les souverains russes acquirent un rang de plus : le Grand-Seigneur consentit à donner à sa majesté czarienne le

titre d'empereur. Vaine circonstance en apparence, mais surcroît réel de puissance et de considération, puisque de peuple à peuple les mots font les choses, et surtout aux yeux des Ottomans, et que, dans la rivalité naissante et bientôt inégale des Russes et des Musulmans, chaque pas progressif d'un côté, chaque pas retrograde de l'autre sont également à remarquer.

1740. La paix de Belgrade consacra en quelque sorte le crédit de la France auprès de la Porte ottomane ; ce crédit était fondé sur l'amitié, la confiance et l'intérêt respectif des deux puissances. Le marquis de Villeneuve invoqua ce dernier mobile, et amena le divan de Constantinople à faire un traité d'alliance défensive avec la Suède. Cette couronne, limitrophe de la Russie, son ennemie par politique et par position, n'était plus assez forte pour attaquer, mais n'était pas devenue assez faible pour ne pas promettre dans l'occasion une diversion utile en faveur de la Porte. Le sultan consentit que les dettes contractées par Charles XII envers Achmet III fussent acquittées par le don d'un vaisseau de guerre et de trente mille fusils, et les Suédois furent admis aux rang des alliés de l'empire ottoman.

Le marquis de Villeneuve, dont la sagesse

et l'habileté avaient su consommer le grand et difficile ouvrage de la paix, sans heurter aucun orgueil ni blesser aucun intérêt, fut comblé de tous les témoignages de reconnaissance: il n'accepta que le portrait de l'empereur Charles VI; mais de la part de la Porte, il fut récompensé dans la nation française qu'il représentait par de nouveaux priviléges accordés au commerce, et par l'abolition de quelques impôts qui y mettaient des entraves gênantes et onéreuses.

Le grand-visir Elias, loin d'être récompensé, tomba en défaveur. Le sultan, fidèle au système de politique domestique qu'il avait adopté, lui retira les sceaux de l'empire pour les confier au caïmacan Achmet.

Le traité de Belgrade donna à l'empire 1740.
ottoman l'espérance d'une longue tranquillité. Le sultan Mahmoud, plus inquiet de ses propres sujets que de ses ennemis, avait prouvé qu'il préférait la modération à la gloire; l'année 1741 plaça l'équité de son caractère, et la sagesse de sa politique, dans un jour aussi nouveau qu'admirable.

La mort de l'empereur Charles VI, der- 1741.
nier mâle de la maison d'Autriche Hapsbourg, armait toutes les puissances de l'Eu-

rope chrétienne, pour dépouiller de la succession Marie-Thérèse, sa fille aînée. Charles n'avait assuré ses droits héréditaires que par une pragmatique-sanction, et ne lui avait laissé pour la soutenir que des finances en désordre et une armée en mauvais état. La jeune princesse n'avait presque pour elle que la force de son caractère et la justice de sa cause; ses droits lui étaient contestés par l'électeur de Bavière, par l'électeur de Saxe et par le roi d'Espagne, Philippe V; mais d'autres puissances intervenaient hostilement dans la querelle; Frédéric second, roi de Prusse, armait pour recouvrer, disait-il, la Silésie; le roi de Sardaigne pour rentrer dans le duché de Milan; la France, enfin, favorisait cette ligue de l'avidité et de l'ambition contre la faiblesse, uniquement pour abaisser la maison d'Autriche son ancienne rivale; car les haines politiques sont toujours tacitement ajournées jusqu'à l'occasion.

Malgré le crime d'une telle spoliation, malgré l'opprobre d'une telle connivence, toutes ces puissances chrétiennes marchaient pour dépouiller l'auguste orpheline qui n'avait pas un seul appui sur le continent européen.

Quel peuple devait sourire avec plus de joie

que les Ottomans à cette guerre honteuse et universelle? Quels vœux plus ardens pouvaient-ils former que de voir leurs ennemis se massacrer entr'eux? Cependant, au premier bruit de cette lutte condamnable, le sultan de cette nation qui ne faisait jamais de paix avec les chrétiens sans demander pardon à Dieu, sans représenter à son prophète qu'il y était forcé par la nécessité; le sultan de cette nation, dont la religion fut établie les armes à la main, dont la vocation et le devoir sont de la propager par la même voie, le sultan Mahmoud envoya des lettres à tous les princes chrétiens pour les inviter à se réconcilier, et pour leur offrir sa médiation.

Voici ce qu'écrivait, au nom de son maître, aux cours de l'Europe, le grand-visir de la Porte ottomane, dont jusqu'alors les relations politiques avaient porté l'empreinte sauvage du fanatisme, de l'orgueil et du mépris: 1741.

« Un pacte tacite rapproche tous les hommes: » cet instinct fraternel est né de la conscience » d'une origine commune. Les états ne sont » que les membres d'un même corps; et si » l'harmonie est la loi conservatrice, la paix » est son devoir religieux. La guerre est un

» remède violent auquel il ne faut avoir recours
» qu'à la dernière extrémité, que pour rendre
» la société à son système naturel et néces-
» saire, que pour la rendre à la paix. La paix
» est la source du bonheur public; la paix
» est agréable à Dieu; la paix est utile aux
» hommes, et, c'est, après la vie éternelle, la
» seule fin que doivent se proposer les princes
» qui aiment la justice.

» En effet, quelle âme sensible, quel être
» humain ne frémit pas de tous les maux
» qui accompagnent la guerre! des ruisseaux
» de sang abreuvent les campagnes; les vain-
» queurs ne sont pas plus épargnés que les
» vaincus par l'ange de la mort; les hideuses
» maladies contagieuses suivent les pas des
» combattans, les attaquent, les abattent,
» les dévorent jusque dans les bras de la
» victoire, et les jettent enfin dans l'ignoble
» fosse où la mort les confond et les éga-
» lise avec les animaux eux-mêmes, et c'est
» ainsi qu'elle punit les hommes dégradés,
» d'avoir imité la férocité des bêtes dans leurs
» fureurs insensées.

» L'affreux génie du mal, en poussant le
» cri de guerre, tranche de sa flamboyante
» épée le lien des nations: plus de commerce
» entre les frères; le droit du plus fort rede-

» vient le code des enfans d'Adam ; le sang
» ou les larmes des victimes attestent sur ses
» tables d'airain que chaque vertu a retrouvé
» son outrage, la faiblesse son bourreau,
» l'innocence son oppresseur, et la pudeur son
» sacrilége : c'est pour prévenir le retour de
» tant de crimes et de tant de malheurs, c'est
» pour remplir les vues de Dieu, que mon
» sublime empereur, qui n'est rien moins que
» l'ombre de ce Dieu sur la terre, invite les
» princes chrétiens à se réconcilier, et leur
» offre sa puissante médiation. »

Le refus que firent les princes chrétiens d'accéder à de si nobles représentations n'intéressa pas assez la gloire de Mahmoud pour provoquer son ressentiment; sa politique n'en devint pas plus ambitieuse. Il persévéra dans son système de conserver la paix au dehors, pour être mieux assuré de la tranquillité au dedans ; toutes ses vues semblaient concentrées dans l'intérêt de sa sûreté personnelle. Spectateur passif de cette lutte sanglante que la paix d'Aix-la-Chapelle termina en 1748, Sultan-Mahmoud, loin d'y intervenir offensivement, alla au contraire au-devant des inquiétudes de la cour de Vienne, et consentit à convertir, avec la nouvelle maison d'Autriche, en

paix perpétuelle, la trève de vingt-sept années qu'il avait stipulée avec l'ancienne.

Arrêtons-nous un moment : le cours tranquille d'une période de dix années permet à l'historien de jeter sur l'empire ottoman et sur sa situation intérieure, un coup d'œil qui ne sera ni sans importance ni sans intérêt, puisqu'il développera dans son corps politique de nouveaux germes de dissolution.

Sultan-Mahmoud n'était plus dirigé par le vieux kislar-aga, dont l'expérience lui était si utile, quoique ses vues manquassent de grandeur et d'étendue. Ce vieux ministre, inflexible et froid comme le temps dont il était devenu l'image vivante, avait vu passer une longue suite de visirs sans partager leur instabilité; il venait de mourir à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Un jeune noir, né dans l'île de Bornéo, avait trouvé la route de la faveur et de la fortune : Bekir-Aga (c'est ainsi qu'on le nommait) était le favori du kislar-aga, et il devint à sa mort celui du sultan lui-même. Ce noir africain, âgé de trente-trois ans, n'avait ni la sagesse, ni le grand sens, ni l'expérience de son habile prédécesseur. Plein de fougue et d'ambition, il ne se vit pas plutôt en possession d'un pouvoir sans bornes

qu'il brûla d'en faire usage ou plutôt d'en abuser; son caprice devint son guide, et sa cupidité sa loi; les diamans, les bijoux du plus beau travail et du plus grand prix étaient les objets journaliers de sa convoitise: on aurait dit que du fond de son voluptueux palais, il avait les yeux toujours tournés vers l'Egypte et vers le Caire, ce triste lieu qui attend les kislar-agas disgraciés, où les plus prévoyans arrivent préparés d'avance à charmer les ennuis de l'exil en s'entourant des prestiges du faste le plus insolent.

Aucune injustice, aucune prévarication, aucun scandaleux trafic de la puissance et de la faveur ne coûtaient à l'avide kislar-aga, ce demi-homme chez qui la nature outragée avait laissé pour toute passion l'amour de l'or.

Un jeune esclave de vingt-deux ans, nommé Soliman-Aga, et l'arménien Jacoub, étaient les ministres avoués qui lui servaient d'instrumens. La maxime familière de Bekir était qu'aucun sujet de l'empire ne devait posséder plus de six mille dollars, et son active avidité les menaçait tous de ne pas leur laisser un seul aspre.

L'insatiable triumvirat pompait l'or dans toutes les sources : à l'aide des promesses ou

des menaces il en obtenait de l'ambitieux qu'ils séduisaient, du faible qu'ils frappaient de terreur, de tous, quels qu'ils fussent, et tous étaient réduits au silence. Ce brigandage avait son cours ouvert et son tarif connu. Le peuple en accusait l'africain Bekir, l'esclave Soliman, l'arménien Jacoub, selon que l'un des trois avait été son spoliateur direct; mais tous en reportaient la honte et le reproche sur le sultan qui ne pouvait ou ne devait pas ignorer les exactions de son ministre.

Il est vrai que l'adroit Bekir flattait avec soin, dans son maître, les goûts et les inclinations qu'il avait eu l'art d'étudier.

Mahmoud aimait le luxe et la munificence; plein de talens et de connaissance, il protégeait les arts et les cultivait avec quelque succès. Il voyait donc avec complaisance les pierreries, les belles porcelaines, les bijoux rares que Bekir prenait soin sans cesse de mettre à ses pieds comme des gages d'adoration. Mahmoud, les yeux éblouis, ne s'informait pas de quelle source venaient ces présens, ni de ce qu'ils avaient coûté de larmes. Tout impur qu'il était, cet or inique, dont Bekir lui offrait à peine le zécath, (dixme religieuse ordonnée par le Coran), cet or provoquait,

chez Mahmoud, tous les désirs de la magnificence en lui donnant les moyens de les satisfaire; il se plaisait à faire exécuter, en Europe, des ouvrages d'art, dont lui-même inventait le dessin; joignant un goût naturel à la somptuosité, il faisait décorer des palais; mais doux et humain par caractère, plus dépouillé qu'aucun des princes de la maison ottomane l'eût jamais été, des craintes ou des défiances d'une politique de traditions, on le vit porter le luxe, la recherche et jusqu'aux agrémens de la vie, dans les appartemens du sérail destinés à renfermer les princes de la race impériale, tristes retraites auxquelles il n'avait manqué jusqu'alors que le nom de prison.

Mais ce goût de volupté, de magnificence et de luxe rendit Mahmoud responsable du mal le plus réel et le plus durable. Il acheva d'effacer le dernier vestige de la simplicité des mœurs, de l'esprit de frugalité qui distinguaient autrefois sa nation. Les exemples des souverains sont contagieux, et les passions favorites de Mahmoud devinrent les habitudes de ses sujets. Il introduisit le goût et le besoin du luxe dans son empire : l'avidité, vice universel et héréditaire des Ottomans, l'avidité s'accrut : tout moyen parut légitime pour la satisfaire. Les riches

devinrent prodigues; appauvris, ils devinrent oppresseurs: la justice, les dignités, les places se vendirent à l'encan, et la perte des mœurs amena les malheurs du peuple.

C'est ainsi que Békir-Aga ne dépouillait presque que des spoliateurs : mais, placé au plus haut degré de la faveur, il crut que l'impunité des outrages qu'il faisait à la justice vulgaire pouvait s'étendre avec le même succès de l'oubli de toute décence, au viol des lois écrites et du culte extérieur consacré par la religion nationale. Il eût suffi peut-être, pour le perdre, de l'imprudence qu'il fit de s'aliéner les janissaires, en retenant la paie de quelques compagnies, et surtout en détournant l'argent assigné à la reconstruction de quelques odas qui avaient été récemment incendiés : mais le comble de la démence en lui fut de soulever le corps le plus redoutable de l'Etat, celui de l'uléma.

Un homme qui avait un procès devant le mollah de Scutari, eut recours à la protection de Békir-Aga et de ses deux agens. L'or lui ayant assuré leur bienveillance, ils engagèrent le mollah à prononcer en faveur de leur protégé. Soit que ce juge eût un fonds de probité, ou que les présens de la partie adverse lui

donnassent une fausse conscience, vertu relative fort à l'usage des Ottomans, il se refusa aux sollicitations, même aux menaces, et persista à déclarer qu'il ne serait que juste. Békir, irrité de se voir bravé par un mollah, s'en vengea par une insulte publique, que n'eût pas osé se permettre le plus absolu des sultans.

Le jour où le procès fut jugé, dès que le mollah eut prononcé la sentence qui condamnait le protégé du kislar-aga, un tchoadar, ou valet-de-pied envoyé par lui, leva le fouet que ces officiers-domestiques portent à leur ceinture; et non content d'en menacer le juge en plein divan, il poussa l'insolence jusqu'à le frapper. L'outrage était sans exemple: le mollah demanda justice de l'insulte faite en sa personne, aux lois et à la religion; il en poursuivit la vengeance solennelle. Le muphti le renvoya devant le grand-visir. Ce premier ministre chercha par tous les moyens à apaiser le mollah, qui refusa toute espèce de réparation; il rejeta même la dignité de mollah d'Econium, le siége le plus ambitionné de tout l'empire. L'uléma entier embrassa la cause d'un de ses membres avec l'animosité la plus menaçante: et ce qui acheva de la combler, c'est que, pendant que le grand-visir interpo-

sait avec tant de zèle son inutile modération; Békir récompensait son tchoadar, en le chargeant, tout en l'éloignant, de la mission la plus lucrative.

Le kislar-aga et ses deux complices virent le terrible orage qui se formait contre eux; et, ne pouvant pas imposer silence au mollah, ils conjurèrent sa perte. Aveuglés par la fureur, ils ne consultèrent point la prudence, et dédaignèrent même de cacher sous d'autre voile que celui de la nuit de quelles mains serait parti le coup qu'ils méditaient. Des assassins étranglèrent le mollah et sa fille dans leurs lits; et, par un artifice grossier, on scia les piliers de bois qui supportaient la maison, de manière à la faire écrouler, et laisser croire que les deux victimes avaient péri ensevelies sous les ruines.

Mais le moment et les circonstances du crime ne permirent aucun doute à l'indignation publique. Tout l'uléma jura de venger, à quelque prix que ce fût, la mort du mollah. Quelques commandans de janissaires entrèrent dans le complot : des conciliabules furent tenus nuitamment. On résolut de demander au sultan les têtes des trois scélérats, des trois monstres devenus le fléau et l'opprobre de l'empire. Cette

juste conspiration s'arrêtait à la personne du sultan, que tous se promettaient de respecter s'il livrait les coupables.

Mais les cris de la fureur nationale ne pouvaient guère arriver jusqu'à Mahmoud, dans l'immense distance qui, du fond du sérail, sépare le souverain de son peuple. Le kislar-aga aurait anéanti toutes les suppliques écrites, ou repoussé quiconque eût osé se rendre l'interprète du cri public, et le porter aux pieds du trône. On se servit d'un moyen bizarre, avertissement d'un genre étrange qui rappelle les lettres de feu qui firent pâlir Balthazar, et dont l'usage et l'effet se sont souvent renouvelés depuis. Des conudacs ou falariques, flèches armées, non pas de fer, mais d'étoupes soufrées, et renfermant une mèche allumée, furent lancés de nuit sur les terrasses de bois servant de faîtes à toutes les maisons de Constantinople, qui, à l'exception des hans, des mosquées et de quelques palais, ne sont point construites en pierres, mais en bois sec, et peint à l'huile d'aspic. Les feux commencèrent à paraître, et continuèrent pendant plus de vingt nuits dans deux ou trois quartiers différens de la ville. Ces signaux sinistres, toujours renouvelés, annoncèrent bientôt au sultan qu'ils

exprimaient un vœu muet, et ses yeux inquiets cherchèrent quelle victime on attendait de lui.

Il commença par déposer le grand-visir. Dès le lendemain les feux recommencèrent : ce n'était pas là une des têtes dévouées que l'on demandait. Mahmoud se préparait à verser des torrens de sang, et à s'armer de toute sa rigueur pour assurer sa tranquillité, lorsque le muphti se présenta devant lui, et vint accuser le kislar-aga et ses deux complices. Il lui fit l'affreux tableau des excès où Békir-Aga s'était porté, lui en demanda justice, et l'assura qu'en la refusant, il compromettrait et son trône et sa vie. Mahmoud, frappé de son propre danger, consentit sur-le-champ à abandonner l'exécrable kislar-aga, et à l'exiler au grand Caire.

Il annonça qu'il ferait une promenade en mer : le kislar-aga ne l'accompagnait pas seul dans ces occasions; car les plaisirs des souverains de Constantinople ne sont jamais affranchis des entraves du faste et d'une solennité qui donnent aux honneurs qu'on leur rend l'apparence du culte divin.

Le sélictar-aga ne le quitte jamais; et lorsque le Grand-Seigneur s'embarque sur sa saique dorée au tandelet de pourpre, le gouverneur

des deux mers qui baignent le sud et l'est de la capitale, le bostangis-bachi se tient agenouillé devant lui.

A peine le sultan eut-il mis pied à terre sur la côte d'Asie, que les officiers qui le suivaient se saisirent de Békir-Aga, le jetèrent dans une barque, et le conduisirent à la tour de Léandre, espèce de phare situé entre Scutari et le port de Constantinople dont il éclaire l'entrée. Son nom poétique n'a, pour être recommandable, l'appui d'aucune tradition historique : l'imagination la plus crédule n'oserait pas y rattacher le souvenir de deux amans malheureux ; mais le sinistre accent avec lequel est prononcé le nom de la tour de Léandre, ou plutôt la tour de la jeune fille (kis koulassi) apprend aux étrangers que son rocher, dans lequel sont pratiqués quelques cachots, n'est que la prison où sont déposés pour quelques heures les grands de l'empire envoyés plus loin en exil, ou les janissaires condamnés à mort.

Mahmoud avait fait mettre le kislar-aga à la tour de Léandre pour apaiser les cris du peuple, et espérait borner sa punition à l'exil au Caire : mais les imprécations redoublèrent à la vue de la galère qui allait transporter le coupable en Egypte, et dérober ainsi sa tête à

la vindicte publique. De toutes parts on demanda sa mort. Le sultan, forcé de livrer son indigne favori, prit le sage parti de consentir à son supplice : mais, pour désarmer la fureur du peuple, il fallut encore que le châtiment fût aussi solennel qu'il était juste; et Mahmoud déclara qu'il en serait le témoin. A la vue des bourreaux, le caractère altier et fougueux de Békir se tourna en fureur : il tira le candjiar du coutelas dont il était armé, et, frappant tous ceux qui approchaient de lui, il périt massacré à coups de cimeterre. Son corps resta trois heures exposé sur la plate forme. Soliman et Jacoub, ses complices, furent mis à mort le même jour que lui. Les dépouilles de ces trois scélérats enrichirent le trésor impérial qui seul en profita. On en fit monter la valeur à quarante-cinq millions six cent mille livres d'argent monnoyé, sans compter les diamans, les bijoux précieux, et autres objets rares qu'avait rassemblés leur insatiable cupidité. La tyrannie et le supplice de l'odieux Békir-Aga, prouva, par un exemple de plus, que les sultans ne sont rien moins qu'au-dessus des lois.

La terrible justice exercée par Mahmoud, arrêta pour quelques tems les déprédations scandaleuses de tous les officiers civils et mi-

litaires de l'empire, si certains d'acheter l'impunité du vivant de Békir-Aga; car le sultan aimait la justice, et ne séparait pas le maintien des lois de l'intérêt de sa sûreté. L'âge augmentant sa défiance, et le chagrin d'être privé de postérité ajoutant à ses inquiétudes, il sembla, dans les dernières années de son règne, faire de la tranquillité de Constantinople l'unique objet de sa prévoyance et de ses soins. Il avait comme circonscrit les bornes de son empire dans l'enceinte de sa capitale : aussi n'aperçut-il pas à l'extrémité méridionale du territoire ottoman, l'orage qui, se formant à cette époque, fit sortir du sein brûlant de l'Arabie la nuée formidable d'ennemis méprisés dans les premiers tems de leur apparition, et connus depuis, de brigandages en brigandages, sous le nom abhorré de *Secte des Wahabis*.

Terre natale de ces essaims de conquérans, 1746.
dont Mahomet fut le chef, le législateur et le pontife, la province d'Yémen voyait alors les Wahabis naître de la cendre des Karmates, et renouveler les dogmes, l'austérité et l'ambition de ces intrépides et belliqueux fanatiques qui se rendirent sous les califes abbassides, le fléau du mahométisme et la terreur de l'empire des Arabes.

La peuplade des Wahabis, marchant sur les traces des Ottomans eux-mêmes, eut bientôt son édébaly dans la personne du sheik Mohammed, et son otman dans Ebn Sehaud, prince de Drehich et de Lahsa, deux districts situés dans le désert à cent lieues de Bassora.

Sheik Mohammed, homme plein d'audace, de prudence et d'adresse, né dans la petite tribu des Arabes Néjédis, entreprit d'être le réformateur du mahométisme, et de rapporter le Coran à sa pureté primitive. Ce livre sacré servait de base à la nouvelle doctrine; seulement il le commentait d'une manière différente des musulmans sunnites, et conformément à son ambition et à ses vües. Le réformateur ne voulait voir dans Mahomet que ce que Mahomet faisait profession de voir dans Jésus-Christ, un sage, un homme aimé de Dieu, un simple instrument dont le Tout-Puissant s'était servi pour faire connaître sa volonté aux hommes.

Avant de propager sa doctrine, l'habile sheik voulut accréditer sa vocation auprès des Arabes, le plus crédule et le plus enthousiaste de tous les peuples. Une prétendue tradition se répandit dans l'Arabie: on y crut que Soliman, un pauvre pasteur, grand-père de Sheik Mohammed, avait vu en songe une flamme sortir de son corps, se

répandre dans la campagne, et en consumer les habitans. Les sheiks, interprètes héréditaires des visions, annoncèrent que le ciel destinait par là un des fils de Soliman à devenir le fondateur d'une nouvelle puissance, et à voir sous ses lois tous les Arabes du désert. En effet, Abd-Elwahab, fils de Soliman, ne vit pas la prophétie réalisée dans sa personne, mais dans celle de sheik Mohammed dont il était le père : et ce fut sans doute pour que les oracles n'eussent pas tort que le nom de *Wahabis* fut donné aux nouveaux sectaires, quoique sheik Mohammed fût leur véritable législateur.

Ce nouveau prophète sortit de l'Yémen, et parcourut les villes voisines de l'Euphrate et celles de la Syrie. Rejeté, comme Mahomet l'avait été d'abord; repoussé à la Mecque, à Damas; chassé de Bagdad et de Bassora, il revint, après trois ans de courses inutiles et de mépris dans l'Arabie sa patrie.

Le prince Ebn-Sehoud était alors chef d'un peuple nouveau formé des débris de plusieurs tribus affaiblies par leurs guerres mutuelles, et qu'il avait su réunir sous l'ascendant de sa bravoure et de ses exploits; la confiance et l'admiration étaient les appuis de son autorité et les garants du dévouement volontaire de ses sujets.

Ebn-Sehoud embrassa la religion que sheik Mohammed professait ; tous ses Arabes suivirent son exemple avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'un grand nombre d'entre eux étaient de la tribu des Néjédis, d'où sortait le sheik Mohammed, et que même ils étaient ses prosélytes en secret. Sheik-Mohammed fut déclaré pontife : Ebn-Sehoud se proclama le prince et le généralissime de ces sectaires qui allaient désormais prêcher et convertir à main armée : la ville de Drehieh fut élevée au rang de capitale de cet empire naissant : l'avantage d'être presque la seule dans le désert qui eût des maisons bâties en pierres et non en terre et en roseaux, comme toutes les autres, lui valut cet insigne honneur ; et c'est ainsi que l'existence des Wahabis se manifesta.

Le caractère de la nouvelle nation contenait tous les élémens favorables aux vastes desseins d'Ebn-Sehoud : une vie austère, un tempérament robuste, du courage, de l'avidité et du fanatisme.

Ebn-Sehoud partagea son peuple de soldats en petites troupes de cavaliers ; il leur fit de la sobriété un devoir religieux, de l'abstinence fortuite une vertu, des travaux les plus rudes, des exercices les plus violens une habitude

journalière ; il les arma légèrement, et les accoutuma à monter deux sur des dromadaires, animaux que les courses les plus longues et les plus pénibles n'effraient pas ; qui savent supporter la soif, la fatigue et la faim, parce que, dans sa bienveillance, l'auteur de la nature a fait naître ces quadrupèdes dociles, sobres, vigoureux et patiens, sous le ciel d'airain et sur le sol de feu où leurs qualités sont les plus utiles à l'Arabe qu'il leur a donné pour maître.

« Voulez-vous devenir riches, puissans et » redoutés, » dit Ebn-Sehoud à ses Arabes, en les envoyant ainsi armés, ainsi montés, attaquer au-delà des déserts, et surprendre à l'improviste leurs ennemis sans défense, « soldats, » méprisez la mort. » Sheik Mohammed leur ajouta : « Arabes, le Très-Haut combat pour » vous, il veut la mort de ceux qui rejettent » votre croyance ; soyez soumis aux dogmes » que ma voix vous a enseignés : votre récom- » pense sur la terre sera dans le butin que vous » donneront vos armes ; votre récompense dans » le ciel sera le bonheur éternel que vous méri- » teront votre ferveur et vos exploits. »

Ce n'était encore que par des incursions plus ou moins hardies, des brigandages plus

ou moins obscurs, que la secte des Wahabis s'essayait à de plus hautes entreprises, et à la domination de l'Arabie que nous lui verrons envahir quelques années plus tard; mais tandis que des ennemis si redoutables pour l'islamisme et l'empire ottoman, se fortifiaient à l'abri de la fausse sécurité du sultan Mahmoud, des adversaires mieux connus, non moins formidables, lui préparaient de nouvelles alarmes et de nouveaux dangers.

Depuis long-tems les Russes ne regardaient leurs traités de paix avec les Ottomans que comme des trèves, des délais qui leur laissaient prendre de nouvelles forces et de plus sûres mesures pour recommencer la guerre plus utilement. De vastes déserts, défenses mutuelles des deux empires, séparaient les provinces ottomanes des provinces russes, et les stipulations les plus solennelles garantissaient que les solitudes qui s'étendent depuis le Niester jusqu'au Niéper, ne seraient point occupées. Cette barrière naturelle n'avait jamais pu être franchie. Pierre I y avait échoué; Munich n'avait pas osé s'engager dans ce grand espace inhabité, malgré les ressources de son génie et la patience de ses soldats. L'armée russe et ses généraux s'effrayaient d'avoir à

traverser d'immenses plaines incultes, découvertes où les nuages des Tartares venaient les harceler sans relâche et sans obstacles; où l'artillerie de siége comme celle de campagne, les magasins de vivres et de munitions de guerre suivaient par nécessité, et ralentissaient forcément la marche des troupes réglées : ensuite il était aisé de prévoir qu'en cas de revers, une armée défaite sur un pareil terrain serait une armée détruite : aussi, sous prétexte de mettre ses frontières à l'abri des incursions des Tartares, la cour de Pétersbourg fit élever de distance en distance une ligne de redoutes et de petits forts qui formaient une circonvallation autour des possessions du khan de Crimée. Le Niéper ou Boristhène ne servit pas long-tems de limites à ces ouvrages prétendus de simple défense. Au mépris des traités, les Russes s'établirent sur la rive occidentale qui appartient à cette vaste péninsule formée par le Niéper et le Bog. Les cris des Tartares, autour desquels la première enceinte militaire traçait une ligne de blocus, n'avaient point éveillé l'attention de la cour ottomane; mais les envahissemens prirent un caractère plus alarmant : l'infraction aux traités devint manifeste. Les Russes couvrirent de lignes for-

tifiées toute la presqu'île; ils établirent des colonies dans ces solitudes qui devaient rester désertes : ils y attirèrent des Valaques, des Moldaves, et un plus grand nombre encore de Serviens, à qui la conformité de la religion grecque faisait préférer le joug russe au joug musulman. Des villages se formaient; le fort de Sainte-Elisabeth s'élevait au milieu d'eux : il allait devenir la résidence d'un commandant général; et déjà tout ce vaste pays était mis au rang des provinces, et s'appelait à Pétersbourg la *Nouvelle-Servie*. Ces établissemens formés allaient offrir aux Russes des dépôts, des magasins, des places d'armes : les forteresses construites, les terres défrichées leur promettaient des moyens de subsistances pour leurs armées, des lieux de retraite et de ralliement en cas de revers; enfin l'occupation de la Nouvelle-Servie ne laissait plus que le Niester pour barrière entre eux et les musulmans.

1750. Le divan de Constantinople ne pouvait pas rester aveuglé plus long-tems, et ne pas s'indigner d'une si injuste et si dangereuse infraction des traités. Le sultan Mahmoud exigea formellement que l'impératrice fît cesser tous ces travaux, dont le but ne pouvait pas même être caché.

Mais Elisabeth, bien instruite que le gouvernement ottoman et Mahmoud lui-même préféraient leur tranquillité personnelle aux hasards d'une guerre, chargea son ministre de protester de ses intentions pacifiques, d'interpréter et d'excuser cet envahissement; enfin elle donna l'ordre d'abandonner entièrement les travaux : mais ils furent à peine suspendus pour quelques mois. Le sultan satisfait retomba, sur la foi des promesses russes, dans son fatal assoupissement.

Ce fut au sein de cette léthargie politique qu'il sentit approcher le terme de ses jours. Depuis plusieurs années, il était attaqué d'une fistule, et le mal avait fini par devenir incurable, aucun homme de l'art n'osant se rendre responsable de l'opération.

Mahmoud ne pouvait plus monter à cheval : il mourut victime de son devoir et de sa piété.

Une loi religieuse et politique en même temps oblige le sultan d'assister le vendredi à la prière publique des mosquées. Le danger de mort le plus imminent étant la seul cause qui légitime cette omission et son absence, il suffit que le peuple ne voie pas paraître son souverain le vendredi, pour que l'alarme se répande, et que tous les esprits soient agités. Mahmoud, toujours inquiet

et défiant, attentif à prévenir tout prétexte de mouvement populaire, se fit placer à cheval, et se rendit presque mourant à Sainte-Sophie, au milieu du cortége accoutumé, composé de tous les officiers de sa maison. Cette imprudence aggrava tellement son état, que vaincu au retour par la violence du mal, il n'eut pas le tems d'arriver jusqu'au sérail, quoique le palais impérial touche presque à la mosquée. Chancelant sur son cheval, et soutenu par les tchoudars, dont la double haie de panaches blancs semble entourer d'un nuage le sultan, dont on ne distingue que le buste, le turban et l'aigrette, le malheureux prince expira dans leurs bras entre les deux cours du sérail.

Ce fut le 13 décembre 1754 : Mahmoud était âgé de cinquante-huit ans, et en avait régné vingt-quatre. Sa mort plongea Constantinople dans la tristesse, et causa des regrets universels.

Doux, affable et humain, ce prince ne fut cruel que par nécessité et par politique ; il ne le fut que contre des rebelles coupables, ou contre ceux qui annonçaient l'intention de le devenir. L'intérêt de sa tranquillité tenait à l'intérêt public ; et le nom odieux de tyran n'appartient qu'aux princes qui versent le sang innocent.

Mahmoud ne manquait ni de talens ni de connaissance, attributs qui accompagnent rarement la férocité des mœurs; il aimait et cultivait les arts libéraux et même les arts mécaniques. Fidèle à ce point de religion qui porte tous les musulmans à exercer un art quelconque, il faisait des ouvrages d'orfévrerie et de bijouterie, et des curedents d'ébène et d'ivoire. Cet hommage rendu au travail, premier appui de l'homme, et qui le préserve des atteintes éventuelles de l'indigence et de l'adversité, ennoblit la bizarre prédilection que des mains impériales ont donnée dans tous les tems à ces diverses occupations plus ou moins utiles, plus ou moins recherchées, mais ne manquant jamais de grâce, de délicatesse et de bon goût. Cette habitude de travail manuel distingue éminemment les musulmans orientaux: chaque individu est un philosophe sans le savoir, et peut-être n'y a-t-il pas une grande différence entre l'Ottoman que la pratique religieuse du travail avertit tous les jours de se tenir à tout événement préparé aux disgrâces de la fortune, et ces philosophes chrétiens qui, creusant chaque jour leur tombeau, se familiarisent avec le néant de la vie : aussi les Ottomans sont-ils un peuple de moines armés.

Terminons, par un seul trait, l'éloge du sultan Mahmoud : il suffira pour prouver qu'il avait une âme grande et de nobles pensées, et qu'il était digne du nom de souverain.

Un jour il traversait le canal incognito, accompagné seulement du bostandgi-bachi; il rencontra une saïque à quatre rameurs, au fond de laquelle un individu était voluptueusement étendu sur un *silkté* de satin, appuyé sur deux coussins brodés, et fumant une riche pipe dont le bout était d'ambre et d'or; deux esclaves agenouillés devant leur maître, renouvelaient et entretenaient dans le fourneau le tabac de Syrie et le précieux bois d'aloès. C'était le juif Zonana, fournisseur en chef des janissaires. Le bostandgi-bachi, qui haïssait cet homme opulent, ne manqua pas de faire remarquer au prince son faste insolent. « Tu n'es qu'un sot, » répondit Mahmoud; ne vois-tu pas que cet » homme fait ma gloire? L'histoire rapportera » que sous mon règne les juifs même, le rebut » de toutes les nations, jouissaient d'autant » d'opulence que de liberté. »

Tel fut sultan Mahmond, calomnié par des écrivains qui l'ont mal connu et légèrement jugé. Il fut d'autant plus regretté de ses sujets, qu'il eut son frère Osman III pour successeur.

LIVRE XX.

Osman III, vingt-cinquième empereur. — Succession de grands-visirs. — Réflexions à ce sujet. — Caractère d'Osman. — Saïd-Effendi, Ali-Pacha, Sélictar-Aga, grands-visirs. — Défiance et cruautés d'Osman envers les princes ses cousins. — Incendie à Constantinople en 1756. — Exemple du respect que portent les sultans à la propriété de leurs sujets. — Gouvernement ferme d'Osman. — Visiriat du célèbre Raghib-Pacha. — Traité de Vienne entre la France et l'Autriche. — Son influence sur la moitié de la Porte Ottomane pour les Français. — Histoire de Raghib-Pacha. — Mort d'Osman III. — Mustapha III lui succède. — Pillage et massacre de la Caravanne de la Mecque par les Arabes. — Caractère du sultan Mustapha. — Grand pouvoir de Raghib, son adresse, sa politique. — Réunion de l'Hazemaï aux attributions du visiriat. — Tableau politique de l'Europe à cette époque. — Emeutes de femmes à Constantinople. — Enlèvement du vaisseau amiral par des esclaves chrétiens. — Positions des Pachas des provinces vis-à-vis de la Porte. — Achmet-Pacha de Bagdad. — Mort de Rhagib. — Son éloge, ses vices, ses opinions. — Activité et zèle du sultan Mustapha. — Naissance du prince Sélim, depuis Sélim III. — Fêtes à cette occasion. — Réflexions sur les Ottomans de 1762. — Influence du roi de Prusse, Frédéric II, à la

Porte. — Crim-Gueray-Khan des Tartares. — Apparences de guerre contre les Russes. — Mort d'Elisabeth. — Avénement de Pierre III. — Armement contre l'impératrice reine Marie Thérèse. — Mort de Pierre III. — Gouvernement de Catherine II. — Mort du roi de Pologne Auguste III. Troubles à ce sujet. — Les Dissidens polonais soutenus par la Russie. — Indifférence de la Porte sur les troubles de Pologne. — Bonne foi du Sultan. — Conduite astucieuse des Russes. — Election de Stanislas-Poniatouski. — Colère de Mustapha. — La Russie l'apaise. — Situation de l'Empire Ottoman. — Exil de Crim-Gueray. — Confédération de Bar. — Présage de guerre entre les Ottomans et les Russes.

1574 Osman III, frère du sultan Mahumoudser, était fils comme lui de Mustapha II : à cinquante-trois ans, il sortit de la retraite où il avait vécu renfermé, et monta sur le trône impérial. Pour la première fois s'offraient à ses regards d'autres hommes que des eunuques ou les vieilles escrales à la garde et aux soins de qui il avait été confié. Etranger à toutes les choses de la vie, ce prince, enfant, ne voyait dans la pompe dont il était environné qu'un spectacle et des hochets. Tout l'étonnait et l'amusait dans sa grandeur. Aussi, dès les premières heures de ce rève nouveau, l'habitude d'être gouverné le fit-elle

aller au devant d'une tutelle. La terrible justice, exercée sous Mahmoud envers Bekir, semblait vainement avoir affranchi les sultans de l'autorité volontaire qu'ils laissaient aux kislars-agas. Celui qui était revêtu de cette charge à l'avènement d'Osman III, vit avec plaisir son maître se ranger lui-même presque sous sa loi, et ressaisit avidemment le crédit et l'importance qu'il reconquérait; il se raccoutuma bientôt à la toute-puissance, et secoua le joug du grand-visir dont il avait affecté d'être le plus soumis des serviteurs : ce premier ministre avait conduit Osman par la main jusque sur le trône. Les insinuations du kislar-aga lui firent retirer, au bout de trois mois, les sceaux de l'Empire. Saïd-Effendi, le fils de Mehemet, qui avait été envoyé ambassadeur en France en 1721, fut appelé au visiriat; mais ses qualités personnelles, son amour pour les arts ne lui firent pas trouver grâce devant le kislar-aga; et le visiriat, pendant plusieurs mois, ne fut qu'un théâtre tour-à-tour vide et rempli, où les personnages éphémères ne se montraient que pour disparaître.

Un problème se présente sans doute à l'esprit, quand on voit passer comme des ombres tous les ambitieux revêtus pour un seul jour de

la puissance du souverain. On se demande comment la marche d'un gouvernement n'est pas arrêtée à chaque pas, comment le désordre ne confond pas tous les actes de l'autorité, comment enfin les affaires publiques ou les relations du dehors ne tombent pas dans la plus déplorable stagnation. Si l'on veut examiner tout ce qui porte le nom de gouvernement établi, on trouvera presque partout un régime appliqué à la constitution des corps politiques qui combat le mal par un palliatif. C'est ainsi que dans l'empire ottoman les grands-visirs, jouets du seul caprice d'un sultan, tel qu'Osman III, paraissaient et disparaissaient sans danger pour la chose publique. L'habitude qui entre dans la constitution de cet état, qui ne ressemble à aucun autre, conserve religieusement dans leurs emplois tous les ministres subalternes, rouages obscurs, mais immuables de cette étrange machine. Les idées administratives sont reçues de tradition, et ne changent pas plus que le costume national. La mode est aussi ignorée pour les vêtemens que les innovations dans les maximes. Un grand-visir, qui ne sait ni lire ni écrire, apprend en peu de jours sous des guides sûrs, et dans une route frayée, qu'il doit chercher à maintenir l'ordre et la paix dans la capi-

tale, à ne pas indisposer les gens de loi, à contenir la milice; et ce court catéchisme contient les trois devoirs conservateurs de l'autorité sans bornes dont il est dépositaire. Ainsi, sous Osman III, le gouvernement marchait par habitude sans gloire pour l'empire, sans danger pour la foule des sujets. Les rènes flottaient dans les mains des visirs qui se succédaient, plus occupés pendant leur courte splendeur, de résister au choc des cabales que de soigner les intérêts de l'état; le vaisseau changeait de pilote, mais n'allait pas sans gouvernail. Un demi-homme faisait et défaisait les ministres sous le nom d'un grand enfant qui jouait avec un sceptre de fer. Le sentiment qui lui était le plus étranger, était celui de la majesté souveraine. Toute la ville de Constantinople vit ce puéril sultan s'amuser à regarder le comte de Vergennes, ambassadeur de France, entrer à l'audience du grand-visir Saïd-Effendi. Bientôt après, déguisé en homme de loi, et, suivi de deux de ses officiers, vêtu en valet-de-pied, on le vit se mêler dans la foule, et courir à pied tantôt devant, tantôt à côté du cortége. Le seul signe qui manifestait le souverain, sous cette mascarade grotesque, était le silence de ceux qui le reconnaissaient; et l'effroi que causait la

présence d'un maître à qui il est permis de faire mettre à mort quatorze individus par jour, sans offenser d'autre loi que celle de l'humanité. Saïd-Effendi fut remplacé par Ali-Pacha-Oglou aimé des troupes et désiré par le peuple. Ce nouveau visir crut sur d'aussi faibles garans, son élévation plus solidement appuyée que celle de ses prédécesseurs. Mais son caractère haîneux le porta à faire servir son autorité à ses vengeances, et son esprit crédule, soumis aux superstitions de l'astrologie judiciaire, en fit un ministre inepte toujours gouverné par les devins et les fourbes dont il était entouré. Ombrageux et fier, il devint jaloux de la faveur qu'Osman accordait au jeune Ali, son sélictar-aga : Ali-Pacha-Oglou essaya vainement d'éloigner cet ennemi naissant; malgré son astuce, dont un long usage de la cour ottomane était l'auxiliaire, il échoua honteusement, et après un visiriat de cinquante jours il fut forcé de céder la place à son trop heureux rival.

Ce jeune grand-visir devait la confiance et l'amitié de son maître à une profession de dévouement qui flatte toujours les souverains. L'opinion publique le vit avec plaisir dépositaire des sceaux de l'empire, par la seule raison qu'on avait applaudi à la chute du vieux Ali-

Pacha-Kim-Oglou. Mais Sélictar-Ali n'eut pas plutôt vu accomplir le vœu de son ambition, que l'inconstance et les caprices du sultan, la connaissance des intrigues du sérail, qui avaient été ses moyens, et dont sa perte allait devenir le but, se présentèrent à son esprit avec tous leurs dangers. Une tristesse sinistre marquait sa physionomie du sceau du malheur. L'abus qu'il fit de son autorité accéléra, dit-on, la catastrophe qu'il prévoyait avec tant de vraisemblance. Il paraît qu'il se permit des concussions scandaleuses; les murmures qu'elles excitèrent arrivèrent jusqu'aux oreilles d'Osman, inaccessible dans son sérail, mais qui recueillait les discours du peuple dans la course qu'il se plaisait de faire déguisé le jour ou la nuit. Sélictar-Aga se trouva chargé d'une inculpation bien plus grave encore.

Osman III n'avait pas d'enfans; il était défiant 1755.
comme Mahmoud, et voyait avec inquiétude les vœux des Ottomans se porter d'avance sur les princes ses neveux, fils d'Achmet III: pour régner tranquille, il ne craignit pas d'être cruel. Par son ordre sultan Mehemet, l'aîné de tous, avait été secrètement empoisonné. Les princes Bajazet et Oscar avaient eu le même sort. Aussi féroce dans ses alarmes qu'Amurath IV dans sa

haine contre son propre sang, Osman annonçiat le dessein de détruire toute sa famille. Déjà sultan Mustapha, devenu l'aîné, par la mort de ses frères, avait reçu du cherak-bachi, ou premier médecin du sérail, un breuvage empoisonné. Mais à peine y eut-il porté ses lèvres qu'il s'en aperçut, et força le misérable, un poignard à la main, à boire lui-même toute la coupe, ce qui l'avait fait mourir aussitôt. Il paraît que Sélictar-Aga, regardant comme un appui fragile la faveur dont il jouissait auprès d'un prince du caractère d'Osman, avait pensé à l'avenir, et pratiquait des intelligences secrètes avec le malheureux Mustapha et son frère Abdul-Hamid. On rapporta au sultan qu'on avait vu le grand-visir, déguisé, sortir de nuit de l'appartement de ces princes. L'impatience et l'emportement tenaient lieu d'énergie à Osman. Outré de colère, il manda le coupable au sérail : le muphti seul était présent à cette scène; à la vue du visir, la fureur du sultan fut si violente qu'il saisit une masse d'armes, et l'en aurait tué de sa main si le chef de la loi ne l'eût arrêté. « Sortez, » cria-t-il à son favori, devenu l'objet de toute sa haine. Le malheureux qui méritait son sort trouva entre les deux portes un officier qui lui demanda le

sceau impérial ; des bourreaux lui coupèrent la tête sur-le-champ. Cette tête était déjà exposée à la porte du sérail, dans un plat d'argent, avec cette inscription : « Ainsi doivent périr les » traîtres qui abusent de la faveur de leur » maître ; » et Constantinople croyait encore Sélictar-Aga au faîte de la toute-puissance.

Ceux qui ont pensé que la nation ottomane 1755.
n'avait pas de constitution, et qu'elle était absolument soumise au caprice sanguinaire ou stupide de ses sultans, quels qu'ils fussent, remarqueront que, même dans le premier mouvement de la colère, un prince tel qu'Osman III crut devoir appeler le muphti pour consacrer par un fetfa un acte de sévérité qui n'en avait pas besoin.

L'usage qui, sous la forme visible d'un vieillard à cheveux blancs, est le génie de l'empire du Croissant, sous l'invocation duquel le divan délibère et le sultan agit, dirigea constamment vers l'équité tous les actes de souveraineté d'Osman III. La circonstance remarquable qui suivit l'incendie de Constantinople en 1756, en offre la preuve. Parmi les calamités de ce genre qui désolent fréquemment cette ville malheureuse, le désastre qui signala et cette déplorable année et le règne très-court d'Osman III, fut trop affreux dans ses détails,

et trop funeste dans ses suites pour être passé sous silence.

Le feu prit vers le matin dans la partie de la ville qui fait face au faubourg de Péra et de Galata, dans une maison près des murs du sérail, et des remises des bateaux du grand-seigneur. Le gardien, placé sur la tour du palais du janissaire-aga, donna le signal de l'accident en frappant sur les gros tambours établis pour avertir le peuple. Les gardiens des quartiers parcoururent les rues aussitôt en heurtant le pavé avec des bâtons ferrés, et ces tocsins vivans jetèrent le cri d'alarme : *yanguen var* (il y a incendie). Il faut l'avoir éprouvé pour se faire une idée du trouble que porte dans tous les cœurs cet accent sinistre quand il vient interrompre le silence des nuits et le sommeil des hommes. L'incendie fit de rapides progrès, parce qu'une loi de police défend de travailler à éteindre le feu avant l'arrivée des janissaires, des baltadgis et de leurs officiers ; prévoyance commandée par la perversité humaine qui invite partout le brigandage à se mêler au désordre dans les désastres publics. Mais c'est un remède qui ne prévient un mal que pour en causer un plus grand.

En effet, l'incendie naissant, n'étant pas arrêté dans son principe, devint un vaste embrasement.

Unvent du nord poussa le feu le long des murs du sérail; il atteiguit le palais du grand-visir : tous les grands officiers de la Porte se trouvaient par devoir au milieu des travailleurs. Le sultan s'y rendit en personne; et c'est une obligation dont il ne se dispense què lorsque dans des tems de trouble il craint pour sa propre sûreté. Mais ni sa présence, ni sa voix, ni ses promesses ne purent limiter le malheur. L'énorme masse de Sainte-Sophie semblait devoir présenter une digue au torrent de feu. Le plomb qui couvre la coupole de cette montagne de pierres, se fondit sous une atmosphère embrasée : le plomb liquéfié ruissela sur la foule des gardes et des travailleurs, et la terreur abandonna cet édifice à lui-même.

Tous les efforts se bornèrent donc à circonscrire l'embrasement dans une enceinte de ruines abattues sous la hache. Le désastre allait du moins avoir des bornes connues; mais tout à coup le vent sauta du nord à l'est, et prit en travers la ligne de feu sur un front de plus de douze cents toises. Treize fleuves de laves se formèrent, se réunirent, inondèrent le centre même de la ville, et Constantinople n'offrit plus qu'un océan de feu. Chaque effort devint un malheur de plus : qu'on se représente un

corps entier de janissaires, victime de leur dévouement, enveloppés par deux courans de flammes pendant qu'ils abattaient des maisons situées à la tête d'une des branches de l'incendie, les cris de ces malheureux tombant dans les bouches de ces volcans; ces cris recouverts eux-mêmes par les cris plus perçans encore du désespoir et de l'effroi que poussaient les femmes, les enfans, les pères de famille ruinés en un moment dans ce désastre affreux; qu'on se représente le fracas des édifices qui s'écroulaient, celui des poutres embrasées disparaissant comme sous des vagues; enfin, pour completter la magnifique horreur d'un pareil tableau, le jour cuivré de l'incendie, découvrant, sous les dégradations de sa lueur sinistre, ici la terre envahie par le feu des gouffres, des lames, les naufrages de l'élément de l'eau, et plus loin, pour contraster, la mer tranquille et les vaisseaux à l'ancre.

Tel fut le terrible incendie qui consuma en 1756 les deux tiers de l'immense capitale des Ottomans; quatre-vingt mille maisons, et entr'autres édifices le magasin entier des tentes de l'armée. Ce malheur, par ses circonstances déplorables, appartient à l'histoire de l'humanité : il en est une qui se rattache plus particulièrement au

caractère d'Osman III, et qui montre à la fois et son esprit de justice et l'hommage que les sultans rendent aux lois du Coran. La Porte, ou le palais des grands-visirs, avait été la proie des flammes; il s'agissait non-seulement de reconstruire l'édifice, mais de le préserver à l'avenir d'un semblable malheur. Il fallait l'isoler, et pour cet effet acheter et abattre plusieurs maisons contiguës. Une vieille femme déclara qu'elle ne voulait pas céder la sienne, parce qu'elle était attachée au bien de ses pères : ni les offres ni les menaces ne purent rien gagner sur elle : le sultan s'opposa seul à ce qu'on passât outre.

« Cela ne peut pas se faire, cela ne doit » pas se faire, dit-il; c'est sa propriété. »

Ici l'intérêt public pouvait sans doute être préféré à l'intérêt particulier. Mais ce respect pour l'exacte justice n'en est pas moins digne d'éloges; et il est d'autant plus remarquable, qu'il atteste la consolante vérité, que le despotisme ottoman a souvent été calomnié, et que les sultans ne sont au-dessus des lois que quand, à l'exemple de tous les tyrans, ils les forcent de se taire. Un rapprochement échappe-t-il ici à ceux qui méditent l'histoire, et qui comparent les hommes et les lieux, les peuples et les

princes? Frédéric-le-Grand et le sultan Osman III étaient contemporains; leur parallèle s'établit dans cette seule occasion à la vérité, et sans tirer à conséquence. Ils furent sans doute justes tous deux; mais le roi de Prusse n'avait pas l'intention de l'être; et pour l'avertir de son devoir, le meunier de Sans-Souci eut besoin de lui dire : « Et la chambre de justice de Berlin. »

A des regards impartiaux les princes ottomans paraîtront presque toujours non pas également grands, également glorieux, mais du moins également équitables dans leurs rapports avec leurs peuples.

Osman III, quoique religieux observateur de cette portion de ses devoirs de souverain, ne s'en montrait pas moins jaloux de son autorité, puisque sa défiance le portait à employer le poison contre sa propre famille; et que ses malheureux neveux, Mustapha et Abdulhamid, devaient s'étonner, chaque matin, de vivre un jour de plus; on doit penser que l'appareil des supplices ou les arrêts de mort ne lui coûtaient rien pour effrayer ou pour punir quiconque lui faisait ombrage. Depuis deux années de règne, il avait changé huit fois de grands-visirs. Le muphti qui avait été appelé à consacrer le châtiment d'un coupable dans la

personne de sélictar-aga, crut l'occasion propice pour dominer après la mort de ce favori; c'est-à-dire pour abuser avec tout l'uléma de la confiance que le sultan semblait accorder à ce corps et à son chef. Car, dans tous les pays, les corps tendent à l'envahissement de la puissance; et dans la constitution ottomane surtout, il faut que les deux pouvoirs, établis primitivement pour s'entendre, restent dans un équilibre parfait, que les phénomènes des troubles n'apparaissent pas avec leurs signes funestes, et bientôt après avec leur suite désastreuse.

Osman s'irrita des prétentions du muphti et de l'uléma; il éclata contre le chef de la loi; et, pour prouver qu'il ne serait pas provoqué impunément, il fit relever le mortier qui est placé entre les deux portes du sérail, et dans lequel les membres de l'uléma ont le privilége exclusif d'être pilés quand ils sont coupables. Cette mesure suffit pour prouver que les mains d'Osman III étaient assez fermes pour retenir l'autorité: elle refroidit l'audace des plus turbulens et l'ambition de tous. Les esprits contenus par la crainte des supplices étaient disposés à l'obéissance, lorsque le célèbre Mehemet-Raghib, pacha, fut chargé des sceaux de l'empire; il arriva au visiriat pour être témoin de la défec-

tion impolitique du plus ancien allié de la Porte ottomane, le roi de France.

Quel était donc ce grand-visir qui paraissait sur la scène, après tant d'hommes éphémères, et qui se sentait assez instruit des intérêts et des devoirs des princes chrétiens pour témoigner qu'il méprisait leurs fautes, et dédaignait de s'irriter de leur mauvaise foi?

Mehemet-Raghib-Pacha était l'homme le plus habile et le plus adroit de l'empire ottoman. Amené à Constantinople à l'âge de neuf ans, il donna de bonne heure des preuves de sa capacité et de ce goût pour les sciences, qui le fit surnommer Raghib ou le plus studieux. Il devint mektombehi-effendi ou chef du bureau des affaires étrangères, et fut employé comme tel à la paix de Belgrade en 1739. Plein d'esprit, de jugement et d'instruction, parlant italien, il s'était mis à même d'acquérir des connaissances sur les affaires de l'Europe. D'emplois en emplois, Raghib parvint, après le congrès de Niémirow, où il avait joué le rôle de plénipotentiaire, au poste de réis-effendi. Elevé ensuite à la dignité de pacha à trois queues, il fut nommé au pachalic du Caire, sous sultan Mahmoud. Raghib-Pacha avait à maintenir son autorité contre l'insubor-

dination des beys d'Egypte, dont l'insolence se réglait depuis plusieurs règnes, sur la faiblesse ou la fermeté des sultans ou des pachas dépositaires de leur pouvoir. Raghib, au défaut de la force ouverte, s'était utilement servi de la corruption; mais il avait divisé ses ennemis sans les détruire; sa propre vie ne fut pas en sûreté au Caire, et, dans son divan même, un coup de pistolet avait été tiré sur 1756.
lui. Mahmoud I rappela Raghib d'un poste si dangereux, et il avait été depuis successivement pacha d'Aidin et ensuite d'Alep, lorsqu'Osman III le nomma grand-visir. Il possédait tous les talens qu'exigeait une si éminente place; il avait d'abord l'art de dissimuler, intimidant ceux qu'il ne jugeait pas utile de corrompre, corrompant ceux qu'ils n'espérait pas intimider; il avait pour maxime qu'un grand-visir doit compter les hommes pour peu de chose et leur vie pour rien : tout l'empire se courbait sous sa verge de fer. Cependant son habileté, son adresse, sa fermeté, ne le mettaient pas à l'abri du caprice et de la bizarrerie d'Osman III; ce prince ne se cachait même pas, n'attendant que le retour du capitan-pacha, qui tenait la mer, pour le donner à Raghib comme successeur. Un hasard heureux,

après avoir montré à ce grand-visir tous les présages de la disgrâce, l'éleva au faîte de la grandeur et de l'autorité pour toute la durée de sa vie. Osman III mourut de l'amputation d'une loupe à la cuisse. Son intempérance avait aggravé le mal. Le sultan, toujours puéril à l'approche même de la mort, voulut se donner le plaisir d'un dernier spectacle; il se fit porter dans le kiosk situé à la pointe du sérail, pour y recevoir le salut de la flotte qui revenait de l'Archipel; il fallut, presqu'aussitôt après, le rapporter dans le palais, où il expira au bout de quelques heures, dans la nuit du 28 au 29 octobre 1757.

Le vingt-cinquième sultan ne régna pas plus de trois années; et, dans l'illustre dynastie où il fait nombre, son caractère capricieux et froidement barbare, semblerait le désigner au mépris et flétrir sa mémoire d'un souvenir odieux, sans nulle compensation de quelques qualités contre de grands vices. Jusqu'à présent cependant, Mustapha I et Ibrahim seront les deux sultans qui n'auront racheté leur incapacité par aucune noble pensée, par aucun acte libéral; le vieil enfant qui, sous le nom d'Osman III, joua trois ans avec un sceptre de fer, ne mérite pas, aux yeux de la postérité, l'injure d'être

mis à côté du stupide Mustapha I ou du féroce Ibrahim. Osman fit achever à Constantinople la belle mosquée connue sous le nom de *Nour-Osmanié* ou la splendeur ottomane, monument qui, parmi les quatorze mosquées impériales, n'en a que six qui le surpassent en élégance, en magnificence, en grandeur. *Nour-Osmanié* était l'ouvrage du sultan Mahmoud, qui lui-même en avait donné les dessins et ordonné les ornemens; il y avait employé les riches colonnes qui formaient le péristile du palais des Attales à Pergame : la mort l'avait empêché d'achever ce pieux et bel édifice, et de lui laisser son nom. Osman III, désirant être associé à la piété de son frère, n'avait acquis par aucune victoire le droit de fonder une mosquée; un fetfa du muphti déclara qu'Osman pouvait achever la construction du temple commencée par le sultan son frère, et que l'édifice n'ayant point été consacré à Dieu, la gloire de le terminer et de lui donner son nom, faisait partie de l'héritage dont la mort de Mahmoud avait mis Osman III en possession; mais si ce sultan prouva, en achevant et en donnant son nom à *Nour-Osmanié*, que les sentimens religieux de ses ancêtres ne lui étaient point étrangers, un éta-

blissement public, aussi noble qu'utile, témoigne également que l'amour des lettres, la bienfaisance et la générosité étaient héréditaires en lui. Osman III fonda, près de la *Nour-Osmanié*, une académie d'études ou université, composée de trois colléges, qui nourrit et entretient plus de cent soixante-dix étudians. Pour dernier gage enfin de la protection qu'il accordait aux lettres, il fit ouvrir, en 1755, la bibliothèque qui porte son nom, et où l'on voit entre autres livres remarquables, deux Corans, l'un de la main d'Ali, l'autre de celle d'Othman, le fondateur de l'empire, et les tables astronomiques de Cassini, traduites en langue turque. Certes, ce n'était point un législateur sans prévoyance et sans génie que celui qui, en fondant les devoirs des sultans sur la religion, et par la religion sur la bienfaisance, inspirait l'amour du bien public à des princes tels qu'Osman III, ne dussent-ils recevoir de nobles influences que de l'habitude et de l'exemple. La mort du
1757. sultan Osman rendit maître de l'empire le grand-visir Mehemet-Raghib, qui, la veille, n'attendait que l'heure de sa déposition. Il alla tirer du fond de sa retraite le prince Mustapha, pour le proclamer sultan. Les traces visibles du poison, une pâleur répandue sur le visage

du nouveau souverain, qui la conserva toute sa vie, témoignèrent à tous ses sujets qu'ils tombaient aux pieds d'une victime échappée à la mort.

Mais quelle désastreuse nouvelle se répandit tout à coup dans Constantinople ! événement inouï, sacrilége sans exemple ! quels hommes ont osé consommer le crime que les musulmans n'osent pas croire ? malheur à ceux dont le devoir était de l'empêcher !

Le pèlerinage de la Mecque est la base fondamentale du mahométisme; c'est le commandement le plus formellement ordonné par le Coran : c'est aussi le plus religieusement pratiqué.

Après le mois du ramazan, une multitude immense de pèlerins, partie de toutes les provinces soumises au Grand-Seigneur, se met en route pour la Mecque. Damas est le rendez-vous général des sujets musulmans d'Europe, d'Asie et d'Egypte, qui entreprennent ce pieux voyage. Cent mille personnes de tout sexe, et au moins deux cents mille bêtes de somme, sont en marche au jour marqué, sous la conduite et la protection du pacha de Damas, que le titre d'*emire-hadjé* élève au-dessus de tous les autres pachas de l'empire; ses officiers et ses

soldats, armés de côtes de maille ou couverts de peaux de tigre, portent des boucliers et des carquois garnis d'argent, d'or et même de pierreries; d'autres portent des lances et des piques dorées ou argentées, et surmontées de banderoles flottantes. Tel est le magnifique et redoutable appareil avec lequel le pacha de Damas et son armée traversent les déserts de la Syrie et de l'Arabie, et couvrent la sainte caravane contre les attaques des brigands, connus sous le nom de Bedouins ou d'Arabes nomades. Quelque méprisables que paraissent de tels ennemis, la sûreté des pieux voyageurs était d'un si religieux intérêt aux yeux des sultans, que les plus redoutés de ces princes avaient préféré composer avec ces hordes, et se soumettre à leur payer tribut, plutôt que d'exposer la caravane de la Mecque à la moindre insulte. Quelques tributs indépendantes avaient, de loin en loin, l'audace de l'inquiéter; de pareilles tentatives n'avaient d'autres suites qu'un grand scandale et un plus grand châtiment, qui tombait sur les aggresseurs.

Vers la fin du règne d'Othman III, il arriva qu'un pacha de Damas, nommé Ezadé-Pacha, acquit assez de crédit et de considération

parmi les Arabes, pour suspendre, sans danger, le honteux et onéreux tribut que la Sublime-Porte leur payait sous le nom de *surrch ;* mais, par une de ces révolutions si fréquentes à la cour ottomane, Ezadé fut transféré de Damas à Alep. Son successeur, homme obscur, se crut appelé aux mêmes prérogatives, parce qu'il était élevé au même rang d'*émir-hadjé*, et refusa aux Arabes le droit qu'ils voulaient bien ne pas exiger de son prédécesseur. Les hordes, déjà aigries depuis qu'Ezadé-Pacha, leur ami, avait été dépossédé, entrèrent en fureur au refus de ce nouvel émir-hadjé ; elles se réunirent au nombre de quarante mille hommes, attaquèrent la caravane entière, et la pillèrent; la renommée ajoutait même que la plus grande partie des pèlerins était massacrée. Une consternation subite s'était emparée à Constantinople de tous les esprits ; les musulmans se sentaient partagés entre la douleur, l'abattement et l'indignation ; des murmures sinistres se faisaient entendre de toutes parts ; c'en était fait de la religion, les portes du salut étaient fermées pour jamais. Mustapha, à peine assis sur le trône, était nommé malheureux : il était marqué du sceau de la réprobation. Le sultan, troublé, passait le tems en conférences

avec le grand-visir; toutes les précautions se multipliaient dans leur commune anxiété, pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans la capitale ; une réflexion, que la terreur n'avait pas permis de faire plus tôt, vint rassurer les esprits éperdus ; la catastrophe avait dû arriver pendant qu'Othman III vivait encore : c'était sous de si tristes auspices que son règne avait fini, mais non pas que celui de Mustapha III avait commencé. Les craintes superstitieuses furent donc dissipées dès que la date de l'événement fut connue; l'autorité prit soin de dévouer une victime expiatoire. Toute la haine du peuple fut attirée sur le kislar-aga, qui avait éloigné de Damas Ezadé-Pacha. On accusa la vénalité et l'avarice de ce ministre ; il fut exilé avec solennité dans l'île de Rhodes. Peu de tems après on envoya demander sa tête ; le peuple la vit exposée à la porte du sérail, avec une inscription qui portait « qu'il était puni comme traître envers la foi, et pour avoir été la cause du sacrilége commis par les Arabes contre la sainte caravane. » La religion fut vengée, le peuple fut apaisé, et le règne de Mustapha III commença sous un ciel éclairci et sous un jour pur.

Ce prince, fils du sultan Achmet, détrôné

en 1730, vivait renfermé depuis vingt-sept ans, et il en avait quarante-deux quand il vit, pour la première fois et tout ensemble, l'air libre, le trône et les rues de Constantinople. Témoin du malheur de son père, il en avait reçu une utile instruction dans un âge où sa raison lui permettait déjà de se former des idées justes. Renfermé depuis, jouet du caprice et de la farouche défiance du sultan Othman son cousin, ayant survécu à deux de ses frères, Mustapha n'avait dû la conservation de sa vie, plus d'une fois attaquée par le poison, qu'à sa méfiance continuelle et à l'étude de la médecine. Une mélancolie naturelle ou née de sa position précaire, l'avait porté à la réflexion, et il avait acquis des connaissances. Il ne pouvait pas avoir la science des personnes; le respect des sujets empêche la plupart des souverains de s'en instruire à toute autre école que celle du tems; et d'abord, la réclusion à laquelle sont condamnés les princes ottomans, ensuite le culte dont ils sont environnés dans l'exercice de la toute-puissance, ne leur laisse acheter l'expérience qu'au prix de leurs fautes. Appliqué, laborieux, juste, austère, rigide observateur de tous les préceptes de sa loi, Mustapha fit juger dès le principe, que si son

esprit n'eût pas été comprimé par une longue infortune et une crainte continuelle, ses dispositions naturelles l'eussent porté, dans leur essor, au rang des plus grands princes qui aient occupé le trône ottoman. Le sentiment de la gloire de l'empire fut le premier qu'il manifesta à l'admiration de ses peuples. Le jour où il alla ceindre le sabre impérial à la mosquée d'Ejub, on lui présenta le sorbet, selon l'usage, à son passage devant les casernes des janissaires : « S'il plaît » à Dieu, dit-il à leur commandant, nous le » boirons ensemble, mes camarades, au prin- » tems prochain, sous les murs de Bender. » Ce langage militaire réveilla le courage de sa belliqueuse milice engourdie sous le sommeil de vingt-deux ans d'oisiveté.

Le sultan marcha d'un pas ferme vers le but le plus propre à donner de la gloire à l'empire au dehors, et à ramener la prospérité au dedans. Plein de reconnaissance et d'estime pour Raghib, il montrait, secondé ou plutôt dirigé par lui, quelle influence régénératrice un seul homme peut exercer dans un état puissant, et quelles ressources le prince qui sait commander trouve partout où l'on ne sait qu'obéir. Sous les auspices et le nom de Mustapha III, l'ordre fut ramené dans les finances ; on vit réprimer une

foule d'abus qui pesaient onéreusement sur les sujets, sans tourner au profit du prince, condition qui ne légitime jamais une injustice, mais qui du moins la motive sous le gouvernement despotique, qu'on accuse de croire les peuples faits pour les souverains. Raghib-Pacha eut l'adresse de ne jamais paraître que le ministre de son maître; il engagea le sultan à faire revivre les lois somptuaires, pour mettre un frein à ce luxe désordonné, qui avait amené la corruption dans tous les ordres de l'Etat, fruit funeste de l'exemple qu'avait donné sultan Mahmoud. Mustapha, plein de zèle pour la religion et le bien public, pénétré de la nécessité de rappeler les Ottomans à cette antique frugalité qui avait fait la force de l'empire, donnait le premier l'exemple, et veillait lui-même, avec une vigueur inexorable, à l'exécution des lois qu'il rendait ou qu'il renouvelait. On le vit faire mettre à mort un juif qui avait contrevenu à l'ordonnance qui réglait la couleur des vêtemens ou bornait leur simplicité; il fit même mourir sous ses yeux un mendiant chrétien, portant une vieille paire de *bottines jaunes*, qu'il tenait de la charité d'un musulman. Il suffit de se souvenir que de tout tems la couleur jaune était affectée à la chaussure du peuple

conquérant; et si la peine paraît ici surpasser le délit, c'est que la sévérité excessive est une condition du gouvernement absolu, qui ne serait pas d'accord avec ses principes et ses moyens, s'il avait un tarif pour la désobéissance.

Un sentiment puissant sur l'esprit des princes musulmans, qui leur montre, dans les actions et la vie de leurs pères, comme une règle écrite et une conscience de tradition, la piété filiale, présentait, aux yeux de Mustapha III, tous les réglemens introduits depuis la déposition d'Achmet, son père, comme des innovations blâmables qui frappaient d'une empreinte de réprobation tous les actes souscrits par les sultans Mahmoud et Othman, ses cousins. Raghib ne manqua pas de fortifier ces dispositions; il présenta sans cesse à Mustapha les maximes de son père comme les seules conformes à l'esprit de la constitution ottomane, et l'exemple de Soliman I, plus glorieux encore sous le nom de *canuni* que sous celui de magnifique.

Ce fut ainsi que l'adroit grand-visir amena le sultan à porter le visiriat au plus haut degré de splendeur en dépouillant les kislars-agas de l'administration du revenu affecté sous

le nom d'harémaï, à l'entretien et à la subsistance des femmes du sérail. D'après l'exemple de l'exécrable Bekir-Aga, Raghib prouva aisément à son maître que tout cet or, tout ce pouvoir confié à un demi-homme, à un esclave noir, barbare ignorant et grossier, qui se formait dans l'intérieur du sérail, était la cause des cabales et des intrigues qui entravaient ensuite l'autorité absolue et entière, appartenante aux grands-visirs dans l'institution primordiale de leur dignité. Mustapha consentit, sur de si sages considérations, à réunir l'attribution de l'harémaï au visiriat; et ce fut ainsi que Raghib changea au profit de sa place et de l'empire cette partie de la constitution, et rassembla dans sa main et dans celles de ses successeurs toute la puissance et les ressorts du gouvernement ottoman.

Ces lois restauratrices, ces réglemens importans, qui limitaient l'ambition, l'intrigue, et la cupidité, excitèrent le mécontentement et les murmures de ceux qui profitaient auparavant de tant d'abus. On accusait le sultan d'une avarice sordide; mais son âme élevée méprisait des calomnies qui allaient quelquefois jusqu'à ses oreilles. « Il faut amasser de » l'argent pour la guerre, disait-il, et quand

» elle sera devenue nécessaire ils verront si
» je suis avare. »

Mustapha la désirait en effet, mais par haine du nom chrétien, par la religieuse ambition de mériter les droits de mosquée et le saint nom de Gasi que la loi musulmane décerne aux sultans victorieux.

Les circonstances étaient favorables. Si Mustapha était disposé à déployer l'étendard de Mahomet, le grand-visir Raghib ne pardonnait pas à la maison d'Autriche sa médiation, en 1737 : malgré son grand âge, il aimait la gloire, et, voyant une occasion d'en acquérir sans beaucoup de hasard, il ne voulait pas la laisser échapper. Quelle était en effet, la situation critique des Impériaux, les éternels ennemis de l'empire du Croissant ? Marie-Thérèse, leur souveraine, avait épuisé ses finances et la population de ses états dans sa lutte contre Frédéric II : la Hongrie était sans défense ; la Russie abandonnait l'alliance de l'Autriche ; la guerre entre cette puissance paraissait prête à être déclarée par la Porte.

Ainsi demeurait suspendu l'emploi de nombreuses armées qui ne demandaient qu'à combattre, et d'immenses trésors accumulés dans le sérail que le sultan ne refusait point d'ou-

vrir, lorsqu'une révolte d'un genre inconnu jusqu'alors s'éleva dans Constantinople, et vint braver la toute-puissance de Mustapha et la sévérité de son grand-visir; mais on a vu dans les guerres antiques, le formidable bélier abattre les remparts, et venir perdre la force impuissante de ses coups devant les balles de laine ou de coton qu'on lui opposait. Les approvisionnemens de blé et de riz avaient manqué; un naufrage avait fait périr soixante-dix bâtimens venant de la mer Noire, la seule espérance de Constantinople; ils étaient venus se briser, de nuit, contre les écueils qu'éclairent deux fanaux élevés à l'entrée du canal sur les caps d'Asie et d'Europe: mais il faut ajouter que les gardiens des phares semblables aux féroces Lestrigons de l'Odyssée, interceptaient souvent la lumière, et spéculaient sur les naufrages. Les greniers publics étaient vides: dans cette détresse, les hommes supportaient la disette avec un mécontentement qui n'éclatait pas. Les femmes, moins patientes et plus hardies, s'attroupèrent, et, s'armant de marteaux, de ciseaux et de limes, elles allaient en corps d'armée attaquer les magasins où l'on supposait qu'un vil monopole avait entassé tous les grains. Une femme

du peuple, vieille mais courageuse, était à leur tête; le janissaire-aga se présenta avec une garde nombreuse et fut repoussé à coups de pierres : les magasins furent forcés, et le pillage commença. Au milieu de ce désordre le grand-visir Raghib parut; la vieille femme s'avança vers lui avec audace, le menaça, le défia lui-même lui et ses soldats : joignant la véhémence du langage à la hardiesse du maintien, elle traita de puissance à puissance, et ne congédia sa troupe victorieuse qu'après avoir obtenu une portion de riz pour chaque combattante. La veille de cette émeute, l'ambassadeur de France s'était trouvé chez le grand-visir; un de ses officiers était venu lui demander ce qu'il fallait faire de neuf individus qui s'étaient rendus coupable d'une légère insubordination. L'inflexible Raghib, sans cesser de parler à l'ambassadeur, avait répondu par un mouvement horizontal fait avec la main. Le comte de Vergennes ne vit tout ce que signifiait ce geste terrible, que lorsqu'en se retournant il rencontra neuf têtes encore toutes sanglantes, exposées aux portes du palais : ce prompt et irascible ministre ne daigna cependant pas punir des faméliques bacchantes : il se contenta de répondre à ceux

qui s'étonnaient de sa modération : « Ce n'était » que des femmes. »

Quelqu'étrange que dût paraître sous le visiriat de Raghib, la révolte impunie même d'une troupe de femmes au milieu de la capitale, il appartenait à l'audace de braver la puissance plus solennellement encore.

La flotte ottomane, commandée par le capitan-pacha, levait dans les îles de l'Archipel le tribut annuel, et se trouvait mouiller devant l'île de Stanco, l'ancienne Cos, patrie d'Hippocrate. Un esclave chrétien forma le projet presqu'insensé de recouvrer sa liberté en enlevant le vaisseau amiral : de soixante-dix compagnons de son infortune il fit bientôt autant de complices de la plus audacieuse résolution. Saisissant le moment où le capitan-pacha et tous les officiers étaient descendus à terre pour assister à la prière publique, un vendredi cet homme intrépide, nommé le capitaine Simon, donna le signal de l'insurrection : les câbles furent coupés, et, dans un instant, le vaisseau mouillé en rade, se trouva à la voile. Le peu de soldats ou de matelots musulmans restés à bord essayèrent de résister et se retranchèrent dans la Sainte-Barbe, en commençant par arrêter

1760.

le gouvernail; Simon et les siens se firent un chemin à coups de hache, et arrivèrent jusqu'à eux. Ceux des Ottomans qui voulurent échapper à la mort n'eurent de ressource que de se jeter par les sabords, et de se sauver à la nage.

Le vaisseau ne gouvernait qu'au gré des vents: le capitan-pacha, à la nouvelle de cet événement presque fabuleux, accourut monté sur un bâtiment ragusain qu'il trouva appareillé. Simon, au moment d'être atteint, lui cria, avec un porte-voix, qu'il allait le couler à fond, et qu'il ne se laisserait pas aborder, dût-il mettre le feu au vaisseau. L'amiral, étonné, effrayé, indécis, le regarda s'éloigner et emmener cette glorieuse prise. L'heureux et brave Simon la conduisit dans le port de Malte ; il fut obligé de demander du secours pour jeter l'ancre, cet immense vaisseau n'ayant plus que soixante-cinq hommes pour tout équipage. Constantinople fut dans la consternation, moins encore de l'enlèvement du vaisseau amiral que de savoir entre les mains des infidèles le palladium ottoman : ce pavillon naval qui porte aux quatre angles les noms des disciples du prophète, et pour

emblême le fameux sabre d'Ali à deux pointes, le *Zulfécar*.

Le roi de France fit tout racheter et tout rendre aux Ottomans; le vaisseau amiral fut ramené devant les murs du sérail sous la conduite d'une frégate française ; le capitan-pacha paya de sa tête sa négligence ou sa lâcheté, et le calme reparut.

Ce n'est pas que la tranquillité régnât sur toute la surface de l'empire, et que l'autorité de Mustapha trouvât partout une obéissance passive. Depuis que les sultans ne parcouraient plus leur vastes provinces à la tête de leur armée, l'esprit d'indépendance était commun à tous les pachas éloignés et à presque tous ceux que leur puissance, leurs richesses, et surtout la nature difficile des lieux où ils commandaient, mettaient en état de se défendre; c'est ainsi qu'Achmet, pacha de Bagdad, se permettait de laisser sans exécution les ordres qui lui étaient transmis au nom de son maître: il y répondait néanmoins dans les termes les plus respectueux et les plus soumis. Ses richesses et sa conduite attirèrent sur lui l'attention et le mécontentement de Mustapha. Un capidgi fut chargé d'aller à Bagdad chercher la tête d'Achmet, et il lui fut enjoint de

ne pas revenir sans l'avoir enlevée par force ou par adresse. Dans ces dangereuses missions l'envoyé tient son ordre caché, et s'approche du proscrit sous un prétexte quelconque. Le capidgi, dépêché vers Achmet, espérait épier le moment favorable, poignarder le pacha rebelle, montrer le firman impérial, et voir tous les esclaves se prosterner alors devant le seing du maître; mais il en arriva tout autrement. Le prévoyant Achmet entretenait, sur les marches du sérail, d'obscurs et fidèles émissaires qui l'avertirent du départ et de la mission du capidgi; il le fit fouiller à son arrivée, avant de permettre qu'on l'introduisît devant lui; l'ordre secret dont le malheureux était porteur fut trouvé: le pacha lui fit couper la tête, et l'envoya pour toute réponse à la Sublime-Porte.

D'autres gouverneurs moins riches et moins éloignés, n'osaient pas prendre une attitude si fière; ils se contentaient d'acheter au sérail une protection secrète, en sacrifiant une moitié de leurs rapines, pour jouir impunément de l'autre.

Ainsi vivaient les oppresseurs et les opprimés, sous un sultan rigide et juste, et sous un grand-visir que son activité, son énergie et

sa dextérité rendaient plus capable que tout autre de faire respecter l'autorité et de réprimer le plus d'abus, si la vigilance, la rigueur et la volonté eussent seules suffi pour remédier à des vices invétérés, et pour guérir la lèpre d'un vieil état, que sa force primitive abandonnait de jour en jour.

Tout ce que son caractère et ses talens valurent à Raghib-Pacha, fut de mourir en place. L'empire ottoman perdit, en 1762, ce grand-visir, un des hommes d'état les plus remarquables qui ayent jamais servi les sultans.

Zélé pour les intérêts de son maître, Raghib-Pacha ne perdit pas de vue le bien public, et son nom mérite d'être inscrit au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Ce fut lui qui, pour préserver Constantinople de la peste qui y fait tant de ravages, proposa d'établir des lazareths aux îles des Princes, placées entre la côte d'Asie. Ce visir fut l'ami des sciences, et fonda, dans la capitale de l'empire, une bibliothèque qu'il rendit publique par son testament : c'est l'un des treize dépôts littéraires établis depuis Mahomet II jusqu'à nos jours, par les sultans, les sultanes, les visirs ou les riches effendis, en l'honneur des sciences et à la gloire des études chez un peuple que l'Europe, dans son dé-

dain, a jugé trop long-tems sur la réponse du calif Omar, condamnant au feu la bibliothèque d'Alexandrie.

Sur la porte du monument que Raghib éleva aux sciences et aux lettres, on lit cette simple inscription : « Honneur et gloire à Dieu!
» sous le bon plaisir de Dieu et dans la vue
» de lui plaire, Mahomet, grand-visir, sur-
» nommé Raghib ou le Studieux, a fondé
» cet établissement l'an de l'égire 1176.
» (1762). »

Mahomet mérita son surnom de Raghib, non-seulement par son amour pour les lettres, mais par les ouvrages qu'il a composés; il a laissé des Mélanges de morale et de philosophie en langue arabe, intitulés : le Finci-Raghib ou le Vaisseau des gens de lettres; un Recueil sous le nom de Divan ou de Chansonnier, le Muntekala ou Choix de sentences et de mots remarquables; un Recueil de lettres relatives aux négociations ou aux affaires politiques dont il a été occupé toute sa vie; enfin, ce fut par ses ordres que l'histoire de la Chine, du P. du Halde, fut traduite en langue turque : la mort seule du Raghib-Pacha, interrompit l'entreprise qui fut achevée depuis. Tel sont

les titres de cet illustre Ottoman à la renommée littéraire.

Comme grand-visir, il fut plus profond politique qu'aucun de ses prédécesseurs : il les surpassa tous en prévoyance, en conduite et en dextérité; aucun ne l'égala en patience ni même en froide inhumanité, quand il eut à se défaire d'un concurrent ou seulement d'un homme qui lui porta quelque ombrage.

Un tafterdar était devenu agréable au peuple par des sentimens nobles et une grande générosité. Raghib entendait partout faire son éloge : sa jalousie s'en alarma; Aristide trouva bien un Athénien fatigué de l'entendre appeler le juste. L'envieux visir ordonna la révision des comptes du tafterdar, et prétendit qu'il était redevable; sous ce prétexte, il le fit exiler : mais il déplora le premier la sévérité dont sa place lui faisait un devoir, et se plaignit d'être forcé à éloigner un homme si estimable. Sa haine secrète poursuivit sa victime jusque dans l'exil, et il envoya chercher sa tête; personne ne protesta ensuite plus haut contre un acte de justice aussi cruel. Il gémit sur le sort du tefterdar comme sur celui d'un ami; il alla même jusqu'à blâmer

la sévérité du sultan : « Le crime était si ordinaire, disait Raghib avec hypocrisie, la réparation était si aisée ; la peine n'était pas proportionnée au délit. » Le perfide regrettait, avec une fausseté si vraie, les talens et le mérite du tefterdar, que personne ne l'eût soupçonné d'avoir été son premier bourreau.

Mustapha III honora toujours la sagesse et les lumières de Raghib-Pacha, et lui laissa jusqu'à sa mort, un ascendant que ce grand-visir eut l'adresse de ne jamais faire sentir à son maître au milieu du pouvoir et du crédit sans bornes dont il jouissait ; il ne heurta jamais sa volonté et devina de bonne heure, sans jamais l'oublier, que le sultan voulait croire que son visir n'était que son ministre. Raghib n'en savait pas moins pourvoir à tout ce que lui conseillait sa jalousie, son ambition et sa tranquillité ; il pratiquait avec une patience et un succès admirables le proverbe turc qui dit : « Il faut chasser le lièvre en voiture. »

Le muphti Véli-Effendi l'éprouva à ses propres dépens. Cet ambitieux, considéré dans le corps de l'uléma par son éloquence et sa hardiesse, fut indiqué au sultan qui témoi-

gna l'intention de l'élever à la dignité de chef de la loi. Raghib se hâta de proclamer le choix du souverain; il ne tarda pas à s'apercevoir que celui dont il avait souffert la grandeur cherchait à s'immiscer dans les affaires de l'état, et songeait à balancer son crédit à lui-même. Raghib voulait faire prince de Moldavie un drogman de la Porte qu'il protégeait. Le muphti Veli se trouva en opposition avec lui, et présenta au sultan pour hospodar un Grec déposé dont il fit les plus magnifiques éloges. Mustapha en parla au grand-visir qui se prosterna, et porta sur-le-champ au rang de prince le protégé du muphti.

Mais au bout de trois mois, il commença à appliquer à son usage son proverbe familier; il fit répandre le bruit que le muphti avait vendu sa recommandation pour cent bourses : il ne s'agissait plus que de faire arriver ces rapports au sultan. Mustapha, selon la coutume très-politique des princes musulmans, sortait souvent déguisé, et entrait dans les endroits publics pour entendre ce que le peuple disait ou de lui ou de ses ministres. Un café du faubourg d'Ejub était celui où il allait le plus fréquemment; Raghib y aposta des émissaires instruits d'avance, et

l'un d'eux dit sans affectation devant le sultan : « Que les Ottomans étaient bien heureux de posséder le plus sage, le plus juste » et le meilleur des princes : mais que tous » ses ministres ne lui ressemblaient pas ; que » le chef de la religion et de la justice, par » exemple, que le muphti, enfin, avait été » assez vénal pour se laisser corrompre par » les giaoux, qu'il avait reçu cent bourses » pour élever un vil infidèle au trône de Moldavie; que si de telles prévarications étaient » ignorées du sultan, il y allait certainement » du salut de l'empire. » Plusieurs voix appuyaient à l'envi cette accusation et ses conséquences. Mustapha, indigné, se retira, manda sur-le-champ le grand-visir auquel il ordonna de déposer le muphti.

Un homme d'une haine ordinaire aurait obéi en silence en se félicitant, dans le secret, d'obtenir une vengeance si prompte ; mais le coup n'était pas assez assuré pour que son ennemi ne se relevât pas de sa chute : la marche de Raghib, dans ses animosités, était bien moins vulgaire, bien plus lente, mais plus savante.

Il répondit au sultan avec une feinte modération qu'il ne falloit écouter de pareils

bruits qu'avec une extrême circonspection, qu'il y allait du sort d'un homme peut-être innocent; que le peuple mal instruit croyait le mal, censurait le bien, et condamnait légèrement. « Le muphti était, disait-il, un per-
» sonnage trop religieux, trop vertueux pour
» être justement accusé d'une bassesse. » Et il conjura son maître de suspendre les effets de son indignation jusqu'à ce que des bruits si injurieux fussent au moins confirmés.

Raghib savait bien qu'il avait les moyens de donner de la consistance aux soupçons. Par ses soins, Mustapha rencontra, dans un autre café, de nouveaux émissaires qui renouvelèrent l'accusation en y ajoutant des charges plus fortes encore contre le muphti. Le sultan, cette fois, ne consulta plus Raghib, et de son propre mouvement, il envoya ordre au muphti de partir sur-le-champ pour Sinope, ville située sur les bords asiatiques de la mer Noire, le plus désagréable des lieux d'exil.

Le grand-visir joua son rôle jusqu'à la fin, et il savoura tout le plaisir de la vengeance; il se montra même si touché de cet événement, que ce fut à lui que l'infortuné muphti s'adressa pour obtenir que du moins le lieu de son exil fût changé. Le ministre fit valoir

avec autant de gravité que de bienveillance la difficulté de rien gagner sur un prince juste, mais violent, mais irrité; cependant il promit d'invoquer la clémence du sultan, et de tâcher de faire adoucir la rigueur de l'arrêt; il prit sur lui de permettre au muphti de rester un jour ou deux dans une maison de plaisance, et il obtint que l'exil fût transféré de Sinope à Burse, faveur signalée à laquelle Veli bornait tous ses vœux: ainsi, Raghib eut le plaisir de perdre son ennemi, et de recevoir encore ses remercîmens.

Un grand-visir aussi habile et aussi instruit ne pouvait pas avoir l'esprit petit ni les idées superstitieuses; aussi laissait-il bien loin en arrière les préjugés religieux de sa nation; et c'est un dernier trait de ce genre qui le placera au-dessus d'elle par l'indépendance de ses opinions comme il l'était par la supériorité de son caractère et par celle de son rang.

Un chrétien se présenta un jour chez le visir, et fit entendre qu'il voulait se faire musulman. Le drogman expliqua que le néophyte était de Dantzick, et qu'il en était parti tout exprès pour embrasser le mahométime à Constantinople. Raghib, qui ne croyait pas aux vocations, fut curieux d'interroger lui-

même cet aventurier. L'Allemand lui répondit dévotement que Mahomet lui avait apparu pour l'inviter à devenir digne des faveurs attachées à l'islamisme. « Voilà un étrange » coquin, dit le visir, Mahomet lui a apparu » à Dantzick ! à un infidèle ! tandis que depuis » plus de soixante-dix ans que je suis exact » aux cinq prières, il ne m'a jamais fait » de pareils honneurs : dites-lui, drogman, » qu'on ne me trompe pas impunément; que » pour venir de si loin, il a sans doute » tué père et mère, et que, s'il ne confesse » pas la vérité, je vais le faire pendre. »

Le néophyte, épouvanté, se hâta de déclarer qu'il avait été maître d'école à Dantzick, qu'on l'avait chassé pour ses mauvaises mœurs sur les plaintes des parens dont les enfans lui étaient confiés. « A la bonne heure, dit Raghib, qu'il fasse notre profession de foi, » et qu'on l'envoie chez le mollah R... qui » est de la même moralité que lui. L'iman » du quartier les instruira tous les deux, ajou- » ta-t-il, et leur apprendra qu'aucune religion » n'admet ni leurs principes ni leurs pra- » tiques. »

La considération et le respect que Musta-

pha III avait témoignés jusqu'au dernier moment au grand-visir Raghib, ne s'étendit pas au-delà de sa vie, ou du moins ne sauva pas des recherches fiscales ceux qui furentsoupçonnés d'avoir entre les mains ses richesses vraies ou supposées. Son trésorier fut arrêté, ainsi qu'un riche Arménien, qui avait été son banquier : tous deux furent jetés en prison, et enfin mis au cachot appelé bostangis-bachi-fourkouni ou le four du bostangis-bachi. Ce lieu, dont le nom seul inspire l'effroi, et présente à l'esprit l'image des tortures de toutes espèces, est placé près des cavernes des bostandgis et du four où l'on cuit le pain de leurs chambrées. Dans la nuit, vers l'heure où tous les soldats sont retirés, où le despotisme ne craint plus que la pitié vienne intercéder pour ses victimes, ou soit émue par leurs cris plaintifs, c'est de ce cachot que sont amenés, dans un lieu écarté, les malheureux condamnés à être interrogés par les tourmens; ils n'arrachèrent aucune révélation des richesses de Raghib-Pacha au-delà de ce qui était connu, ni de la bouche du trésorier, ni de celle du banquier arménien; seulement ce dernier sortit de prison dépouillé de toute sa fortune

particulière, traitement d'autant plus inique qu'il la tenait de la succession de son père enrichi dans le commerce.

C'était là ce que le sultan Mustapha III appelait s'occuper des finances : il faisait rentrer, par la voie des confiscations, dans le trésor impérial les plus riches dépouilles, fruit de prévarications presque toujours plus ou moins présumables ; il avait ainsi déjà complетté plusieurs *hasnés*, c'est-à-dire fermé et fait mettre son sceau sur plusieurs chambres contenant chacune dix milles bourses ou quinze millions, dépôt qu'il réservait pour les besoins éventuels de son empire ; et c'est ainsi que, par le noble emploi qu'il leur destinait, il en purifiait au moins la source. Du vivant de Raghib, et bien plus encore depuis sa mort, ce prince, dont le caractère était persévérant, les intentions droites et le zèle infatigable, voulait tout voir, tout entendre, tout décider. Mais le sentiment secret de son insuffisance et d'une ignorance que sa volonté ne pouvait pas suppléer, bornait presque tous ses moyens à l'activité. Mustapha III croyait régner en travaillant sans cesse, en vivant presqu'enseveli au milieu de piles de mémoires relatifs aux affaires de son empire, et en répondant à ceux

qui lui représentaient qu'un travail forcé prendrait sur sa santé : « Il faut bien que je fasse la » besogne, puisqu'aucun de vous ne sait la » faire. » Mais si cet estimable et laborieux prince n'ignorait pas l'incapacité décourageante de ses ministres, les puissances chrétiennes ennemies de l'empire, la connaissaient encore bien mieux pour le profit de leur ambition.

1763. Cependant, après deux règnes stériles, la naissance d'un prince fut annoncée dans le sérail : et le fils de Mustapha était destiné à porter un jour le nom de Sélim III. Cet évènement fut accompagné de signes de réjouissances et d'ivresse d'autant plus vifs, que les occasions ne s'étaient pas présentées depuis long-temps. Les douze pièces de canon rangées sur la terrasse de la chambre du sopha qui a vue sur la mer, donnèrent le premier signal. Toute l'artillerie du sérail, dont les batteries se croisent avec celles de Tophana, les batteries de la douane, de la marine et de la tour de Léandre répondirent successivement; et des fêtes populaires qui, au sein du despotisme musulman, rappellent les Saturnales de l'ancienne Rome, furent permises à tous les sujets pendant dix jours.

Les rues, les portes des maisons, les façades des palais furent illuminées. Dès l'entrée de la première nuit, des berceaux de lampes de couleurs menaient, de portiques en portiques, au palais du grand-visir; et cette redoutable enceinte, d'où sortent chaque jour des arrêts de mort, étoit couverte de guirlandes, de festons, de branchages, et ne retentissait que des chants joyeux de la licence. La première porte du sérail était elle-même éclairée de cordons de feux colorés; mais la place où sont exposées les têtes coupées, offrait ses sanglans vestiges et son hideux contraste: enfin, les hautes terrasses des minarets, dont les flèches dominent les mosquées, isolées dans la nuit des airs, et présentant leurs couronnes de feu, semblaient des météores bienfaisans et des constellations nouvelles.

Le despotisme fermait les yeux sur les transports de la joie populaire, et n'avait pas désigné les limites où finirait la licence. A chaque heure il passait des troupes de Juifs et de Grecs représentant les premiers officiers de l'empire dans le costume et l'exercice de leurs charges. L'histoire apprend qu'autrefois le chef d'une monarchie, le bon roi Louis XII, poussa la douceur et l'indulgence jusqu'à ne pas punir

des baladins qui s'étaient permis de jouer en public sa personne, d'imiter ses vêtemens, et de livrer à la risée son économie. Mais au milieu des fêtes données pour la naissance du prince Sélim, le gouvernement ottoman fut mis à une épreuve plus remarquable et plus étonnante. Des juifs osèrent contrefaire le sultan et sa suite ; ils ne furent pas punis : seulement les irrévérences de ce genre-là furent interdites ; mais le visir et les autres grands de l'empire, furent joués publiquement sans aucune opposition. Un faux stamboule effendissy (lieutenant de police de Constantinople), exerça sans contradiction une justice distributive ; le hasard le fit se rencontrer avec le véritable : les deux puissances se saluèrent gravement, et passèrent leur chemin. De même, un faux janissaire-aga entra avec son cortége dans le palais de ce chef de la milice qui était absent ; toute sa maison rendit à sa ressemblance les mêmes honneurs qu'à lui-même. On vit de prétendus employés aux ponts-et-chaussés de l'empire, qui n'a pas de voie Appienne, venir dépaver la porte des particuliers, et ne discontinuer qu'après avoir été bien payés ; on vit d'autres personnage se présenter dans les maisons avec des pompes à incendie, et rançonner pour le feu qu'ils

étoient censés avoir éteint. Le gouvernement pouvait sans doute tirer une leçon utile de cette censure directe de ses vexations, de ses négligences ou de ses vices. Mais le onzième jour le bâton musulman reparut, et il est probable qu'il fit plus d'une fois repentir de leur hardiesse ces indiscrets précepteurs.

Si les divertisemens d'un peuple caractérisent ses mœurs, et marquent les périodes d'avilissement et de décadence, il suffira de comparer les nobles et sanglans spectacles où les fiers Ottomans jouoient sur l'Atméïdan, la prise de Rhodès et la conquête de Chypre sous les yeux de leurs sultans, aux fêtes de la circoncision des héritiers du trône dans les beaux tems de leur empire, avec ces ignobles et licencieuses mascarades auxquelles, sous Mustapha III, leurs descendans ne prenaient pas à la vérité une part active ; mais où c'était déjà trop de regarder et de sourire.

En effet, la nation ottomane, si brillante encore aujourd'hui par son intrépidité, si recommandable par sa fidélité à tenir ses engagemens, si estimable dans ses individus par les vertus qui dérivent de sa religion, pouvait-elle s'apercevoir qu'elle était dégénérée et déchue? Cette nation, devenue sédentaire, outrepassait

rarement les portes de ses villes, plus rarement les limites de ses provinces, et jamais celles de ses frontières. Son orgueil avait sans cesse sous les yeux la distance immense et toujours conservée, que les conquérans ses ayeux avaient mise entr'eux et le peuple conquis. Les Ottomans ne voyaient-ils pas des Grecs dans l'adolescence trembler à la voix d'un bey ou d'un aga de dix ans? ne voyaient-ils pas des villages entiers de chrétiens se prosterner en Bulgarie, en Valachie, en Moldavie, devant un simple janissaire, ou devant le dernier des thoadars? L'habitude alimentait la conscience de leur supériorité, et les empêchait de soupçonner que les lumières maintiennent la domination; que les mœurs ne s'adoucissent qu'aux dépens de la puissance, quand la rudesse et le fanatisme en ont été les fondemens. En contemplant la balance politique de cette glorieuse Europe, dont les musulmans occupaient la portion la plus illustre et la plus favorisée de la nature, on ne peut pas sans étonnement comparer à cette époque l'influence des princes chrétiens sur les sultans, avec celle que les sultans exerçaient sur l'Europe entière un demi-siècle auparavant.

1762. Le divan de Constantinople ne pensait plus

à conquérir, mais à conserver : il ne connaissait ni ses amis ni ses ennemis. La France déchue de son ancienne faveur pour avoir contracté des liaisons suspectes, donnait à la Porte de sages conseils qui n'étaient reçus qu'avec défiance. Au contraire, un roi du Nord, dont les Ottomans jusqu'alors avaient ignoré la nation, couvraît à l'aide de ses talens et de sa gloire militaire, toute l'Allemagne de ses trophées, et remplissait toute l'Europe de ses intrigues. Le nom de Frédéric II pénétrait jusques dans le sérail, comme avait fait celui de Charles XII : la renommée de son courage, de ses revers, de ses victoires, présenta le roi de Prusse à Mustapha III comme un allié utile : non-seulement le sultan voulut s'attacher par un traité d'alliance et de commerce, ce souverain puissant, puisqu'il était redouté ; mais entraîné par l'enthousiasme attaché à son administration comme à ses exploits, il voulut avoir le portrait de Frédéric II, et le plaça dans le sérail au milieu de tous les princes de la dynastie ottomane. Le politique Frédéric, qui n'estimait de la renommée que les résultats, rendit cette admiration profitable aux intérêts de son pays, et à ses desseins d'ambition et de vengeance. Il eut dès ce moment à Cons-

tantinople un ministre public, avoué par la Porte; et l'influence prussienne date de cette récente et mémorable époque.

Le but de Frederic était d'abord d'armer le sultan Mustapha contre la Russie. Pour y parvenir, il employait l'adulation auprès de lui, et les présens auprès de ses ministres. Un prince, qu'il est tems de faire connoître, l'appuyait à la cour ottomane de tout son crédit. Crim-Guérai, grand-khan de la Crimée, avait depuis long-temps des liaisons secrètes avec le roi de Prusse. Ce prince actif, adroit, qui se servait de l'intrigue comme de la force, et qui ne négligeait aucun moyen pour arriver au but qu'il voulait atteindre, avait renoué avec ce descendant de Gengis-Khan les négociations secrètes que le baron de Tott avait, comme nous l'avons vu, été chargé de suivre chez les Tartares; plan que la France avait interrompu ou abandonné, mais dont le roi de Prusse avait eu connaissance. Ces agens venaient de favoriser une révolte en Crimée, contre Alim-Gueray, khan régnant, vieillard trop timide et trop pacifique, et les Tartares s'étaient donné pour souverain Crim-Guérai, digne de l'amitié de Fréderic, et du sang dont il descendait, par ses grandes qualités non moins que par ses inclinations belliqueuses.

Encouragé par lui, Crim-Guérai avait rassemblé une armée, avait envahi, ravagé en sept jours toute la Moldavie, emmené les troupeaux, les chevaux, trente mille esclaves, et jeté un tel effroi jusque dans Constantinople, qu'il avait obtenu sa confirmation, et la destitution formelle du khan dont il avait pris la place. Aussitôt après avoir montré au divan qu'il était redoutable, Crim-Guérai s'était empressé de montrer qu'il était juste. Il avait renvoyé libres ce qu'il avait pu rassembler d'esclaves moldaves, et tous les troupeaux, les chameaux et les chevaux que ses ordres sévères purent arracher à la rapacité de ses Tartares. Ce prince ne respirait que les combats. Profitant du grand ascendant qu'il s'était créé à la Porte ottomane, qui ne ménage que ceux qu'elle craint, il joignait ses efforts à ceux du roi de Prusse pour déterminer le divan à la guerre.

Mais le sultan était dans tout son conseil le seul qui ne s'effrayât pas d'avoir à donner le signal des combats. Tous les efforts, toutes les intrigues n'avaient obtenu de l'uléma pusillanime, ou des vieux, timides et voluptueux visirs qui siégeaient dans le divan, rien au-delà que la permission tacite d'une invasion

sur le territoire russe de la part des Tartares. Tout-à-coup la mort de l'impératrice Elisabeth et l'avénement de Pierre III au trône de Russie changea, en 1762, le système guerrier dont Frédéric II était le secret moteur.

1762. Le nouveau czar, plus enthousiaste encore du roi de Prusse que Mustapha III, mit à sa disposition toutes les forces de son vaste et puissant empire. Frédéric, qui armait les Ottomans et déchaînait les Tartares, arrêta la marche de Crim-Guérai, suspendit les préparatifs du sultan, et détourna de la Russie l'orage qu'il avait lui-même formé. Ce ne fut plus contre les Russes, mais contre l'impératrice-reine qui lui avait fait passer tant de nuits cruelles qu'il espéra faire marcher et les Tartares déjà réunis et les Ottomans qui se rassemblaient. Frédéric, devenu médiateur, promit, au nom du czar, au nom du disciple dont il était le maître, que le khan et le sultan seraient satisfaits dans leurs plaintes; que tous les établissemens de la nouvelle Servie seraient détruits et démolis. Sur cette assurance, toutes les forces ottomanes se mirent en mouvement; cent mille Tartares les précédaient; cent mille Russes, étonnés de servir la même haine, quoique ce ne fût pas sous les mêmes drapeaux, traversèrent la Pologne

pour attaquer tous à la fois les possessions autrichiennes. Le roi de Prusse, par cet accord inespéré, étoit au moment de satisfaire ses ressentimens et son ambition : un nouvel événement vint suspendre toutes les espérances et toutes les craintes. Pierre III fut détrôné; un assassinat termina ses jours : la princesse d'Anhalt-Zerbstt, son épouse, lui succéda sous le nom de Catherine II. Les troupes russes revinrent sur leurs pas; le khan des Tartares arrêta l'irruption de ses hordes; le divan cessa les préparatifs de guerre, et retomba dans son létargique assoupissement, se contentant de s'informer de ce que devenait la Pologne.

Cette même année, la mort du roi Auguste III avait ouvert une nouvelle scène. Depuis que cette monarchie avait perdu Sobieski, en 1696, l'anarchie avait succédé à l'obéissance; les rois Auguste II, Stanislas Leczinski et Auguste III n'avaient eu qu'une autorité incertaine, et ne s'étaient pas senti assez de puissance pour maintenir la paix parmi des sujets insoumis. Une portion de la nation polonaise était composée de protestans, de luthériens, de calvinistes et de grecs non unis, qui, répandus en grand nombre dans la Pologne et la Li- 1762.

thuanie, avaient, de tems immémorial, persisté dans le schisme; ils étaient distingués sous le nom de dissidens. La diète de Vilna, de 1563, avait assuré aux uns et aux autres les prérogatives de la noblessse et l'admission aux assemblées publiques comme aux charges et aux dignités. Au mépris des garanties les plus solennelles, le parti catholique, devenu le plus fort, avait restreint pour les dissidens la liberté du culte en 1717, et les avait enfin exclus de toutes les places dans les diètes successives de 1733 et de 1736. Les dissidens grecs invoquèrent l'intercession de l'impératrice Elisabeth, en vertu du traité de Moscou de 1686; les cours de Berlin et de Londres, garantes de la paix d'Oliva de 1660, soutenaient les droits des dissidens luthériens.

Catherine II prétendit devoir soutenir les dissidens grecs, à l'exemple d'Elisabeth.

Jusque-là, les Ottomans n'auraient ni vu ni voulu voir quel intérêt ils avaient à prendre part à cette querelle. A leurs yeux, un latin ou un grec, un catholique ou un protestant, étaient des infidèles qui leur semblaient également étrangers : même, ils ne pensaient pas qu'une différence sur quelques articles de croyance dût priver de leurs droits politiques

les citoyens d'un état libre; et pour tout dire enfin, la cause des dissidens paraissait plus juste que celle de leurs adversaires.

Cependant l'impératrice de Russie, se parant d'un zèle religieux qui servait de voile à son ambition, autorisait les dissidens à se réunir, et ils s'étaient armés à la voix et sous le nom du prince Radzivill, auquel se joignirent même plusieurs palatins catholiques, mécontens du gouvernement du roi Auguste III, qui ne semblait aux Polonais qu'un prince étranger. Catherine espérait que les dissensions de la Pologne la conduiraient à son but, celui d'abord de la soumettre, sous l'ombre de la garantie, à la condition d'une province russe, et de la lier si étroitement qu'elle n'eût de mouvement qu'ordonné par elle. Sous ce prétexte de protection, elle se ménageait de perpétuels motifs d'y entretenir des armées; elle se serait ensuite emparée du pays comme conquête et comme faisant partie de ses nouveaux domaines: l'aigle russe eût fondu sur l'empire ottoman dont elle n'eût plus été séparée que par un seul fleuve.

La mort d'Auguste III ouvrit une carrière plus libre à de si grands desseins, et Catherine jugea utile à ses intérêts de placer sur le trône des Jagellons le comte Ponia-

towski, simple gentilhomme, fils de ce Polonais qui avait été, à Constantinople, agent de Charles XII. Le comte Poniatowski, envoyé ambassadeur à Pétersbourg, était l'ancien amant de la grande-duchesse qui, devenue impératrice, espérait voir en lui, sur le trône de Pologne, son premier sujet. Par un manège adroit et heureux, elle fascina les yeux de Mustapha; elle lui fit envisager l'élection libre d'un roi piaste ou indigène comme honorant la nation polonaise, comme assurant son indépendance, et accordant les intérêts de cette république avec ceux des états voisins. Le sultan, plein de cette bonne foi musulmane qu'on n'a jamais révoquée en doute, écrivit à la diète « qu'il » conseillait aux Polonais d'élire leur roi d'un » commun accord; qu'il les engageait à vivre » en bonne intelligence, les laissant d'ailleurs maîtres de délibérer librement, et faisant des vœux pour la prospérité de leur » république, parce qu'elle observait fidèlement les traités. »

Le sultan apprit bientôt que les Russes n'avaient pas retiré leurs troupes du territoire polonais : il se plaignit et menaça. La cour de Pétersbourg l'apaisa en assurant qu'elle n'avait en Pologne que six mille hommes d'in-

fanterie et quelques Cosaques dont la diète avait sollicité l'envoi pour protéger ses libertés dont la Russie était garante. La vérité est 1764.
que cette puissance avait fait entrer quarante mille hommes. Mustapha se contenta de cette excuse, faussement persuadé que, dès qu'il le voudrait, il réprimerait l'ambition de Catherine II. Il se borna, d'après les conseils de l'ambassadeur de France et du ministre de Prusse, à donner une exclusion formelle au comte Poniatowski; cependant cette créature de l'impératrice fut élue unanimement dans la diète de 1764. Catherine, dont ce choix était l'ordre et l'ouvrage, s'y montrait indifférente; Mustapha n'y vit qu'une insulte, et en fut indigné. « Je saurai réduire ces infidèles, » s'écria-t-il en apprenant l'élection de Poniatowski. Il semblait que le sultan irrité allait faire ce qu'exigeait depuis long-temps l'intérêt, la gloire et la dignité de son empire; mais loin de lui conseiller la guerre, les ministres du divan, et l'ambassadeur de France lui-même, le voyaient hors d'état de la provoquer.

L'uléma dominait dans le conseil, et ne pouvait 1764.
donner que des avis pusillanimes ou achetés par la Russie; les janissaires dégénérés, amollis, avilis, n'avaient plus de redoutable que

leur nom; les spahis, ruinés par le luxe, pouvaient à peine entrer en campagne, et n'étaient pas en état de satisfaire aux obligations féodales qu'ils étaient tenus de remplir en tems de guerre à raison des timars dont ils jouissaient.

L'Egypte n'était pas tranquille : les Wéchabites menaçaient la Mecque; presque toutes les provinces étaient infestées par des bandits: tout le divan préférait donc qu'une réparation apparente désarmât la colère du sulta plutôt que de voir le repos de l'empire compromis. Les assurances captieuses, les scandaleuses promesses ne coûtaient rien à l'impératrice; elle assura que le nouveau roi n'épouserait pas une princesse étrangère, que tous les nobles Polonais seraient rétablis dans leurs dignités, et que ses troupes sortiraient incessamment du territoire polonais. Sur la foi de cet engagement, Mustapha permit que Catherine II continuât l'ouvrage de la prétendue réformation qu'elle établissait, et il la vit ainsi, sans inquiétude, plonger la république dans le chaos : ajoutons encore que le divan, reculé dans sa politique extérieure comme dans sa tactique militaire, craignait encore, à cette époque, que, si la Pologne

recouvrait la force et l'intégrité qu'elle avait sous un Sobieski, ses efforts ne se portassent de nouveau contre l'empire du Croissant: comme si le seul et véritable ennemi que les Polonais pussent désormais avoir à craindre et à combattre n'était pas la colossale puissance qui avait juré la perte de leur liberté; d'ailleurs, Mustapha III était un prince religieux, et le muphti, conduit par un iman que les Russes avaient gagné, prouva à son maître, le Coran à la main, que ce livre sacré défendait d'attaquer ceux qui laissaient en paix l'empire ottoman. Plus incertain que convaincu, le sultan n'osa point déclarer la guerre; il destitua même le khan de Crimée. Le bouillant et brave Crim-Gueray qui ne cachait pas la volonté où il était d'entrer en Pologne à la tête de ses Tartares, que le divan l'avouât ou non, Crim-Gueray fut attiré à Constantinople; et sur la route, dix mille spahis l'enlevèrent et forcèrent les Tartares dont il s'était fait accompagner, à rebrousser chemin. Mustapha qui avait consenti à son exil, ne l'en accueillit pas avec moins de bienveillance. Le khan, à son passage, essaya de faire adopter au sultan les nobles et vigoureuses résolutions dont il était animé. « Vous avez

» raison, lui dit le malheureux Mustapha en
» levant toujours les yeux au ciel ; mais mon
» frère, que puis-je faire tout seul ! Ils sont tous
» amollis ou corrompus ; ils ne connaissent,
» ils n'aiment que leurs maisons de plaisance,
» leurs musiciens, leurs harems ; je travaille à
» rétablir l'ordre, à ramener mon peuple à
» ses antiques mœurs : personne ne veut
» m'aider. »

1766. Et le généreux Crim-Gueray n'en partit pas moins pour son exil, espérant cependant qu'il ne serait pas de longue durée ; en effet, la Russie s'emparait, pied à pied, des droits constitutionnels de la Pologne. La Porte indécise souffrait ces envahissemens toujours colorés de prétextes dont elle se contentait, lorsqu'une diète extraordinaire fut convoquée à Varsovie, en 1766 ; les dissidens y furent réintégrés dans tous leurs droits, et l'impératrice de Russie garantit solennellement la liberté, la constitution et l'intégrité de la république, que son influence blessait à la fois par l'acte même de protection dont elle consacrait le droit. La majorité des Polonais s'indigna ; une fermentation générale soulevait depuis deux ans tous les esprits, lorsque la diète de 1768 se tint : à peine fut-elle ter-

minée, au milieu de l'agitation et du trouble, que la ville de Bar en Podolie devint le foyer où une confédération nationale se forma spontanément pour la défense de la religion et de la liberté. Le comte de Pac fut élu maréchal de cette ligue patriotique; les confédérés portaient sur leurs drapeaux l'image de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus, avec cette devise généreuse : « Vaincre ou » mourir. »

Les excès commis par les Russes; les prodiges de valeur qui ont immortalisé les malheureux Polonais qui luttaient contre l'injustice, la force et la trahison; la neutralité de leur roi Poniatowski, n'appartiennent pas à l'histoire ottomane : je dois me hâter d'arriver à l'événement où le sultan Mustapha et ses armées furent forcés de paraître sur la scène.

De quelques fausses couleurs que les Russes couvrissent la marche de leur ambition; quelqu'illégitime que fût leur usurpation en Pologne, le divan pensait toujours que le sultan ne devait pas être agresseur, et que la religion ne lui permettait pas de déclarer la guerre tant que les limites de l'empire ne seraient pas violées. Il s'agissait donc de faire

insulter par les Russes le territoire ottoman; il faut dire comment un seul homme força les Ottomans et les Russes à se mesurer ensemble; comment, enfin, il fit naître entre ces deux formidables nations la terrible guerre de six années qui commença en 1768.

LIVRE XXI.

Jacoub-Aga. — Incendie de Balta. — Retour de Crim-Gueray en Crimée. — Déclaration de la guerre. — Embrasement de la nouvelle Servie. — Mehemet-Emir, grand-visir. — Mort de Crim-Gueray. — Ouverture de la campagne de 1768. — Siége de Choczim par les Russes. — Mort de Mehemet-Emir; Moldorandgi lui succède. — Passage du Dniester par les Ottomans. — Blocus de l'armée russe. — Crue subite du fleuve. — Terreur et fuite de l'armée de Moldorandgi. — Prise de Choczim par Galitzin; Romantzof lui succède. — Disgrâce de Moldorandgi. — Tableau de la Moldavie et de la Valachie. — Tableau de la Grèce. — Vues secrettes de la Russie sur ces provinces ottomanes. — Départ de la flotte russe aux ordres d'Alexis Orlof. — Sécurité du divan. — Siége de Coron par les Russes. — Occupation de Navarreins; terreur des Ottomans. — Arrivée d'Elphinston. — Départ de la flotte ottomane pour l'Archipel. — Combat naval entre les Ottomans et Elphinston devant Napolie de Romanie. — Portrait d'Hassan-Bey.

Balta est une ville de la petite Tartarie, séparée de l'Ukraine par un ruisseau qui marque les limites; elle est fameuse par ses foires qui procurent le débit annuel des immenses 1768.

troupeaux que possèdent les Tartares Noguais.
Le gouverneur ou grand douanier de Balta, Jacoub-Aga, devait sa fortune au khan Crim-Gueray. La disgrâce de son maître avait ruiné ses espérances; il allait même être victime de son attachement pour lui; il languissait dans les prisons du khan Mackloud-Gueray, successeur de son protecteur, qui avait résolu de le faire mourir, et qui s'était déjà emparé de tous ses biens. Envoyé comme son père dans la Crimée par la France, le baron de Tott, fils de ce gentilhomme hongrois, dont l'histoire a déja fait mention, crut utile de sauver un homme sur qui sa cour avait lieu de compter. Par ses bons offices, Jacoub sortit de prison, et fut rétabli dans son premier poste; il retrouva son ancienne existence, mais non ses richesses que l'avare Mackloud-Gueray ne lui rendit pas. Jacoub revint à Balta, plein d'ambition, et non sans espérance de faire remonter son maître Crim-Gueray sur le trône de Crimée. L'occasion ne tarda pas à se présenter: les Polonais confédérés, pressés de toutes parts par les détachemens russes qui cherchaient à les dissiper, s'étaient jetés les uns dans l'intérieur de la Pologne en revenant sur leurs pas, les autres dans la Moldavie où l'hospodar les avait reçus; d'autres, enfin, arrivés sur l'extrême frontière,

n'osaient pas entrer dans le pachalic de Choczim où les Russes n'auraient pas osé les poursuivre. Une poignée de ces confédérés se trouvait dans le voisinage de Balta et d'Iacoub-Aga. Il forma une intelligence secrète avec leur chef, l'engagea à provoquer les Russes, et à se laisser poursuivre par eux jusque dans la ville tartare, au risque de tout événement. Les Polonais attirèrent sur eux un détachement russe qui ne manqua pas de les attaquer. Le territoire ottoman fut violé, et les confédérés, feignant de fuir, se jetèrent dans Balta; les Russes y entrèrent avec eux, et dans le tumulte et la confusion du combat ils massacrèrent un grand nombre de musulmans. Pour ajouter à la solennité de l'attentat, Jacoub-Aga prit soin que le feu fût mis à la ville : on prétend même qu'il le fut par ses mains. La relation de l'attaque et de l'incendie de Balta fut envoyée par lui au khan Makloud-Gueray, et de là à Constantinople, accompagnée des lamentations les plus déplorables et des plus profonds sentimens d'horreur pour une telle transgression aux droits des gens et aux lois de l'humanité.

A cette nouvelle, tous les esprits furent transportés d'indignation : la loi religieuse

consacrait une aussi juste guerre : la provocation était manifeste ; les ordres furent donnés aussitôt à toutes les forces ottomanes de se rassembler et de se mettre en marche. Le ministre de Russie, M. Obrescoff, fut conduit au château des Sept-Tours. Crim-Gueray fut rappelé de son exil ; Mustapha déposa Mackloud, rétablit Crim-Gueray sur le trône, le combla d'honneurs et de présens, lui donna le commandement général de ses armées, et lui confia la conduite de toute la guerre.

L'oriflamme ottoman fut arboré : le sangiask-chérif sortit du sérail au milieu de la pompe triomphale appelée par les musulmans alay; solennité nationale, à la fois religieuse, imposante et burlesque comme presque toutes les cérémonies que, chez la plupart des peuples, l'usage consacre, et dont le caractère antique forme un contraste bizarre avec les nouvelles mœurs.

La marche s'ouvrit par la pieuse et grave procession de tous les corps d'arts mécaniques représentés par des chars où les députés de chaque profession exécutaient la pantomime de leurs métiers. Les laboureurs paraissent conduisant leurs charrues, suivis du tisserand qui travaillait et du menuisier qui rabotait sur l'établi ;

derrière cette longue file s'avançait l'étendard du prophète, porté par le chef des émirs, et entouré d'une troupe de ces descendans de Mahomet. Tout le peuple, transformé en foule innombrable de fanatiques, avait les yeux attachés sur le drapeau sacré, talisman auquel le pronostic de la victoire lui semble toujours attaché; mais des regards profanes ne doivent jamais le souiller sur son passage. Malheur aux chrétiens imprudens que la curiosité! porterait à braver un pareil danger!

Cependant une longue paix avait donné aux Européens la fausse confiance de l'impunité: un grand nombre d'entr'eux avaient loué des fenêtres dans des maisons musulmanes que l'appât de quelques sequins leur avait ouvertes; en vain des persiennes fermées les dérobaient à la vue, et les protégeaient contre l'apparence du scandale. Un des émirs qui précédaient l'étendard s'arrêta tout-à-coup, et s'écria: « Des infidèles osent profaner par leurs » regards le drapeau sacré du prophète; que » tout musulman les déclare sous peine de » réprobation, et que les infidèles soient » punis! »

On assure que ce signal affreux fut donné, non par le fanatisme, mais par la vengeance;

par un mollah dont la cupidité avait été trompée par un chrétien qui, pour quelques aspres de moins, avait loué la maison d'un autre de préférence à la sienne. Quoi qu'il en soit, tous les asiles furent violés à la fois par une multitude frénétique : toutes les portes furent enfoncées, et les forfaits les plus atroces furent commis, sans distinction d'âge ni de sexe. On vit jusqu'à des femmes enceintes traînées par les cheveux, foulées aux pieds, périr de la manière la plus déplorable. Parmi les victimes, on compte la femme et les filles de l'internonce impérial, le ministre de Marie-Thérèse. Le grand-visir reçut les plaintes avec l'intention de punir les coupables, mais avec l'imposiblité de les distinguer dans cette multitude de forcenés : tels furent les sanglans auspices sous lesquels la guerre de 1768 commença.

1768. L'imprudence, l'imprévoyance et la stupidité semblèrent présider aux rassemblemens de l'armée. Le sultan invita, par une proclamation, tous les musulmans à joindre l'étendard de Mahomet. On ne convoqua point les janissaires, dans la crainte d'avoir à payer la solde de cette milice dispersée dans toutes les provinces de l'empire, devenue innombrable

et aussi dangereuse par ses prétentions que par son indiscipline ; en effet, pour juger de la colossale composition du corps entier, s'il eût été réuni, il suffira de savoir que la seule compagnie des Las (peuplade qui habite le midi de la mer Noire et des environs de Sinope et de Trébisonde), fournit plus de trente mille hommes. Des milliers de volontaires s'ébranlèrent des extrémités les plus reculées de l'empire, bien moins par un esprit religieux et guerrier que par l'espoir du brigandage. Ils affluaient d'Asie en Europe par le Bosphore, traversaient Constantinople qu'ils pillaient, tandis que leurs chefs traitaient avec le divan, moins encore des subsides de la campagne que de la rançon de la capitale ; car ce n'était que l'or à la main que le gouvernement obtenait le départ de ces hôtes déjà plus incommodes à lui-même qu'à ses ennemis. Des jalons ne marquaient pas leur route militaire à travers la Romélie et la Bulgarie jusqu'au rendez-vous général indiqué sous Bender.

Mais depuis les portes de Constantinople jusqu'au Danube, les villages incendiés, les campagnes dévastées signalaient leur désastreux passage, comme si ces malheureuses

provinces eussent été déjà le pays ennemi. C'est ainsi que sans magasins, sans vivres, sans étapes, parce qu'un gouvernement despotisque ne prévoit rien et se contente de toujours ordonner sans regarder s'il est obéi, trois cent mille bandits, sous le nom de soldats, infestaient les routes qui conduisent en Moldavie où les attendaient les spahis et les janissaires de la capitale, sortis avec tant de pompe à la suite du sandjiak-chérif.

1769. Cependant, Crim-Gueray, le général en chef des armées ottomanes et tartares, était parti de Constantinople avec l'ordre d'ouvrir la campagne par l'embrasement de la nouvelle Servie. Ce prince actif, entreprenant et belliqueux, rassembla cent mille cavaliers à Tombachar, presque tous Tartares du Yédézan et du Budjiak: il en détacha quarante mille vers le petit Don, et ordonna à soixante mille de prolonger la rive gauche du Borysthène.

Au milieu de l'hiver de 1769, le 7 janvier, le khan partit de Kaouchan, sa capitale, et passa le Niester. Dix mille saphis vinrent le joindre auprès de Balta, cette ville tartare, dont l'incendie était devenu la cause de la guerre. Les spahis avaient achevé de la piller, et avaient brûlé de plus tous les villages voi-

sins. Telle était, sur un territoire ami, la conduite de cette cavalerie, l'élite de l'armée ottomane. En opposition de cette indiscipline, les cent milles Tartares de Crim-Gueray, qui renouvelaient dans les tems modernes l'existence des fabuleux centaures, se dévoloppaient en bataille sur une plaine immense toute couverte de neige. Leurs vêtemens bruns se détachaient sur ce paysage blanc où ils étaient alignés sur vingt files de profondeur, sans régularité, mais non pas sans ordre. Chaque Noguais portait pour cinquante jours de vivres dans un sac de cuir qui contenait dix livres de maïs roti et pilé. Les seuls Inats-Cosaques, émigrés russes, peuplade chrétienne, établie dans le Cuban, portaient derrière leurs chevaux un quartier de porc. C'est à eux que la garde du sandjak-schérif était confiée. Telle était l'armée tartare que conduisait Crim-Gueray, prince d'environ soixante ans, d'une haute taille, d'un maintien noble, d'une figure majestueuse, et dont le caractère répondait à l'extérieur. Une foule de sultans marchaient sous ses ordres, et parmi eux, il comptait sept de ses enfans.

Bientôt le Bog fut traversé sur la glace. Les Tartares, campés tantôt sur la neige, tantôt sur des lacs gelés, arrivèrent aux bords de l'Ingul,

et aperçurent sur l'autre rive la Nouvelle-Servie, dont les villages allaient devenir la proie des flammes, les habitans et leurs troupeaux le partage des vainqueurs. Crim Gueray passa l'Ingul, comme il avait passé le Bog, et laissa sur sa gauche le fort de Sainte-Elisabeth, où était une garnison russe, et où s'était renfermé le commandant général de la nouvelle colonie.

Une nuée de Tartares, conduite par un sultan, se répandait sur toute la Nouvelle-Servie. Des colonnes de fumée s'élevaient de toutes parts au bout de l'horizon, et ces signaux de feu annonçaient au grand khan que ses ordres étaient exécutés. Les Tartares ne les outrepassaient pas. Plus avides que cruels, on les vit plaindre des malheureux qui, renfermés dans un monastère, et refusant de se rendre, furent consumés par les flammes avant qu'on eût eu le temps de les secourir : mouvement de compassion que les Ottomans n'ont jamais connu en temps de guerre, mais qui n'est pas étranger aux Tartares, parce qu'ayant moins de fanatisme religieux, ils combattent avec moins de haine, et que leur but est bien plutôt de piller que d'exterminer.

La grande armée qui protégeait la nuée incendiaire était arrêtée sur les bords de l'Ad-

junka ; le froid devint si vif tout à coup, qu'on rencontrait dans la plaine des troupeaux gelés, et que les hommes et les chevaux tombaient morts. Tous les établissemens russes de la Nouvelle-Servie furent détruits, à l'exception des forts que le défaut d'artillerie empêcha d'attaquer. Trente-cinq mille esclaves, parmi lesquels étaient deux cents jeunes filles dont le khan fit des musulmanes, et qu'il envoya en présent au Grand-Seigneur et à ses amis de Constantinople, achevèrent de composer les trophées tartares, couverts de larmes, de sang et de cendres. Crim-Gueray se rapprocha des provinces ottomanes, et ramena son armée à Bender. Le pacha lui avait préparé un pont de bateaux sur le Niester. Il avait fallu rompre les glaces pour le construire : mais l'infatigable khan termina sa rude campagne ainsi qu'il l'avait commencée. « Voilà, » dit-il, comme les Tartares passent les fleuves. » En même tems il lance son cheval, et, malgré les glaces qui portaient à peine et craquaient sous ses pas, il parvint heureusement sur l'autre rive, suivi du pacha, qui crut de son devoir de l'imiter.

Mais si ce prince belliqueux avait appris dans son expédition de Servie à mépriser les Otto- 1769.

mans qu'il venait commander, il n'avait pas une plus haute estime pour le grand-visir, que la volonté de Mustapha III avait soumis à ses ordres.

Mehemet-Emir-Pacha, jaloux et mécontent, se voyait forcé au silence, mais n'en était pas pour Crim-Gueray un ennemi moins dangereux. Cette disposition de la présomption et de la médiocrité devant la bravoure réunie aux talens, n'eût peut-être fait qu'entraver sans les arrêter les vigoureuses et grandes entreprises que méditait le khan des Tartares, si la mort ne fût venu seconder prématurément et l'inimitié du grand-visir et les vœux des ennemis de l'empire qui se mesuraient sur leurs alarmes. Crim-Gueray mourut empoisonné, comme il se préparait à attaquer les Russes en Pologne.

1769. L'impératrice Catherine ne s'était pas attendue à la guerre ; ses peuples même semblaient ne désirer que la paix. L'invasion de la nouvelle Servie avait jeté l'alarme jusque dans Moscou. Il fallut réunir à la hâte tous les ouvriers propres à rétablir à la fois une armée, une artillerie, une marine. La confiance, l'adresse et le bonheur de Catherine II suffirent à tout. Elle pressa les préparatifs de guerre, sans discontinuer les négociations de la paix,

espérant jeter par-là quelque lenteur dans le formidable armement qui la menaçait.

Les Ottomans, saisis du délire de leur fièvre fanatique, s'avançaient vers la Moldavie, au nombre de trois cent mille hommes. Vingt-quatre mille Russes, commandés par un prince Galitzin, courtisan souple, officier brave, et général médiocre, reçurent l'ordre de s'opposer à ce torrent. Les moyens de succès étaient pour les Russes beaucoup moins en eux-mêmes que chez leurs ennemis. La composition de l'armée ottomane, le caractère et l'inexpérience du grand-visir qui la commandait depuis la mort de Crim-Gueray, donnaient toute la confiance de la supériorité à ces Russes accoutumés, avec les musulmans, à ne pas s'étonner du nombre. L'adversaire des généraux de Catherine, Mehemet-Emin, neuf années avant d'être grand-visir, était négociant, et suivait les caravanes à Suez, comme facteur de son père, pour le commerce des soieries. Ce négoce l'avait amené à Constantinople où, pendant deux ans, il avait vendu des étoffes. Un tefterdar, que son esprit amusait, l'avait fait écrivain de la trésorerie. En peu de mois il était devenu premier commis, puis réïs-effendi du ministre des affaires étrangères. Il occupait cette place pendant la vacance

du trône de Pologne. C'était lui qui avait fait donner l'exclusion à Poniatouski. Depuis ce moment, il était l'oracle du divan, et le conseiller intime de Mustapha. Egalement ennemi des Russes et des Polonais, qu'il confondait dans son fanatique mépris, il avait ouvert l'avis de favoriser les confédérés de Pologne, sans prendre une part active à leur querelle, et il voulait que la Porte, tranquille spectatrice de la lutte des infidèles, les regardât se détruire mutuellement. Tels étaient ses principes et son système politique, lorsque Mustapha III le fit grand-visir, et l'envoya commander en Moldavie. Agé de quarante-cinq ans, Mehemet-Emin, n'ayant ni la fougue de la jeunesse ni la prudence de l'âge mûr, aussi neuf au commandement qu'au métier des armes, mais hardi et présomptueux, comptait principalement sur sa destinée, qui, en neuf ans, avait fait en lui d'un homme obscur la seconde personne de l'empire. Mais quand même il n'aurait pas cru follement que le nombre suppléait à la discipline, et l'ordre d'un grand-visir à tous les moyens qui lui manquaient; quand même il aurait eu la prévoyance et les talens qu'il n'avait pas, tous les malheurs dont il devenait responsable n'en étaient pas moins impossibles à éviter.

Mustapha III, défiant et sévère, ramenant à lui seul l'autorité, retenu dans son sérail par les représentations du divan, prétendait diriger les opérations de la guerre, puisque le soin de sa faible santé et la crainte d'augmenter les dépenses l'empêchaient de mener lui-même ses soldats aux combats. Ainsi les magasins militaires, soit en Bulgarie, soit en Valachie, étaient censés approvisionnés, parce que le sultan en avait donné l'ordre; et cependant la plupart de ces magasins étaient vides. Les alarmes les mieux fondées occupaient déjà Mehemet-Emin sur les subsistances nécessaires à trois cent mille hommes qu'il avait à nourrir avant de les mener vaincre. Déjà, avant de quitter Andrinople, il avait fait mettre à mort trois grecs qui essayaient d'empoisonner les farines de l'armée.

Les Tartares, occupés à rendre hommage à un nouveau khan, successeur de Crim-Gueray, n'étaient pas encore sortis de leur territoire; la Moldavie était sans défense, malgré les ordres du Grand-Seigneur, lorsque, sur l'injonction de l'impératrice Catherine, Galitzin ouvrit la campagne par une tentative sur Choczim.

L'armée russe passa le Niester, assurée que la ville lui serait livrée par l'infidélité du

21.

vieux pacha, qui s'était laissé acheter; mais le complot fut découvert : un espion juif, qui avait apporté l'or de Galitzin, tomba entre les mains d'un chef de confédérés polonais. Le traître avait été livré à des commandans ottomans, qui étaient entrés dans Choczim, et avaient fait massacrer le pacha par la garnison. Les Russes, trompés dans leur attente, ne pensèrent plus qu'à la retraite. Un corps nombreux de volontaires accourait d'Yassi au secours de la place. Les troupes de Galitzin repoussées, harcelées par des forces si supérieures, regagnèrent avec peine les ponts qu'elles avaient jetés sur le Niester, et s'enfoncèrent dans la Pologne après cet essai malheureux.

Mehemet-Emin, qui n'était pour rien dans ce faible avantage que les armes ottomanes venaient d'obtenir, s'en glorifia comme d'une victoire qui dut lui être attribuée, et cependant il n'avait pas encore passé le Danube. Quatre-vingt mille Polonais, disait-il dans ses rapports au sultan, soutenaient l'armée russe. Par ce mensonge il satisfaisait sa haine, et motivait d'avance toutes les cruautés dont il menaçait la Pologne où il ne voulait entrer que pour la changer en désert. Cette prétendue armée polonaise se réduisait à quelques misérables pay-

sans que les Russes avaient forcés de conduire leurs équipages, et qui, dans la retraite, étaient tombés dans les mains où sous le cimeterre des Ottomans. Cette première affaire de Choczim, dont le succès exagéré fut annoncé à Constantinople au bruit du canon, valut à Mustapha le surnom de Gazi, que les imans lui donnèrent au milieu de Sainte-Sophie. Elle enfla l'orgueil et la confiance des Ottomans; mais elle n'apprit pas moins aux Russes que leur discipline et leur sang-froid pourraient lutter contre le courage aveugle, contre les chocs tumultueux et le nombre.

Mehemet-Emin croyait ainsi la guerre terminée avant d'avoir été commencée. Il publiait que les Russes se trouveraient trop heureux de recevoir la paix qu'il allait dicter; lorsque le sultan lui envoya l'ordre d'ouvrir la campagne de 1769, et d'entrer en Pologne.

L'armée ottomane continua donc sa marche, et la Moldavie fut couverte de trois cent mille hommes errans sur son territoire pour y subsister. La disette précédait partout leur marche vagabonde : leur approche remplissait d'avance d'un juste effroi les Polonais qui l'avaient desirée. Ils auraient préféré la présence des Tartares à celle des Ottomans. « Les attirer pour

» chasser les Russes, disaient-ils unanimement ;
» c'est mettre le feu à la maison pour en chasser
» les insectes. »

1769. En effet, les corps de troupes qui avançaient vers les frontières polonaises se heurtaient, se battaient, se disputaient le peu de vivres qu'ils découvraient et enlevaient avec les volontaires qui déjà rebroussaient chemin, et voulaient rentrer sur le territoire ottoman. Au milieu de ce flux et reflux tumultueux, toute l'armée se plaignait du grand-visir. Tout l'or qu'il recevait de Constantinople ne suffisait pas pour réparer les fautes de l'imprévoyance, les inconvéniens de la distance, et l'urgence des besoins. On accusait Mehemet-Emin de détourner à son profit les sommes destinées à la subsistance d'une si immense multitude d'hommes, dont un grand nombre était composé de bouches iutiles. Après lui avoir reproché son avarice, on lui reprochait son inaction. Tous les pachas, jaloux de sa rapide fortune, encourageaient sous mains les murmures, et envenimaient les plaintes. Le malheureux grand-visir récriminait contre les pachas et contre l'armée, s'emportait, et n'agissait pas, bien plus encore par impuissance que par découragement. Actif, infatigable, ferme, mais entouré de haines,

d'embarras et de dangers, il recevait du sultan son maître courriers sur courriers, ordres sur ordres : sa tête répondait de leur exécution, et leur exécution était impossible.

L'orgueil et la haine religieuse de Mehemet-Emin se plièrent enfin aux circonstances : il consentit à ce que l'armée ottomane suivît le plan proposé par les confédérés polonais. Le khan des Tartares se détacha sur la droite de la Moldavie, pour attaquer les provinces russes au-delà du Niéper. Un séraskier, conduit par le polonais Patocki, se dirigea sur la Pologne, et le gros de l'armée, commandé par le grand visir, alla occuper, à Bender, la position intermédiaire qui le mettait à portée d'alimenter et de favoriser les deux attaques. Le pacha Moldovandgi, qui avait commandé le corps de volontaires accourus spontanément au secours de Choczim, fut chargé, avec quatre mille hommes d'élite, de protéger les approvisionnemens du camp impérial, de veiller à la sûreté des routes de la Moldavie, de garder enfin l'armée ottomane contre elle-même.

Pendant que s'opéraient ces mouvemens lents, désunis et lointains, l'armée russe, concentrée au nombre de trente mille hommes,

prenait l'offensive, et avait passé le Niester sans être aperçue ni signalée.

Le corps commandé par le séraskier suivait sans précaution la route d'Yassi à Chozim; instruit seulement, par un avis envoyé de Pologne, du passage du Niester, les Ottomans avancèrent au-devant des Russes avec toute leur cavalerie : la seule artillerie de Galitzin suffit pour la mettre en déroute. Il devint impossible au séraskier de la rallier, elle se dispersa toute entière; la terreur se communiqua au corps d'armée qui était resté en arrière. Les Ottomans s'enfuirent, les uns à Yassy, les autres à Bender : quinze mille seulement se jetèrent dans Choczim, que les Russes victorieux investirent aussitôt.

La forteresse, située sur le penchant d'une colline qui borde la rive droite du Niester, s'incline vers le fleuve et se découvre entièrement à la rive polonaise. Pendant que Galitzin l'investissait sur le territoire moldave, le vieux général Rennecampf, resté de l'autre côté à la tête de dix mille hommes, s'approcha de la place, et vint établir des batteries qui, d'après la position des deux rives, dominaient les quartiers bas et prolongeaient des rues entières. Pendant que ce feu meurtrier

faisait un ravage affreux parmi les hommes, les chevaux et les chameaux dont la ville était encombrée, la garnison faisait les sorties les plus vives et les plus fréquentes. Les Russes éprouvaient des pertes aussi sensibles, mais plus irréparables que les assiégés : ils étaient fatigués par la disette des vivres et des fourrages qu'il fallait faire venir à la distance de quatre lieues au-delà du Niester. La défense de Choczim, dirigée par l'habiléte et l'activité du polonais Potocki, soutenue par l'ardeur et l'intrépidité des Ottomans, avait déjà forcé Galitzin à changer le siége en blocus, lorsqu'au bout de trois semaines une armée de secours se mit enfin en mouvement, et s'approcha pour délivrer la place. Moldovandgi-Pacha la conduisoit. Bientôt quatre-vingt mille hommes, spahis, volontaires ou Tartares, arrivèrent par toutes les routes pour rejeter dans le Niester les Russes qui n'occupaient en Moldavie que le seul terrain renfermé dans leur camp : ils se levèrent au milieu de la nuit dans le plus grand silence. Le nombre des Ottomans augmentait toujours : ils approchaient tumultueusement; et quand ils parurent sur les hauteurs de Choczim, au nombre de cent vingt mille hommes, ce fut pour voir, à l'aube du jour, l'armée russe rangée en bataille

sur les collines de la rive gauche, foudroyant avec son artillerie tout ce qui osait approcher du fleuve, et protégeant, par un feu terrible, l'arrière-garde qui repliait son pont sous les yeux, les ordres et la conduite de Rennecampf, qui ne voulut perdre ni un seul homme ni un seul radeau.

1769. Cependant la tête du grand-visir Mehemet-Emin était exposée à la porte du sérail, avec cette inscription : « Pour n'avoir pas suivi le » plan de campagne ordonné par le sultan lui-» même. » Cette tête était à côté de trois autres têtes non moins élevées; celle du premier drogman de la Porte; celle du kiaia des janissaires, et du prince de Moldavie, Gregorio Callimachi, les uns accusés de désobéissance, et le dernier de trahison.

Le successeur de Mehemet-Emin fut ce Moldovandgi que sa réputation militaire appellait d'avance au visiriat. Sa fortune était celle de Mustapha-Daltaban dont il renouvelait les qualités et l'audace, comme il retraçait sa vigilance et sa fidélité à ses devoirs. Moldovandgi, d'abord simple bostandgi, s'était fait connaître comme l'illustre grand-visir sacrifié sous Mustapha II, par sa fermeté et son activité dans la surveillance de la police de Constantinople dont

il avait été chargé. Devenu ensuite pacha du second ordre, sa bravoure et la confiance de l'armée venaient de le faire choisir pour la commander et pour gouverner l'empire.

Galitzin et ses Russes avaient échappé aux Ottomans; mais leur nouveau visir, brûlant de se signaler et de faire oublier l'incapacité de son prédécesseur, se promettait d'aller chercher les ennemis de l'empire jusque dans la Pologne, et il fit jeter un pont sur le Niester, sous le canon de Choczim. A la nouvelle de ces préparatifs, Galitzim, enfoncé dans l'intérieur du pays, se rapprocha du fleuve, s'établit dans les bois qui bornent la rive gauche, se couvrit de redoutes et d'abattis, bien résolu de défendre le passage, tout en ne se dissimulant pas l'inégalité de ses forces et le danger de sa position. Bientôt le pont fut achevé, des nuées de Tartares, des milliers de volontaires passèrent le fleuve sur le pont ou à la nage; et sans attendre l'ordre du grand-visir, ils vinrent chaque jour et à toute heure insulter le camp retranché des Russes. Ces détachemens pénétraient souvent jusque dans les lignes, et n'étaient repoussés qu'avec la plus grande peine : tous les présages d'une destruction totale frappaient d'avance les yeux des soldats

de Galitzin, tout impassibles et tout intrépides qu'ils étaient. La Pologne se croyait au moment d'être délivrée de ses oppresseurs, et d'être solennellement rendue à la liberté ; le sultan la lui avait promise; et, Moldovandgi, plus généreux que Mehemet-Emin la garantissait aux confédérés polonais qui combattoient avec lui. Ce grand événement, cette glorieuse issue d'une guerre juste ne tenait plus qu'à une attaque générale dont toute l'armée ottomane demandait le signal; Moldovandgi, lui-même, ne voulait pas différer plus long-tems ; il venait d'apprendre que le Danube grossissait, et sa crue pouvait détruire le pont qui formait la seule communication de la Moldavie avec les provinces ottomanes : il devenait donc du devoir et de la prudence du grand-visir de terminer la guerre dans un seul combat et dans une seule journée.

Le seul bruit d'un désastre qui n'était encore qu'éventuel jetait déjà quelqu'inquiétude dans l'armée, lorsque tout à coup le Niester lui-même s'enfla d'une manière aussi subite qu'effrayante, par la chute des torrens qui tombèrent des monts Krapacks : le pont, fait à la hâte avec des radeaux mal liés, fut ébranlé. A cette nouvelle, des milliers d'Ottomans, qui commençaient à combattre les Russes, regardèrent

en arrière et tournèrent bride. Ils se précipitèrent, hommes, chevaux, canons, et repassérent pêle-mêle, et éperdus de frayeur : ils créèrent ou hâtèrent eux-mêmes le malheur qu'ils redoutaient. Sous le poids de ces masses, le pont fatigué se sépara et se rompit; tous les débris en furent emportés par les eaux. Un grand nombre de musulmans se noyèrent dans cet écroulement; mais un corps entier de six mille hommes qui défendaient la tête du pont demeurèrent séparés du reste de l'armée, et en peu d'heures accablés par la faim, la fatigue et le désespoir, assaillis par le nombre, et pouvant à peine s'aider de leur courage, qui suppléait mal à leurs forces, ils trouvèrent presque tous la mort, soit dans le fleuve, qu'ils essayèrent en vain de traverser, soit sous le fer des soldats russes qui les massacrèrent.

Quelques coups de canon portèrent jusques dans les tentes du camp ottoman, qui était encore sous Choczin. Une terreur panique s'empara de l'armée entière; l'ordre que donna Moldovandgi de transporter le camp derrière la ville, devint le signal d'une déroute générale. Tous les soldats, sourds à la voix du grand-visir, mais non pas à celle des pachas, toujours jaloux de quiconque les commande, reprirent

1769.

en foule la route du Danube ; la garnison même de Choczim évacua la place qu'elle avait si bien défendue, et que le débordement du Niester et le défaut de bateaux rendait pour le moment inattaquable : elle suivit le reste de l'armée.

Pendant que les Ottomans fuyaient des ennemis qui ne pouvaient pas les poursuivre, pendant que les malheureux confédérés polonais passaient de l'ivresse du triomphe aux gémissemens du désespoir, du rêve de la liberté reconquise à l'affreuse certitude de l'esclavage de leur patrie ; pendant qu'ils gagnaient lentement la Moldavie, qui ne pouvait leur offrir qu'un refuge précaire, quelques Cosaques, qui avaient passé le fleuve à la nage, vinrent annoncer à Galitzin et aux généraux russes que les musulmans avaient disparu, que les portes de Choczim étaient ouvertes, et la ville abandonnée. Galitzin refusa d'abord de croire à un événement aussi inespéré ; le rapport ne tarda pas à être confirmé. Ce ne fut que plusieurs heures après que ce général hasarda de passer le Niester avec son état-major, dans un bateau que ces mêmes Cosaques ramenèrent de l'autre rive. Il entra ainsi dans Choczim, que quelques vieillards et quelques femmes oubliés dans cette malheureuse ville étaient loin de chercher

à défendre. Galitzin prit ainsi possession de Choczim en invoquant le nom du Dieu des armées, comme s'il eût dû cette facile conquête à des causes surnaturelles.

Les Russes, ainsi favorisés par les élémens, par l'aveugle et stupide terreur de leurs ennemis, entrèrent sans résistance dans la Moldavie, et, sans trouver plus d'obstacle, dans la Valachie : Yassi et Bucharest, les deux capitales de ces provinces grecques, leur ouvrirent leurs portes comme à des amis et à des libérateurs. Le Danube devint la frontière de leurs rapides et faciles conquêtes.

Tels furent les évènemens et l'issue de la mémorable campagne de 1769. L'impératrice Catherine rappella Galitzin, à qui le succès de ses armes pouvait ne pas être attribué : elle lui donna pour successeur le comte Romanzoff, qui ne tarda pas à acquérir une si brillante réputation et à justifier le choix de sa souveraine. Mustapha III ôta les sceaux de l'empire à Moldovandgi, plus malheureux que coupable : le grand-visir disgracié suivit le cours des vicissitudes auxquelles les sujets des sultans seront toujours soumis. Après avoir été la seconde personne de l'empire, il devint simple commandant des Dardanelles, et remercia encore son sublime

empereur de sa clémence. Ce n'était pas que les Russes, ces ennemis devenus si terribles aux yeux du vulgaire qui ne juge que sur l'événement fussent aussi formidables en réalité qu'ils l'étaient en apparence. La fortune combattait pour eux; l'insubordination des pachas, l'indiscipline, le désordre, et jusqu'au courage si journalier et presque si inutile des musulmans, neutralisaient ou dissipaient en pure perte les forces inépuisables et toujours renaissantes qu'un sultan pouvait retrouver, comme le fabuleux Antée, en touchant la terre populeuse soumise à sa domination; aussi les efforts que la puissance russe tentait à force ouverte contre l'empire ottoman étaient-ils d'un effet moins sûr et d'un prix plus cher que les intrigues sourdes, les alliances secrètes, les conspirations cachées de sa politique habile.

Au nord et au midi du territoire européen des sultans, les Russes, chrétiens de la religion grecque, comptaient un peuple entier d'amis que la même croyance, la même haîne, le même intérêt leur attachaient, et que la crainte seule et l'éloignement empêchaient de se déclarer.

Depuis l'époque où Bogdan avait soumis à Soliman I sa personne, ses sujets et ses états,

la Porte ottomane avait laissé aux Valaques et aux Moldaves le privilége de nommer leurs princes; mais cette bienveillance avait cessé pour les Valaques, en 1714, année où Constantin Brancovani fut décapité à Constantinople, et pour les Moldaves, en 1711, lors de la défection du prince Cantimir, et de sa fuite en Russie. Depuis ce temps, ces trônes, patrimoines des Grecs du Fanar, prix de leurs intrigues ou châtiment de leur ambition, n'étaient plus que des fermes qui, presque d'année en année, se vendaient sur les marches du sérail, au plus offrant.

En effet, depuis que ces provinces avaient perdu leur indépendance, on avait vu le plus souvent un Grec sans naissance s'élever, par l'intrigue, la faveur ou l'argent, au rang d'hospodar : les mêmes moyens le renversaient et le replongeaient dans son obscurité. Ces saturnales ne duraient quelquefois que trois jours. Etait-il surprenant que ce souverain, presqu'éphémère, les passât dans l'ivresse de l'insolence et de l'orgueil ? Les boyards ne l'approchaient qu'en tremblant ; les plus distingués étaient rarement admis à l'honneur de lui baiser la main ; les plus hardis, quand ils paraissaient en sa présence, faisaient le signe de la croix, se recom-

mandaient à leur bon ange, et se courbaient pour baiser ou ses pieds ou le bas de son vêtement. Tout l'appareil de la souveraineté l'environnait : il avait des pages, des chambellans, une garde de deux cents Albanais ou Serviens, milice brave et magnifiquement habillée. Une musique turque venait jouer deux fois le jour devant son palais, comme il se pratique à Constantinople pour le Grand-Seigneur lui-même, droit impérial qui remonte aux tems d'Othman, et de tous les priviléges, celui que la vanité des hospodars estimait le plus. Mais tout cet orgueil s'humiliait, toute cette grandeur s'abaissait, ce faste devenait un affront devant le dernier de ceux qui portaient le nom d'Ottoman. Le moindre des chefs militaires qui passaient fréquemment en Moldavie et en Valachie voulait visiter le prince pour en recevoir le présent d'usage. Une humiliation plus sensible l'attendait; quand un pacha tel que les commandans de Choczim ou de Bender se faisait annoncer, l'hospodar était obligé d'aller au-devant de lui jusqu'à son logis ; du plus loin qu'il l'apercevait, il descendait de cheval, venait baiser respectueusement le bas de sa pelisse, et marchait devant lui à pied. Arrivé à son propre palais, le prince ne s'asséyoit devant le pacha que quand

celui-ci lui en avait fait et réitéré l'invitation. Il souffrait toutes ces avanies, parce que cet Ottoman obscur ou cet orgueilleux pacha pouvaient également devenir grands-visirs et se souvenir de l'hospodar qui leur aurait manqué de respect.

Mais les visites les plus sinistres que ce précaire souverain pouvait recevoir, étaient celles des capidgis-bachis, qui ne venaient guère que pour le déposer ou pour lui demander sa tête. Depuis quatre-vingts ans seulement la Valachie et la Moldavie comptaient plus de soixante hospodars déposés, et plus de vingt-cinq décapités, noyés, pendus, assassinés, empoisonnés par ordre du divan ; car les capidgis-bachis, ces messagers de mort, exécutent leur mission comme ils peuvent, courant toujours le danger d'être gagnés de vitesse par celui dont ils sont chargés de se défaire.

Un million d'hommes environ habitait la surface des deux provinces. Galacz, située sur le Danube, à la pointe de la presqu'île formée par le Pruth et par le Sireth, était le port unique de la Moldavie dont Yassi était la capitale. C'est à Galacz que, sur un firman de la Porte ottomane, les habitans étaient obligés d'amener leurs bestiaux et leurs denrées, consistant en

blé, en cire et en miel si estimé dans l'orient de l'Europe. L'équité était devenue plus inconnue dans ces marchés qu'aux fameuses foires du fleuve Amur où les Russes et les Chinois faisaient alors assaut de fourberie, et auxquelles on dit que les derniers ne vont plus, ayant reconnu les autres pour leurs maîtres dans l'art de tromper.

A Galacz, des janissaires marchands, des Grecs même, munis du redoutable firman, fixaient le prix des denrées qu'ils achetaient; ils fraudaient sur les poids et les mesures, n'épargnaient ni les menaces, ni les mauvais traitemens; et les vendeurs retournaient chez eux avec le peu d'argent qu'on avait bien voulu leur donner, heureux encore de n'y pas rapporter la peste.

Ainsi, dans les palais des Grecs de Moldavie et de Valachie, chez les hospodars tout-puissans, chez les boyards les plus nobles et les plus riches, une anxiété continuelle jetait la teinte la plus sombre sur toutes les conditions. Le silence, la mélancolie habitaient partout avec eux; partout le plus élevé était le plus près de la chute; partout au sein des familles on n'entendait que cette phrase sinistre : « Ici, » mon père, mon mari, mon frère, mon fils

» ont été mis à mort ; là, par l'ordre du prince, » là, par ordre de la Porte ; » car c'est ainsi que réagit sans cesse tout gouvernement oppresseur.

En parcourant cette terre de deuil, en suivant les routes solitaires, le voyageur ne rencontrait point de chaumières, point d'habitations exposées à la vue ; cependant le pays était peuplé, car la nature n'y refusait la fécondité ni au sol ni à l'espèce humaine. Mais la plus pauvre cabane était cachée par des bois, mais le dernier des êtres vivans cherchait à enfouir son existence, le musulman qui passait ayant le droit de la force et de l'impunité sur les biens, sur la vie du Moldave ou du Valaque infortunés qui ne disputaient pas plus l'un que l'autre, et ne se défendaient qu'en fuyant.

L'état d'asservissement de ces êtres appartenant à l'espèce humaine était plus affligeant encore par son honteux contraste avec leur extérieur. A voir leur figure sauvage, cette hache pendue à leur ceinture, cette peau de mouton sale, mais qui, jetée sur l'épaule gauche et rattachée sur la poitrine, rappelait le vêtement romain ; ce brodequin grossier, reste de la chaussure antique, qui n'eût pas pris les Valaques et les Moldaves pour un peuple igno-

rant et pauvre, mais courageux et guerrier? qui aurait soupçonné sous de telles apparences la faiblesse et la pusillanimité? L'oppression seule avait pu produire un pareil changement, et les faire survivre à eux-mêmes.

Les habitans de l'antique Péloponèse, de l'illustre Attique, de l'héroïque Grèce, dont l'origine était commune avec les Valaques et les Moldaves, vivaient sous un joug aussi honteux, mais du moins plus supportable. Les Ottomans, plus assurés de leur soumission, parce qu'ils étaient plus sous leurs yeux, les gouvernaient moins en esclaves qu'en peuple conquis; sans doute la vue même de leurs oppresseurs, celle des monumens encore existans de leur antique liberté, pouvait élever l'âme des Grecs de l'Archipel et de la Terre-Ferme, jusqu'au désir de l'affranchissement; mais le sang de Solon, d'Aristide, d'Alcibiade, de Xénophon, de Démétrius de Phalère ou de Philopæmen, ne coulait plus dans leurs veines : la race des Grecs d'aujourd'hui, mêlée d'abord aux Romains, mésalliée ensuite aux Barbares, n'avait plus elle-même cette généreuse prétention. Le plus vain d'entre eux n'avait que le stupide orgueil de descendre de ces vils et cruels empereurs du Bas-Empire qui, de dynastie en

dynastie, avaient presque tous été la honte du trône et l'horreur de leurs sujets. Les seuls traits de conformité que les Grecs modernes eussent conservés avec les anciens, c'était ceux de leurs vices : ils ressemblaient aux Grecs, tels qu'ils étaient du tems de Juvénal. « Génie » ardent, impudence effrontée, esprit vif, élo- » cution plus rapide que celle d'Iséus, le » maître de Démosthènes, le Grec possède tous » les talens et sait prendre tous les caractères : » c'est un peuple de comédiens. »

Dans ce peu de mots, le poète romain s'est trouvé avoir tracé aussi fidèlement le portrait des Grecs de son siècle, que celui des aventuriers, des médecins, des négocians, des drogmans, des princes qui, plus ou moins ignorans, plus ou moins instruits, mais tous aussi fourbes et aussi souples, intriguaient, aux tems dont nous parlons, en Grèce, en Moldavie, en Valachie, ou à Constantinople, dans le quartier du Fanar. Ceux d'entre eux qui avaient du caratère ne s'élevaient pas au-dessus de la condition de pirates ou de brigands. Le feu de la liberté républicaine, le noble et vertueux esprit des Athéniens et des Spartiates n'étaient point conservés dans les montagnes qui hérissent la Grèce, terre antique et classique des

sages, des grands hommes et des héros. Les Monténégrins de l'Albanie, les Mainottes de la Messénie avaient fui dans les retraites inaccessibles qui leur servaient de repaires, par le seul instinct de leur conservation; ils s'étaient retirés devant les Ottomans, conquérans du plat pays, des campagnes et des villes, de même que les sauvages de l'Amérique, où les bêtes farouches partout s'éloignent devant la charrue du laboureur armé qui envahit leur territoire. Ce n'étaient pas de tels hommes que les trois cents héros des Thermopyles appelaient à les renouveler dans le vœu prophétique écrit sur leurs tombeaux.

C'est cependant sur ce peuple corrompu ou dégradé, que l'impératrice Catherine II jeta les yeux pour l'appeler à la liberté, sans s'informer s'il en était digne. Il suffisait à sa politique que la Grèce fournît des élémens au foyer d'insurrection, de guerre et de dangers qu'elle voulait établir contre les Ottomans, dans le cœur même de leur empire. Le génie de Munick, aussi habile dans les conseils que sur les champs de bataille, avait enfanté ce projet; l'âme grande et hardie de la Séimramis du Nord le mit à exécution.

Ainsi tous les peuples sujets de l'empire otto-

man, qui se trouvaient de même origine ou de même religion que les Russes, partageaient la bienveillance de leur nom, l'assurance de leur amitié, l'espérance de leur protection, non-seulement en Valachie et en Moldavie, mais en Epire, en Thessalie, dans l'Attique et dans le Péloponèse. Telles étaient les dispositions de ces ennemis naturels des Ottomans, ennemis plus ou moins opprimés, lorsqu'un Grec nommé Papaz-Ogli, qui avait servi avec Grégoire Orlof dans les grades obscurs du corps de l'artillerie russe, se présenta devant ce favori de Catherine II. Orlof cachait l'odieuse origine de sa fortune et de sa grandeur sous tout l'éclat de la faveur, du pouvoir, de la magnificence et de l'ambition. Ce fut à lui qu'un aventurier vint proposer le soulèvement de la Grèce : Papaz-Ogli fut chargé d'organiser cette insurrection dont il ne craignit pas et dont il risquait peu de répondre.

Les puissances amies de la Porte ottomane ne pouvaient pas l'avertir d'une conspiration à laquelle l'Europe ne voulait pas croire; cependant la Morée était destinée à en être le foyer.

Cent mille Grecs en état de porter les armes 1770.
habitent cette fertile et montagneuse presqu'île;

quinze mille Ottomans, disséminés dans les villes de Coron, de Napoli, de Romanie, de Tripolizza, Nauplia et Mantinée, et dans quelques autres places ou lieux fortifiés ou censés l'être, retenaient cette multitude timide sous l'habitude de la soumission et sous la seule terreur de leur nom. L'unique précaution que prissent leur maître était, à chaque déclaration de guerre, d'ordonner dans la Morée un désarmement général. Ce soin une fois observé, tout ce qui portait le nom d'Ottoman, depuis le pacha commandant en chef, jusqu'aux sandjiaks, aux officiers, aux janissaires ou aux soldats, vivaient dans la sécurité, l'oisiveté et la mollesse. Sous l'ombre de cette insouciance dédaigneuse, de ce sommeil universel, Papaz-Ogli vint secrètement aborder la Morée, s'aboucha avec des primats, fantômes qui, aux yeux des Grecs, représentent les anciens archontes, parce que leurs maîtres leur permettent une sorte d'autorité sur leurs compagnons de servitude, autorité qui se borne toutefois à lever les impôts.

Les habitans de cette presqu'île étaient cependant, de tous les sujets de l'empire, ceux que la domination ottomane fatiguait et tourmentait le moins; son despotisme avait presque

à leur égard le caractère de la bienveillance, depuis qu'à la dernière expulsion des Vénitiens qui s'étaient aliénés les Grecs par leur intolérance religieuse, une soumission volontaire avait prouvé que ces derniers ne gémissaient pas du retour de leurs maîtres accoutumés. Les Grecs de la Morée, favorisés dans leur commerce et dans leurs travaux agricoles, voyaient depuis ce temps leur population presque doublée. Ils avaient même un chef au milieu d'eux, dans la personne d'un vieillard nommé Bénaki, primat de la ville maritime de Calamata, qui, par son opulence et par son esprit, avait acquis et su conserver une influence et un crédit utiles auprès des pachas éphémères de la presqu'île. Mais l'adroit et rusé primat avait su également se ménager l'amitié des Mainottes; ces montagnards sauvages à demi civilisés, que des traditions, toutes incertaines, font descendre des Spartiates et même des Messéniens, indigènes plus antiques encore, que les Spartiates eux-mêmes ne parvinrent jamais à soumettre à des lois; et Bénaki n'oubliait pas que la Grèce était sa patrie, et que les musulmans en étaient les oppresseurs.

Ce fut à lui que Papaz-Ogli s'adressa ; ce fut par lui qu'il entama des négociations avec les

Mainottes; et quoique ces montagnards grossiers eussent haï les timides Grecs, habitans des plaines, s'ils ne les avaient pas autant méprisés, Papaz-Ogli réunit les uns et les autres au nom de la Russie et de la liberté. Il fit souscrire un engagement à quelques primats, à quelques évêques et à plusieurs Mainottes amis ou parens de Bénaki, et il annonça impudemment à la cour de Pétersbourg que cent mille Grecs se souleveraient dès qu'une flotte russe aborderait sur leurs rivages, et viendrait leur apporter des armes.

1770. Ce fut sur une aussi faible garantie, sur de si légères et même de si fausses promesses que l'impératrice donna l'ordre à une escadre russe composée seulement de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates, de quelques transports et de douze cents hommes de débarquement, d'aller conquérir la Grèce; et cette flotille, chargée d'exécuter de si vastes desseins, partit des bords de la nébuleuse Néva pour les parages de la mer Egée et des Cyclades dont la navigation lui était aussi inconnue que celle du Pont-Euxin l'était du tems de Jason aux Argonautes.

Le mois de septembre de l'année 1769 était commencé; la mer Baltique, qui appartient

aux glaces la moitié de l'année, n'était pas encore fermée; on eût dit que Catherine II l'avait pour auxiliaire de son entreprise téméraire et presque insensée.

Loin de s'attendre aux coups terribles que la Russie se préparait à lui porter dans le midi de ses provinces d'Europe, le sultan Mustapha III avait les yeux fixés sur le Danube, et ne songeait qu'à réparer de ce côté des malheurs dont la plus grande part appartenait à la fortune. Il envoya quarante mille hommes défendre Bender et Oczakof, les premières places que les armées ennemies semblaient devoir assiéger. Il ordonna de nombreuses levées pour jeter des garnisons dans toutes les places qui bordent le Danube; et puisant dans le trésor du sérail tous les frais de la guerre qu'il voulait continuer, s'applaudissant de soutenir une cause juste sans fouler ses peuples de nouveaux impôts, le sultan se bornait à une guerre défensive, et attendait que ses ennemis vinssent l'attaquer. 1770.

Cependant toute l'Europe croyait l'armement naval de Catherine destiné à menacer et à contenir seulement les Suédois. On était loin de soupçonner qu'il dût sortir de la Baltique; et déjà après avoir passé le Sund, après s'être

radoubée en Angleterre, la flotte russe entrée dans la Méditérannée, refusée à Malte, reçue à Minorque, arrivée enfin dans les parages de la Grèce, avait arboré aux yeux des habitans du Péloponèse son pavillon libérateur. L'amiral russe Spiritoff vint jeter l'ancre à l'entrée du golfe de Coron, devant la petite île de Strophade, où la fabuleuse antiquité avait placé le séjour des Harpies. A cette apparition inattendue, les Ottomans, remplis d'effroi, se réfugièrent de tous côtés dans les citadelles, cherchant moins à se défendre qu'à trouver un asile, et disposés partout à se rendre, pourvu qu'ils sauvassent leur vie. Mais les Russes n'étaient pas en état de mettre à profit ce premier moment d'épouvante et de confusion. Ils désarmèrent presque entièrement leurs vaisseaux, et ne purent encore débarquer aux environs de Coron que cinq cents hommes effectifs. Les Russes et les Grecs s'étaient trompés mutuellement. Les premiers avaient compté qu'à leur aspect toute la population accourrait pour recevoir des armes; les autres avaient cru ne servir que de guides à une armée qui débarquerait toute formée. La mauvaise foi de Papaz-Ogli et ses fourberies furent dévoilées dès le premier jour. Les Mainottes s'indignèrent quand on les

somma de remplir l'engagement frauduleux qu'on avait signé en leur nom. Les Grecs s'alarmèrent en voyant qu'ils avaient trop compté sur les Russes qui, au contraire, venaient s'appuyer sur eux. L'étonnement, la méfiance et le mécontentement partageaient tous les esprits. Cependant, les Mainottes se fiant à leurs retraites inexpugnables, promirent leur appui : ils étaient toujours sûrs, quel que fût l'événement, de s'enrichir des dépouilles et de s'abreuver du sang des musulmans. Le primat Bénaki soudoyait en secret un corps entier de Grecs, et leva le premier le masque ; il arbora dans Calamata l'étendard de l'indépendance. Des armes, des uniformes rnsses furent ainsi distribués à quelques mille hommes qui, sous le nom pompeux de légion oriéntale et occidentale de Sparte, reçurent de la renommée le nom d'armée. Ce ramas, si peu redoutable, s'il eût été attaqué, se partagea en deux troupes. L'une se répandit dans toute la presqu'île, dans l'espérance de propager le soulèvement; l'autre vint former le siége de Coron.

Cette ville, située au fond du golfe de ce nom, se composait d'un bourg que dominait une citadelle placée sur une langue de terre qui s'avançait dans la mer. Des rochers unis

ensemble par une muraille faite de main d'homme, protégeaient la ville du côté de la terre. Ce faible ouvrage était insuffisant contre une attaque vive et régulière ; et Coron n'avait pour garnison que quatre cents Ottomans frappés de terreur. Mais de leur côté, les Russes étaient en trop petit nombre pour ne pas donner bientôt le secret de leur faiblesse. Les assiégés se rassurèrent; et quelque molle que fût la défense, l'attaque le fut encore davantage : le siége durait depuis deux mois sans aucuns progrès.

Cependant la nouvelle du débarquement d'une armée russe avait éveillé, sur la Terre-Ferme et dans tout l'Archipel grec, l'espérance et l'amour de la liberté. Les provinces les plus éloignées du théâtre de l'insurrection, étaient celles qui fermentaient et s'agitaient avec le plus d'impatience. La Thessalie ne demandait que des armes; les villes maritimes de la côte, depuis Lépante jusqu'à Athènes, chassaient spontanément leurs oppresseurs; mais aucun Russe ne paraissait encore dans l'intérieur du pays, hors de la presqu'île. Les Ottomans, ne se voyant pas même attaqués, après avoir craint d'être accablés partout à la fois, se rassurèrent et se mirent en défense dans toutes les places. Les

Russes; retenus devant Coron, n'osaient pas essayer de l'emporter de vive force; les assiégés n'osaient pas non plus hasarder de sorties. Les uns et les autres se redoutaient mutuellement. La flotte s'était emparée du port de Bétylo, voisin de Coron; mais ce n'était point un asile sûr, et l'approche de la mauvaise saison jetait déjà de l'inquiétude dans les esprits. Les Russes se plaignaient des Grecs; les Grecs se plaignaient des Russes à leur tour. La nécessité força de recourir à l'audace, et l'audace fut secondée par le bonheur. Le général Annibal, Africain d'origine, fils d'un nègre de Pierre I, fut détaché avec quelques troupes de débarquement pour aller surprendre le port et les châteaux de Navarreins, place située près de Coron sur la côte occidentale de la presqu'île. Dès que les Russes parurent, une poignée de musulmans qui habitaient, plutôt qu'ils ne gardaient, deux vieux châteaux en ruines, se hâtèrent de capituler aux premiers coups de canon, et la flotte se trouva maîtresse d'un des ports les plus vastes de la Morée. Tels étaient les faibles succès d'une expédition bien éloignée de répondre à sa renommée et de soutenir la terreur qu'elle avait d'abord inspirée. La désunion était parmi ses chefs. L'amiral Spiritoff commandait la

flotte qui ne comptait que huit cents Russes en état de combattre. Le comte Théodore Orlof était le général des troupes de terre; mais son frère Alexis était le commandant en chef de l'expédition. Retenu jusqu'alors dans les ports de l'Italie, il arriva devant Coron, et ne manqua pas de blâmer tout ce qui avait été fait; le résultat de cette mésintelligence fut la levée du siége, et l'occupation de Navarreins.

Des avis certains avaient été envoyés à Constantinople : le divan les devait à la fidélité ou à la prévoyance politique du prince de Valachie; il avait été surpris dans Bucharest, et emmené par les Russes pendant la dernière campagne. Catherine II n'avait pas caché ses projets à ce Grec, dont elle avait jugé les conseils utiles, et sa cause unie à la sienne. Les Ottomans s'attendaient donc à une attaque par mer; mais c'était des côtes septentrionales de la mer Noire qu'ils voulaient croire que l'armement partirait. Les ministres du sultan en étaient encore à ce point d'ignorance, de demander avec dérision ce que c'était que le Sund. Un visir avait bien demandé au baile de Venise, dix ans auparavant, si les terres de sa république étaient voisine de l'empire russe. Le divan s'obstina à se croire menacé du côté où les Russes ne pen-

saient pas à attaquer, et il envoya dans la mer Noire sept vaisseaux de ligne et quelques bâtimens de guerre. Il ne fallut pas moins que l'apparition de la flotte russe dans l'Archipel, et son débarquement en Morée, pour fixer les incertitudes du ministère ottoman. Mais il ne perdit rien de sa sécurité : le sultan Mustapha fut peut-être dans son empire le seul qui s'alarma de cette attaque si imprévue et si dangereuse dans ses conséquences probables. Les ministres ne voyaient, dans cette invasion, qu'un événement ordinaire, et le seul ordre qu'ils donnèrent fut d'armer vingt gros vaisseaux qui restaient dans le port. Leur réparation fut faite avec autant de précipitation que de négligence; on garnit ces vaisseaux de pièces de canon de tout calibre, et on forma les équipages de tous les hommes qui se trouvèrent sous la main. L'armée navale fut créée des mêmes élémens que l'avait été l'armée de terre. Tous les habitans des côtes furent rassemblés, le bâton à la main, pour devenir en un jour pilotes et matelots. Cette multitude afflua dans Constantinople et y commit des désordres de toutes espèces. Ces monstrueux excès furent réprimés et punis par des excès plus monstrueux encore. Les janissaires, rigoureux conservateurs de la police

ottomane, quand ils ne sont pas les premiers à la bouleverser, parcoururent les rues de la capitale, dissipèrent tous les rassemblemens; et saisissant quiconque tombait entre leurs mains, jetèrent à la mer, une pierre au cou, plusieurs milliers de ces misérables qu'il eût été trop long de juger. Ces sanguinaires mesures présidèrent à l'embarquement; et lorsqu'on crut la flotte à vue d'œil suffisamment équipée, le capitan-pacha mit à la voile, et se dirigea vers le Péloponèse.

Une seconde escadre russe, aux ordres de l'Ecossais Elphinston, venait d'arriver et de renforcer la flotte ennemie de trois vaisseaux de ligne, de trois frégates et de quelques bâtimens de transport. Ce marin habile, fier de la grande réputation que de brillans combats de mer lui avaient acquise, plein de confiance dans la valeur et les talens qu'on lui reconnaissait, avait juré sur sa tête, à l'impératrice, qu'il battrait la flotte ottomane; qu'il forcerait le passage des Dardanelles, et qu'il irait jeter l'ancre sous les murs du sérail. La fortune avait déjà souri à son audace, et l'heureux Elphinston n'avait mis que trente-cinq jours à traverser l'immense espace qui sépare la Baltique de la mer Egée. A peine arrivé dans le golfe de Misistra, à peine ayant touché le sol

de l'ancienne Sparte, il reçut la nouvelle que la flotte ottomane approchait. Aussitôt il jette à terre quelques troupes de débarquement pour renforcer les Russes dans la presqu'île, et lève l'ancre avec sa faible escadre pour aller provoquer au combat un ennemi qu'il ne craignait point. Le capitan-pacha dont le nom a été passé sous silence, parce que l'histoire ne tire pas toujours de l'oubli le nom des lâches, le capitan-pacha était parti de Constantinople avec vingt vaisseaux. Il en avait laissé dix dans l'Archipel, pour contenir les insulaires qui ne demandaient qu'à se soulever, et il s'approchait de la Morée avec les dix autres. Quatre venaient d'entrer dans le port de Napoli pour y débarquer des munitions de guerre et des troupes de secours. Les six autres navires attendaient à la cape, et tous ensemble devaient, après leur réunion, cingler vers Navarreins. L'escadre d'Elphinston parut et s'approcha, sous pavillon vénitien, des six vaisseaux ottomans. A la portée du canon, il arbora le pavillon russe et commença l'attaque. Des six bâtimens cinq prennent la fuite, un seul soutient l'engagement, répond à son feu, oppose dans la défense une bravoure au moins égale à celle de l'attaque, et reste long-tems, avec une constance admirable,

en butte aux bordées de toute l'escadre russe. Il se dégage enfin, parvient à se retirer sous la protection d'un fortin qui défend le port de Napoli : il y entre ; Elphinston le poursuit en vain ; en vain il bloque le hâvre pendant deux jours. Craignant d'être jeté à la côte par la violence des vents, il se retire vers Cérigo. Il a déjoué les plans informes d'un ennemi qui a fui sans combattre ; mais un seul homme a emporté l'estime d'Elphinston, l'a forcé de reconnaître que les Ottomans ont encore, sur mer, des chefs dignes de les commander ; et ce noble ennemi des Barberousse, des Occhiali, des Mezzomorto, des Dgianum-Coggia, débute par une action d'éclat qui aurait honoré la plus illustre vie. Cet homme, jusqu'alors inconnu, mais destiné à devenir d'exploits en exploits le soutien de l'empire et l'exemple de ses guerriers, se nommait Hassan-Bey.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

ERRATA DU TOME III.

Page 12, ligne 20, Luyosh, *lisez* Lugosh.

P. 29, lig. 23, Kan'miel, *l.* Kaminiek.

P. 32, ligne 22, étoit de la race des Emirs Muderris de Solimanhié, *l.* étoit de la race des Emirs. Muderris de Solimanhié, sous Mahomet IV.

P. 54, lig. 20, Dorozean, *l.* Dorojean.

P. 112, lig. 2, Giamma-Coggia, *l.* Dgianum-Coggia.

P. 134, lig. 20, Kilathana, *l.* Kiathana.

P. 208, lig. 20, Chrezim, *l.* Choczim.

P. 358, lig. 13, ce noble ennemi, *l.* ce noble émule.


Date Due
CAT. NO. 23 233
PRINTED IN U.S.A

